



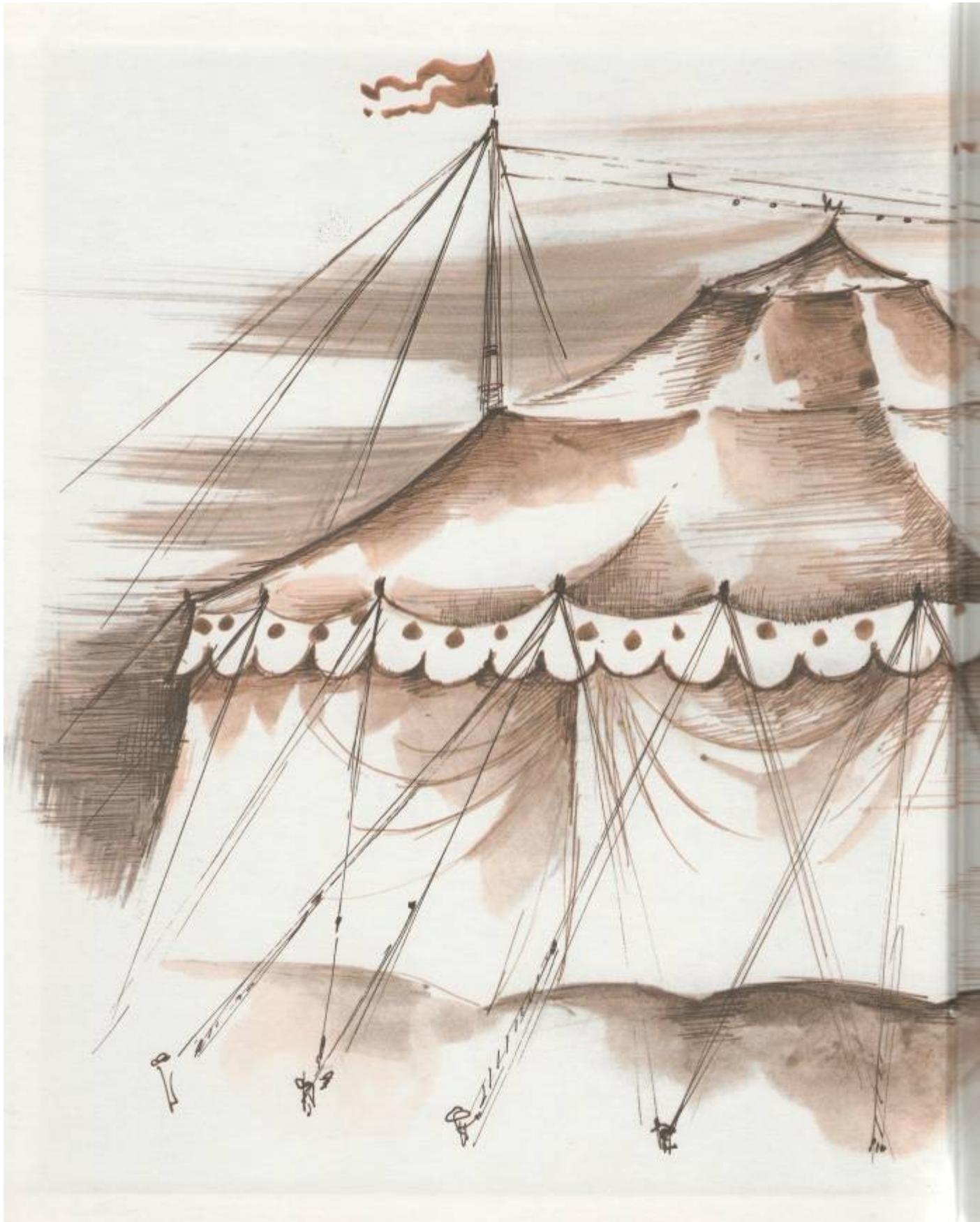
**LE CIRQUE ZIGOTO**

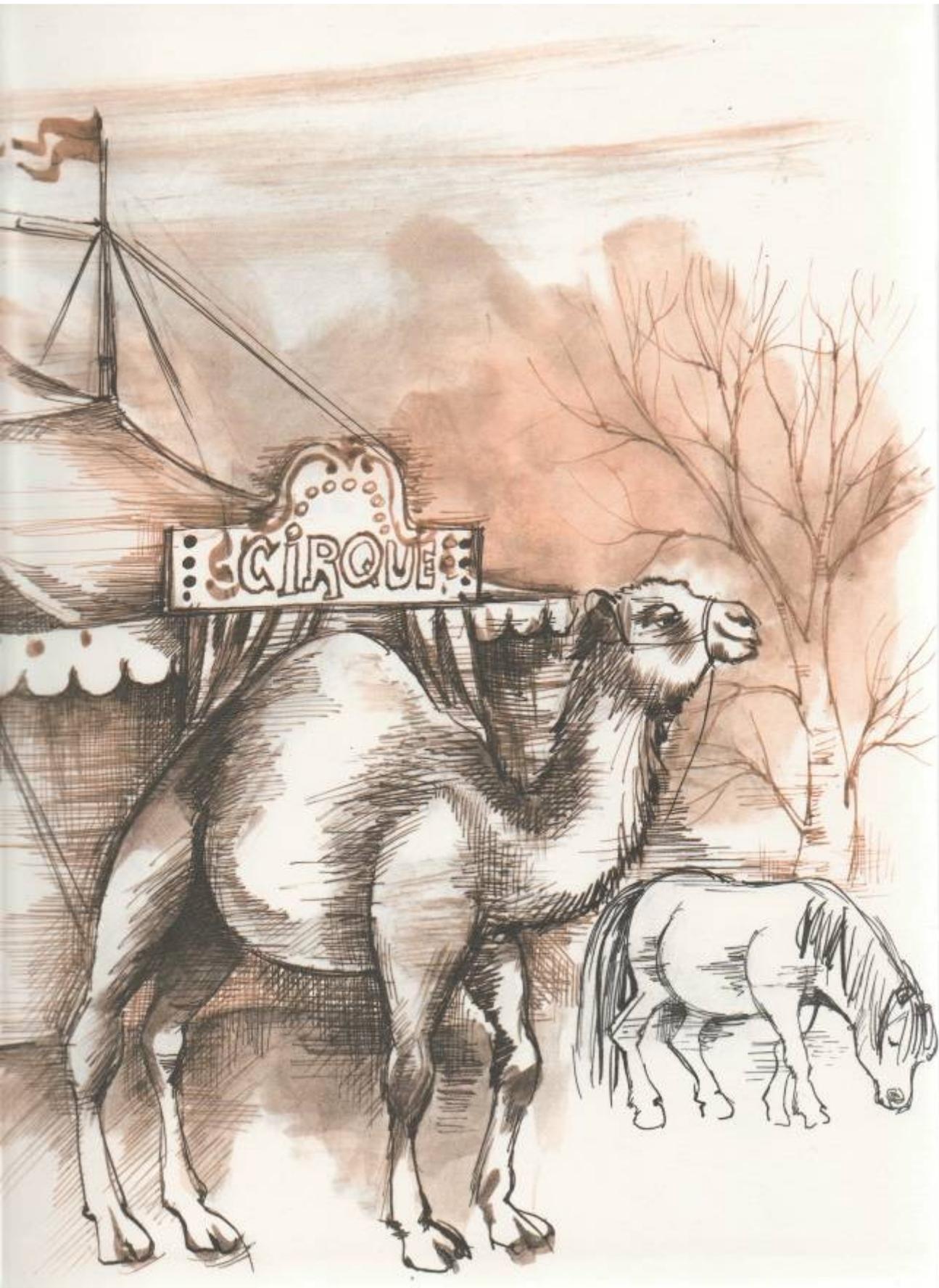
P.-J. BONZON

# LE CIRQUE ZIGOTO



DELAGRAVE





*A la même librairie*

**PAUL-JACQUES BONZON**

**1 • LE CHATEAU DE POMPON**

*Premier livre de lecture courante.  
Cours préparatoire.*

**2 • POMPON A LA VILLE**

*Lectures suivies. Cours préparatoire.*

**3 • LE JARDIN DE PARADIS**

*Lectures suivies. C.P., C.E. 1<sup>e</sup> année.*

**4 • POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES**

*Lectures suivies. Cycle élémentaire.*

**5 • LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**

*Lectures suivies. Cycle élémentaire.*

**6 • LE CIRQUE ZIGOTO**

*Lectures suivies. Cycle élémentaire.*

**7 • LE CHALET DU BONHEUR**

*Lectures suivies. C.E., C.M. 1<sup>e</sup> année.*

**8 • LE RELAIS DES CIGALES**

*Lectures suivies. Cycle moyen.*

**9 • LA ROULOTTE DU BONHEUR**

*Lectures suivies. C.M. 2<sup>e</sup> année.*

**10 • YANI**

*Cours moyen.*

**11 • AHMED ET MAGALI**

*Cycle moyen.*

**LE CIRQUE**

**ZIGOTO**



P.-J. BONZON

# LE CIRQUE ZIGOTO



Illustrations de Monique Gorde

**DELAGRAVE**

## TABLE DES MATIÈRES

1. Le Cirque	10
2. Une nouvelle élève	14
3. Drôle de petite Lolita	22
4. Foufou	28
5. Une visite inattendue	32
6. Le métier d'acrobate	37
7. Le ballet des hommes-grenouilles	43
8. Noël	49
9. L'éventail	57
10. Perdu dans Avignon	62
11. Bali malade	68
12. La neige	74
13. L'accident	81
14. Sur le poney	91
15. Chou-blanc	101
16. Le voyage à Marseille	105
17. On est passé Chou-blanc	114
18. La vie d'artiste	122



## LE CIRQUE

En s'éveillant, Ricou sent tout de suite que le temps a changé depuis la veille. Le froid est entré dans sa petite chambre. Il se lève, ouvre la fenêtre et reçoit une grande bouffée d'air glacé au visage.

Brr! Est-ce que ce serait déjà l'hiver? Pourtant, avant-hier, on avait trop chaud en plein soleil.

Il passe ses doigts dans sa tignasse couleur carotte, se frotte le museau au gant de toilette, s'habille comme d'habitude et descend dans la salle commune.

- Aujourd'hui, lui dit Mme Vignal, il faut mettre un pull. Il a gelé cette nuit.

— Bah! maman, je suis grand à présent, un garçon n'a jamais froid. Je suis sûr que papa est parti au travail sans rien de plus que les autres jours.

- Ce n'est pas une raison, Ricou. Il est assez grand pour savoir ce qu'il fait. Que dirait l'inspecteur si tu tombais malade?

L'inspecteur! Un mot qu'il a souvent entendu depuis qu'il est au Marcaillou. Il ne s'agit pas de celui de l'école mais d'un autre, d'un monsieur qui passe à Coucourdon de temps en temps pour le voir, le questionner et aussi interroger M. et Mme Vignal.

Car Ricou n'a pas connu ses parents. Tout petit, il a été confié à l'Assistance Publique. L'Assistance l'a placé ensuite chez ces braves gens qui l'aiment comme leur propre enfant.

— C'est bien, maman, dit-il, je passe mon pull vert... mais bien pour te faire plaisir.

Il déjeune, embrasse tendrement Mme Vignal et sort, son cartable sur le dos, pour avoir les mains libres.

Ricou est toujours joyeux lorsqu'il part pour l'école. Il lui semble qu'il va découvrir une foule de choses nouvelles... comme ce matin le froid. Au lieu de se lamenter, il se dit :

- La neige tombera peut-être, cet hiver, puisqu'il fait déjà si froid. On ne la voit pas souvent à Coucourdon... seulement là-bas, sur le Ventoux... mais il est si loin, le Ventoux.

Comme d'habitude, il se met à siffler en s'amusant à pousser du pied les cailloux qui parsèment le chemin qui n'a jamais connu le goudron.

Enfin, il arrive à l'école. Surprise! Personne dans la cour... sauf le maître, M. Gobefigue qui attend, les bras croisés, sur le pas de la porte.

- Ça y est! se dit Ricou, je suis en retard. M. Gobefigue m'attend pour me tirer l'oreille.

Pourtant, l'horloge du clocher marque à peine 8 heures. Ricou n'y comprend rien. Est-ce que, par hasard, ce serait mercredi? Mais le maître lui fait signe d'approcher.

- Où sont tes camarades, Ricou?

- Je ne sais pas, m'sieur.

Tu ne les as pas vus dans le village?

- Je viens tout droit de chez moi.

- Est-ce qu'ils feraient l'école buissonnière?...

Mais, juste à ce moment, s'égrènent les huit coups du clocher. Le dernier vient à peine de tinter qu'une volée d'enfants se précipite vers la cour. M. Gobefigue fronce les sourcils.

- D'où venez-vous, tous en même temps?

— M'sieur! annonce Guitou, le plus grand de la classe, un cirque vient d'arriver sur l'esplanade des Cigalons.

— Un cirque en cette saison?

- On dit qu'il va passer l'hiver à Coucourdon.

- Même, m'sieur, qu'il y a un « gros madaire », ajoute une petite fille délurée qui n'a pas plus de six ans.

- On dit : un « dromadaire », mademoiselle Sophie, reprend le maître en souriant.

- Il a une bosse... une bosse grosse comme ça, ajoute la gamine.

— Eh! bien, nous nous occuperons de sa bosse plus tard. Entrez vite. Vous devriez déjà être installés.

L'arrivée de ce cirque a troublé les écoliers de Coucourdon, les plus petits comme les plus grands. Du coup, la classe est bouleversée. M. Gobefigue est obligé de lancer sans cesse des rappels à l'ordre. Pourtant, ce n'est pas un maître sévère.

- Eh! bien, Sophie, c'est le « gros madaire » qui te met dans cet état. Et, se tournant vers Ricou :

- Et toi, qu'as-tu à t'agiter ainsi sur ton banc, à te tortiller comme si tu avais avalé une poignée de chardons?

C'est vrai, Ricou, si bon élève d'habitude, ne tient pas en place. Il se penche tantôt à droite, tantôt à gauche pour bavarder avec ses voisins.

Un cirque! Il a toujours rêvé de cirque. Dans sa chambre, au Marcaillou, il n'a épingle que des images de cirque, de clowns, d'animaux savants, d'acrobates. Tout cela parce que, un an et demi plus tôt, un cirque est passé à Coucourdon pour la Vogue (1) de juillet. Ce soir-là, en revenant dans la nuit au mas, avec Mme Vignal, il a tout de suite décidé :

- Quand je serai grand, j'entrerai dans un cirque et je serai acrobate. Alors, pour s'entraîner, il a appris à faire l'arbre droit puis à marcher sur les mains. C'est très difficile de marcher sur les mains quand on n'a que huit ans. A force de persévérance, il y est arrivé.

(1) Fête votive

Comment s'étonner à présent que, pendant la classe, son esprit soit ailleurs. Il écoute d'une oreille plus que distraite le maître expliquer comment on conjugue le verbe être au futur... Aucune importance, d'ailleurs, il le sait déjà.

Enfin! voici l'heure de la sortie. Quelle volée de moineaux! Tous les enfants de Coucourdon se précipitent vers l'esplanade des Cigalons, bordée de gros platanes dont l'écorce ressemble à des peaux de léopards.

Oui, le cirque est là : trois roulottes rangées les unes à côté des autres, au bout de l'esplanade. Elles sont rouges, avec de petites fenêtres aux rideaux de couleur gaie. Un dromadaire et un poney broutent, au bout de leur corde, dans le pré voisin. Naturellement, les enfants sont tout de suite attirés par les animaux.

Le poney, après tout, n'est qu'un petit cheval à longue queue et longue crinière... mais le dromadaire! Quel drôle d'animal.

- Qu'est-ce qu'il y a dans sa bosse? demande la curieuse et bavarde petite Sophie.

Personne ne peut lui répondre. On demandera au maître qui est très savant, lui.

Le gros animal s'arrête de brouter pour regarder cette nuée d'enfants qui l'entoure. Il a l'air de dire :

- C'est ma bosse qui vous intéresse?... J'en suis très fier, vous savez. Ricou, lui, voudrait surtout voir les gens du cirque. Y a-t-il des enfants de son âge? Hélas, on n'aperçoit personne. Les voyageurs ont dû rouler toute la nuit et ils se reposent.

Soudain! douze coups au clocher de Coucourdon. Oh! déjà midi. Les enfants se dispersent pour rentrer chez eux. Ricou, lui, reprend le chemin du Marcaillou. Pour ne pas être en retard, il se met à courir. Mais arrivé devant le mas, il s'arrête. C'est plus fort que lui. Il ne peut s'empêcher de faire l'arbre droit. Il dépose son cartable sur le sol et, hop, d'un coup de reins, il se dresse, les pieds en l'air... Mais cela ne lui suffit pas. Sait-il toujours aussi bien marcher sur les mains? Oui, il n'a pas oublié... Et c'est ainsi qu'il fait son entrée dans la maison.

— Boudiou, s'exclame Mme Vignal, voici encore mon petit Ricou qui fait des excentricités. Marches-tu la tête en bas pour économiser tes chaussures?... Veux-tu bien te remettre sur tes pieds, petit galopin.

Ricou s'exécute, rouge d'émotion, le sang à la tête. Puis il annonce triomphalement :

Tu sais, maman, la grande nouvelle? Un cirque vient d'arriver à Coucourdon pour passer l'hiver. Si tu savais comme je suis content!



— Vite, maman, le dessert... ou plutôt, tant pis, je me passerai de dessert aujourd'hui.

— Voyons, Ricou, pourquoi es-tu si pressé de repartir pour l'école!

— Je voudrais revoir le cirque.

- Tu as bien le temps, s'il doit rester à Coucourdon tout l'hiver. De toute façon, tu es arrivé en retard, à midi. Tu n'auras pas le temps de faire un détour par l'esplanade des Cigalons. Regarde l'heure!

C'est vrai. C'est presque le moment où, chaque jour, après le repas, il quitte le mas du Marcaillou.

Alors, il se décide à manger son dessert, une large tranche de tarte aux pommes. Il raffole des tartes aux pommes. Maman Vignal sait si bien les faire, dorées à souhait.

Quand il arrive dans la cour de l'école, presque tous ses camarades sont déjà là... en particulier le grand Guitou qui discute avec d'autres élèves. Ricou n'aime pas beaucoup Guitou. Parce qu'il est le plus grand de la classe, Guitou aime faire le fanfaron.

Au moment où Ricou arrive près du groupe, Guitou est en train d'expliquer qu'il revient de l'esplanade.

- Le mistral est trop froid, aujourd'hui, dit-il les Boumians ne sont pas sortis de leurs roulottes pour manger dehors.

- Les boumians ? reprend Ricou, pourquoi les appelles-tu des boumians ? Ce sont des gens comme les autres.

Le grand Guitou le regarde de travers. Il n'aime pas être contredit.

- Ce sont des Boumians, affirme-t-il puisqu'ils vivent dans des roulottes et ne restent jamais au même endroit.

- Non, s'entête Ricou, je ne veux pas que tu les traites de boumians.

— Que sont-ils, alors?

— Des artistes!

Guitou éclate de rire, imité par les plus petits et surtout par les filles. Seul contre tous, Ricou se sent malheureux, mais il n'a pas peur de ce grand « Fil-de-Fer », comme il a appelé Guitou au cours d'une dispute. Depuis ce jour, d'ailleurs, personne ne le nomme plus autrement.

La colère monte aux joues de Ricou. Il serre le poing, prêt à écraser le nez en trompette de Fil-de-Fer, pourtant beaucoup plus fort que lui.

Heureusement, la cloche sonne. Toute la classe se rassemble devant la porte, les petits devant, les grands derrière, Fil-de-Fer terminant la file. Puis on entre et chacun prend sa place.

M. Gobefigue vient de commencer une leçon quand de petits coups sont frappés à la porte.

— Encore un élève en retard! s'écrie le maître. Entrez!

La porte reste close. Mais on entend encore trois petits coups.

— Entrez donc! reprend M. Gobefigue.

Enfin, la porte s'entrebâille. Un visage de femme apparaît, un visage hâlé par le soleil et encadré de cheveux, aussi noirs qu'un plumage de corbeau.

— Une boumiane! chuchote Fil-de-Fer.

Derrière la femme, les élèves découvrent une fillette presque aussi brune que sa mère.

Toutes deux s'approchent du bureau du maître.

— Je viens faire inscrire ma fille, dit la femme. Nous restons à Coucourdon tout l'hiver. Je ne sais ni lire ni écrire mais ma fille est savante.

— Vous avez apporté votre livret de famille? demande le maître.

— Le voici!

M. Gobefigue prend le fascicule et le feuillette.

- Ainsi, vous avez cinq enfants. Je suppose que cette fillette est Lolita.

- Oui, Lolita.

— Et son nom de famille est Zigoto?... Vous vous appelez vraiment Zigoto?

— C'est notre nom.

Zigoto! Jamais les petits Coucourdonnais n'ont connu quelqu'un affublé d'un nom pareil. Zigoto!... Zigoto!...

Toute la classe éclate de rire en regardant la petite fille à demi cachée par les jupes de sa mère et qui leur tire la langue.

Zigoto!... Zigoto!... Ce drôle de nom fuse de toutes les lèvres. M. Gobefigue se fâche.

— Allez-vous vous taire? Et, à la femme :

— Excusez-les. Ils ne sont pas méchants. Un rien les amuse. Je garde votre fille. Je vais lui trouver une place.

— Merci, monsieur le directeur, répond la mère.

Elle embrasse sa fille et se retire aussi discrètement qu'elle est entrée. M. Gobefigue promène son regard sur les pupitres.

— Voyons! Où allons-nous mettre cette nouvelle venue?

Oh! ce n'est pas la place qui manque. Malgré son soleil, son ciel bleu, ses lavandes qui sentent bon, Coucourdon est un village qui se dépeuple. Autrefois, il y avait deux classes. Plus qu'une à présent et vingt-trois élèves seulement.

— Voyons! voyons, répète M. Gobefigue, le doigt sur le menton.

Il est embarrassé. Il ne voudrait pas mettre cette petite Lolita toute seule à un pupitre fait pour deux. Il aurait l'air de la tenir à l'écart. Mais qui acceptera de l'avoir à ses côtés? Tout à l'heure, dans la cour, il a entendu le mot : boumians. Pour les villageois, ce nom est synonyme de voleurs de lapins ou de poulets, de braconniers.

- Ma petite Lolita, dit enfin le maître, tu vas t'asseoir à côté de ce garçon aux cheveux ébouriffés. Oui, le plus grand.

C'est Fil-de-Fer qu'il désigne. Celui-ci ne bronche pas mais, à sa façon de froncer les sourcils, on voit bien qu'il n'est pas content.

D'un pas hésitant, Lolita va s'asseoir à côté de lui, au pupitre à deux places dont l'une est libre. Pour manifester sa méfiance, Fil-de-Fer s'écarte le plus possible et se garde bien de jeter un coup d'œil vers elle.

Ricou, qui a observé l'attitude de Fil-de-Fer, est furieux. Il a envie de se lever, de dire au maître qu'il aimerait avoir Lolita près de lui. Mais la place est déjà occupée par son camarade Bernard Cacoulet, surnommé Nanard. Il ne voudrait pas peiner Nanard.

Enfin, après avoir distribué livres et cahiers à Lolita, M. Gobefigue revient à son bureau et annonce :

— Pour vérifier le niveau scolaire de notre nouvelle élève, nous allons interrompre la leçon et faire une dictée.

Il lit un texte, pas difficile du tout, et très court où on parle de cheminées d'usines qui semblent fumer la pipe. Tous les élèves prennent leur stylo à bille... sauf Fil-de-Fer qui reste immobile, bras croisés.

— Eh bien, Guitou, demande le maître, qu'attends-tu pour écrire? Fil-de-Fer se lève, tout rouge, hésite un instant, puis murmure :

- M'sieur! Je... je voudrais changer de place.

- Pourquoi?

- Parce que... parce que...

Il ne répond pas franchement. Il se contente de jeter un regard vers sa voisine d'un air de dire : je ne veux pas de cette boumiane à côté de moi. Le maître a compris. Il ordonne d'un ton sévère qui ne lui est pas habituel :

- Ouvre ton cahier et écris. Nous réglerons cela après la récréation.

Fil-de-Fer obéit, mais en maugréant. Et la dictée commence. Fil-de-Fer

écrit nerveusement, presque rageusement tandis que Lolita s'arrête souvent, le stylo entre les dents pour réfléchir. Elle se demande : est-ce qu'il faut deux « p » à pipe?... Comment s'écrit « fourneau »?... Avec un « O »? Que c'est difficile une dictée pour une petite fille qui ne va guère à l'école que quatre ou cinq mois par an!

Ricou l'observe du coin de l'œil. Il la voit embarrassée et voudrait bien l'aider car cette petite fille lui est sympathique avec ses cheveux couleur d'olives bien mûres. Ah! s'il était à la place de Fil-de-Fer... Mais attendons la récréation !

Lolita a fait huit fautes à sa dictée.

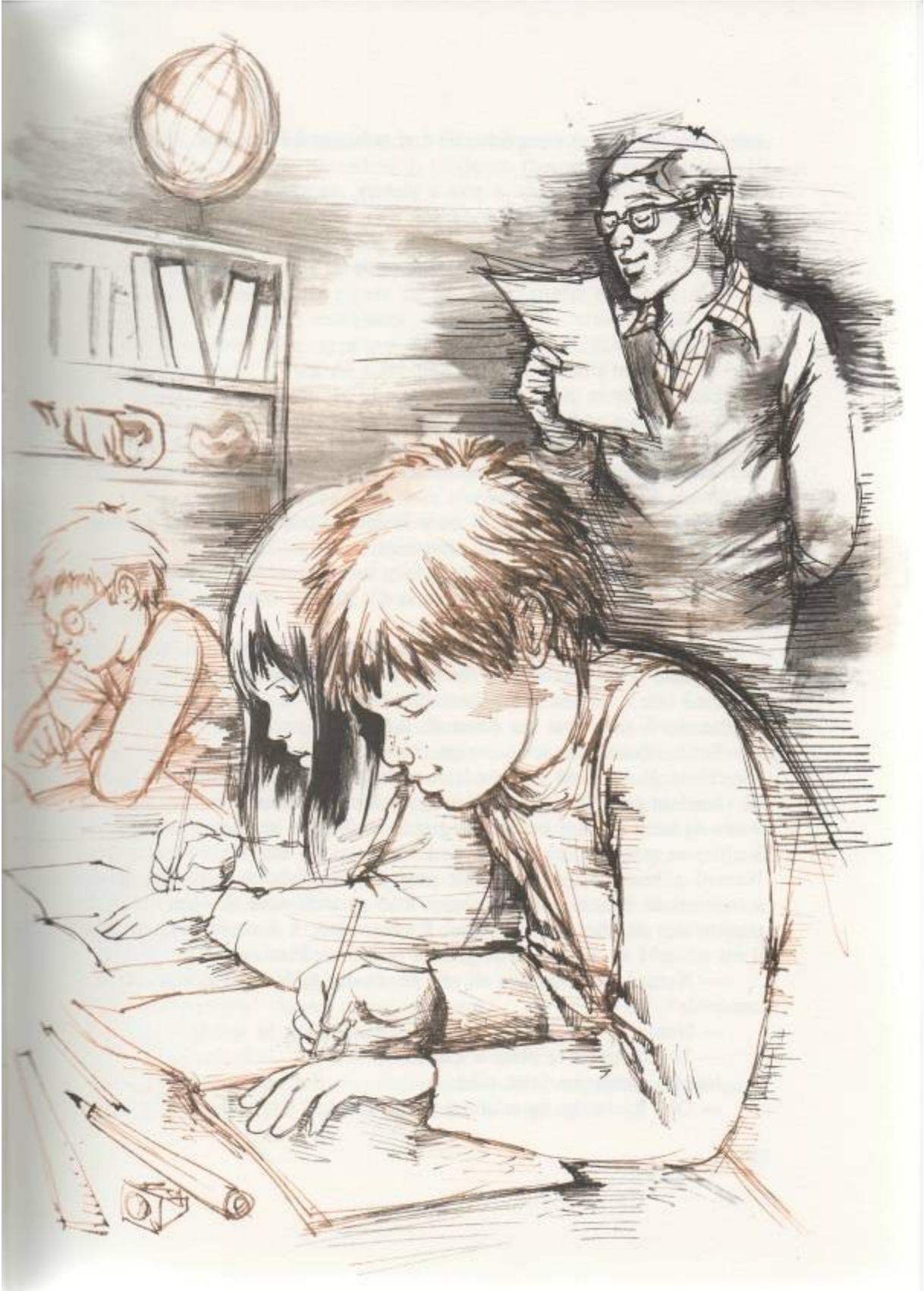
- Ce n'est pas si mal, dit M. Gobefigue. Je devrais même dire que c'est bien, pour toi. Si tu passes tout l'hiver avec nous, tu feras des progrès.

Fil-de-Fer, lui, n'a fait que trois fautes, mais trois fautes graves et le maître n'est pas satisfait.

Tu fréquentes régulièrement l'école, toi... et tu as un an de plus que Lolita; ce n'est pas pardonnable.

Fil-de-Fer ne dit rien. Il ronge son frein en silence. Il trouve le maître injuste. Il a fait moins de fautes que la petite boumiane et c'est lui qui est réprimandé. Si cette Lolita n'avait pas été là, le maître n'aurait rien dit.

Une grande envie de se venger s'empare de lui. Sous la table, il appuie très fort sa grosse chaussure sur celle de Lolita. La petite fille se retient de



crier mais elle ne peut s'empêcher de tirer la langue à Fil-de-Fer... et le maître la voit.

Alors, elle rougit puis se met à pleurer, en silence, laissant couler de grosses larmes sans les essuyer.

A l'heure de la récréation au lieu de se lever, elle reste à son banc.

— Eh bien, Lolita?... Tu n'as pas envie de jouer comme les autres. Elle secoue la tête.

— Non, m'sieur.

— Pourquoi?

— Ils ne m'aiment pas... surtout lui. Elle montre la place de Fil-de-Fer.

- Guitou n'est pourtant pas un mauvais garçon, tu sais, mais la semaine dernière, des maraudeurs sont passés dans le village. Ils ont emporté son chat qu'il aimait beaucoup. Alors, il se méfie. Va prendre l'air. Le mistral séchera tes larmes.

Il la prend par la main et la conduit dans la cour mais elle ne s'éloigne pas de lui, pour rester sous sa protection.

De loin, Ricou l'observe. Elle est bien reconnaissable avec son pantalon rouge-vif et son pull vert. Elle tourne le dos au mur comme si elle était au piquet.

Ricou est tout triste pour elle. Il voudrait aller la chercher, la prendre par la main, la faire jouer. Il n'ose pas, à cause des autres. Ils diraient qu'il cherche à être le « chouchou » du maître. Pourtant, M. Gobefigue n'a pas de préférence; il aime tous ses élèves de la même façon.

Enfin, rassemblant son courage, Ricou s'approche de Lolita. La petite fille refuse de la suivre, malgré les encouragements du maître. Que faire?

Soudain une idée traverse l'esprit de Ricou. Il court vers Nanard, son voisin de banc. Nanard est un bon garçon joufflu, pas plus haut qu'un panier à olives et avec cela, blond comme le maïs, ce qui est rare à Coucourdon. Nanard a beaucoup d'admiration pour Ricou, d'abord parce que Ricou a toujours de bonnes notes en classe, mais surtout parce que son voisin de pupitre sait marcher sur les mains. Plusieurs fois, il a voulu l'imiter, mais il est retombé en se faisant de grosses bosses au front.

— Nanard, dit Ricou, tu ne sais pas ce que tu ferais si tu étais un bon camarade ?

— Non!

Tu donnerais ta place à Lolita. Nanard ouvre des yeux ronds.

- Oh! Ricou, tu ne m'aimes plus?

- Si, toujours autant... Mais Fil-de-Fer n'est pas gentil avec Lolita. Moi, je ne lui ferais pas de misères. Je l'aiderais. Quand elle repartira, au printemps, tu reviendras auprès de moi.

— Bon! je veux bien... mais que va dire le maître?

— Allons le trouver!

— Je n'ose pas. Va le voir tout seul.

Ricou retourne donc auprès de M. Gobefigue et explique l'affaire en disant que Bernard est consentant.

— Excellente idée, approuve M. Gobefigue. Lolita prendra la place de ton camarade, à côté de toi.

Lolita a tout entendu. Elle regarde curieusement ce garçon qu'elle n'avait pas remarqué spécialement. Sur le coup, elle a envie de lui tirer la langue. De quoi se mêle-t-il? Non, Ricou a pris sa défense; c'est un ami. Alors, elle lui sourit et ses beaux yeux sombres s'illuminent de joie.

Quand la cloche sonne la fin de la récréation, Lolita se range spontanément à côté de Ricou. Elle pénètre dans la classe en lui donnant la main. Puis elle va chercher livres et cahiers pour les emporter au pupitre de Ricou.

Pendant ce temps, Nanard transporte ses propres affaires au banc de Sophie, l'intarissable bavarde. Tout cela, sans bruit, sous le regard surpris de Fil-de-Fer.

— Eh bien Guitou, dit le maître, j'espère que tu es satisfait. Tu es de nouveau seul à ton banc.

Fil-de-Fer devrait être ravi d'être débarrassé de la petite boumiane. Non. Ce changement de place s'est effectué à son insu. Ah! c'était cela que mijotait Ricou quand il parlait au maître, à la récréation! Ricou a voulu lui donner une leçon de morale en demandant à M. Gobefigue de placer Lolita à côté de lui... et ce gros nigaud de Nanard a cédé sa place pour être à côté de Sophie qui le fera punir par ses bavardages.

Pour montrer son mécontentement, il fourrage dans sa tignasse, hausse les épaules et murmure, entre les dents : on réglera ça à la sortie.

Le maître fait semblant de ne s'apercevoir de rien, et la classe reprend son cours. Les grands font un exercice de calcul mental, tandis que les petits travaillent sur leur cahier.

Treize plus douze? demande M. Gobefigue.

— Vingt-cinq! répond l'élève interrogé.

— Vingt-huit et quarante-deux?

— Soixante-dix!

A chaque addition, le maître accroît la difficulté. Pour terminer, il demande :

- Cent vingt-huit et deux cents quatre-vingt-treize?

Tous réfléchissent. M. Gobefigue désigne Fil-de-Fer qui passe la main dans ses cheveux, cherche longtemps et ne trouve pas.

Soudain, de l'autre bout de la classe part une petite voix :

— M'sieur!... ça fait quatre cents vingt et un!

Tout le monde se retourne. C'est Lolita qui a répondu... et le nombre est exact.

— Comment? s'étonne le maître, tu as trouvé toute seule... et si vite? Gênée, Lolita rougit, mais cela ne se voit guère sur sa peau brune.

— C'est mon grand frère Polo qui m'a appris à compter, dit-elle, comme pour s'excuser.

Fil-de-Fer est vexé.

— M'sieur! c'est plutôt Ricou qui lui a soufflé.

Ricou proteste énergiquement, affirmant qu'il n'aurait pas su, lui-même, faire ce calcul.

L'incident clos, le travail reprend, mais Fil-de-Fer ne cesse de regarder du côté de Ricou, avec l'air de dire : tu verras, tout à l'heure.

En effet, la classe finie, au lieu de rentrer chez lui, dans le village Fil-de-Fer prend le chemin de Marcaillou. En se retournant, Ricou l'aperçoit qui court dans sa direction sur ses grandes jambes qui ressemblent à des pattes d'araignée.

- Si je me sauve, se dit Ricou, il me rattrapera et il croira que j'ai peur de lui.

Alors, courageusement, il s'arrête et fait volte-face. Les deux adversaires se trouvent nez à nez. Que va-t-il se passer? Ricou serre les poings... Fil-de-Fer aussi. Tous deux se regardent dans les yeux. Qui frappera le premier? Fil-de-Fer est de loin le plus grand, mais Ricou est râblé et volontaire.

Ça y est, ils vont se battre. Mais tout à coup, la ceinture de cuir de Fil-de-Fer se déboucle. Le pantalon glisse à terre, et Fil-de-Fer se retrouve en slip. Le tableau est comique. S'il remonte son pantalon, Fil-de-Fer perdra du temps et Ricou en profitera pour frapper.

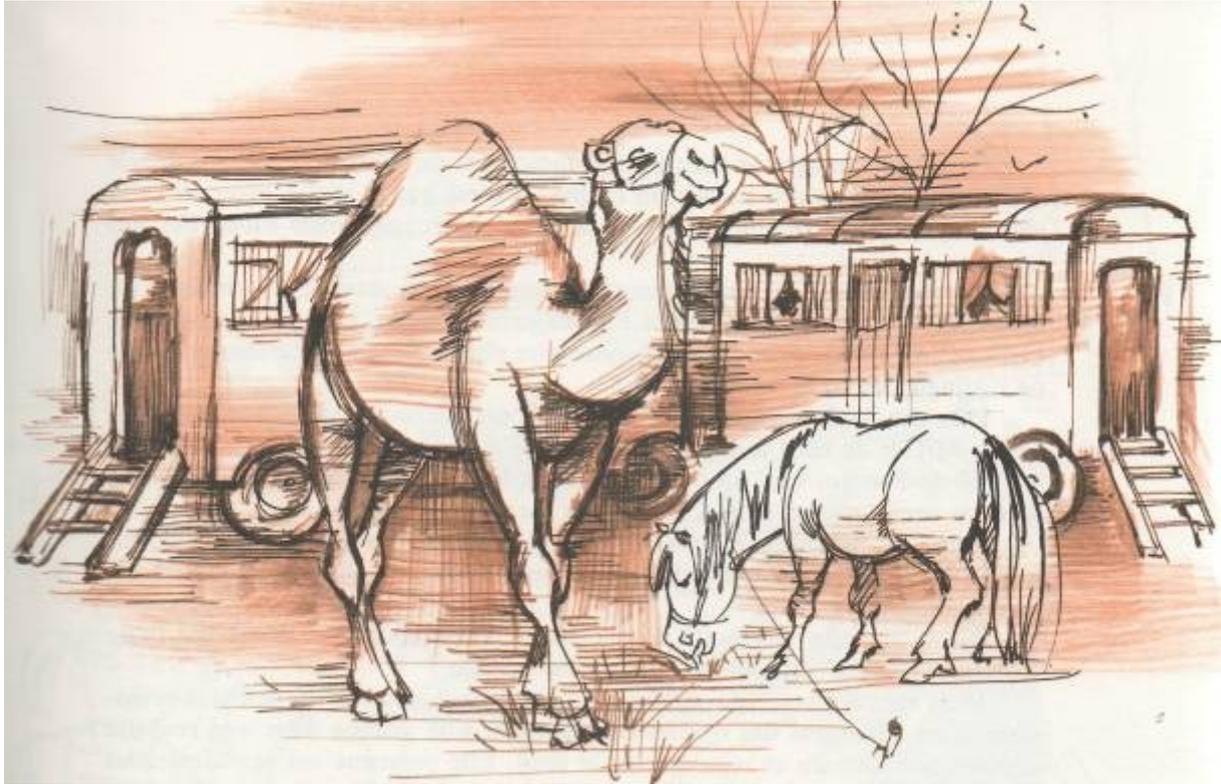
Non, au lieu d'écraser le nez en trompette de Fil-de-Fer, Ricou éclate de rire.

- Ecoute, Fil-de-Fer! Ce serait trop bête de nous battre. Je te jure que je n'ai rien soufflé à Lolita. Tu devrais au contraire me remercier de t'avoir débarrassé d'elle.

Décontenancé, Fil-de-Fer remonte son pantalon, boucle sa ceinture et tend la main à son adversaire.

— Tu es plus chic que moi, Ricou.

Et tous deux échangent une poignée de main de réconciliation.



## **DROLE DE PETITE LOLITA**

Le beau temps est revenu, chaud, ensoleillé, embaumé de toutes les senteurs de l'automne. Par chance, le mistral, ce damné vent qui balaie la Provence, a bien voulu se calmer.

Ricou se lève tout joyeux. Il siffle en faisant sa toilette. Aujourd'hui, c'est mercredi. Pas d'école!... Vive le mercredi!

Mais aussitôt il pense :

- Pas d'école!... donc, je ne verrai pas Lolita. Au fond, j'aimerais mieux aller en classe.

Depuis le jour où il a accepté que cette petite fille prenne place à côté de lui, il n'a pas appris grand chose sur elle. Elle n'est pas bavarde comme Sophie. De temps à autre, elle lui sourit mais c'est tout. Chaque fois qu'il a voulu lui poser des questions sur le cirque, sur sa famille, son visage s'est refermé, il est devenu impénétrable. Il aimerait pourtant bavarder avec elle, aux récréations par exemple mais elle joue avec les filles, qui l'ont adoptée, à présent.

Ce matin, puisque le temps est si radieux et qu'il est libre, Ricou décide d'aller au village rôder autour du cirque. Il n'est pas le seul à avoir eu cette idée. Il y retrouve la plupart de ses camarades, en particulier Fil-de-Fer qui lui serre la main.

Naturellement, ce sont surtout les animaux qui attirent les enfants. Le dromadaire et le poney broutent l'herbe rare et sèche, près de l'esplanade. Le poney est en bon état, mais le dromadaire plutôt maigre. A certains endroits on distingue les côtes sous sa peau.

Près des roulottes, une tente a été montée, une grande tente bleue, de forme carrée, de cinq à six mètres de côté mais sans toit.

Fil-de-Fer qui sait tout, explique que les gens du cirque doivent vivre dans ce carré, quand il fait beau, pour ne pas être vus.

Pourtant, la famille Zigoto ne se cache pas. Les hommes vont et viennent. Les femmes déploient une table de camping pour prendre le repas dehors, tout à l'heure.

Ricou cherche des yeux Lolita. Il ne l'aperçoit pas. Pourtant, toute la famille Zigoto est dehors. Serait-elle malade?

Mais tout à coup, il la voit qui revient du village avec un panier à provisions d'où dépassent des queues de poireaux. Elle grimpe dans une roulotte déposer son fardeau et reparaît sur le seuil. Elle promène sur ses camarades d'école un regard absent, comme si elle ne les avait jamais vus. Soudain, elle aperçoit Ricou qui lui sourit. Mais loin de répondre à cette preuve d'amitié, elle fronce les sourcils et lui tire la langue, comme elle sait si bien faire. Puis, sautant à terre, elle fend le groupe d'écoliers pour venir à lui en disant :

— Va-t-en, toi!

Et en même temps, elle lui envoie une gifle.

Cette gifle est partie si vite qu'il en reste hébété. Pourquoi à lui plutôt qu'à Fil-de-Fer. Il ne comprend pas. Naturellement, tous ses camarades rient. Pauvre Ricou! il ne sait plus où se mettre.

— Je t'avais prévenu, dit Fil-de-Fer, c'est une petite boumiane. Elle est capable de n'importe quoi.

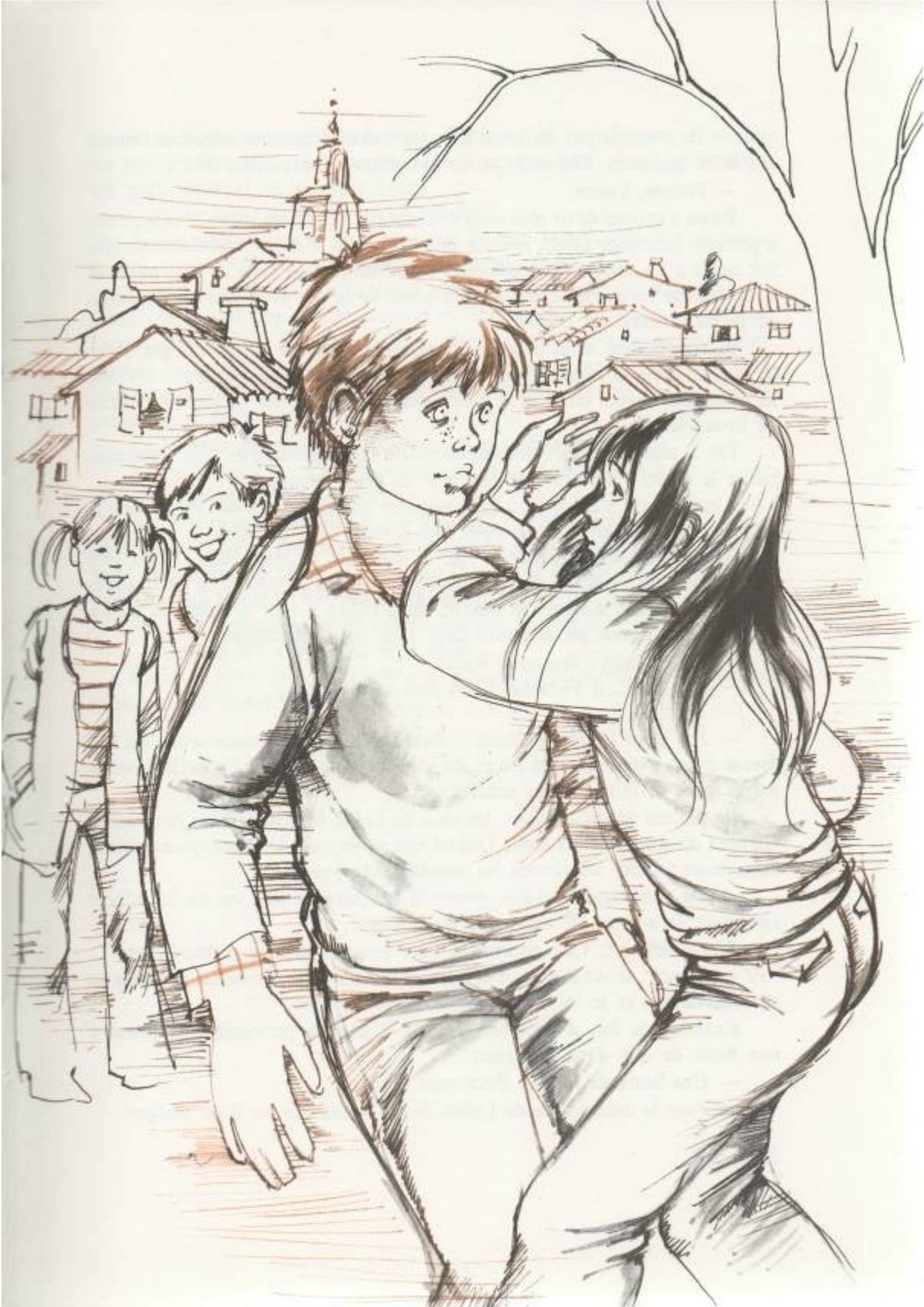
Ricou, honteux, mais plus encore intrigué, s'en retourne chez lui.

— Qu'est-ce que je lui ai donc fait? se demande-t-il.

Le saura-t-il un jour ? Va-t-elle, demain, demander à changer de place ?

Non, le lendemain elle revient tranquillement à côté de lui, comme si rien ne s'était passé. Il voudrait bien la questionner mais n'ose pas. Il recevrait peut-être une autre gifle, en pleine classe, cette fois.

Mais, tout à coup, le voyant triste, Lolita lui murmure :



— Tu n'aurais pas dû venir avec les autres pour nous regarder comme des bêtes curieuses. Dis-moi que tu ne recommenceras pas, toi.

— Promis, Lolita.

Ricou a promis de ne plus venir tourner autour des roulottes. Il comprend, à présent, pourquoi Lolita le lui a défendu, à lui tout particulièrement. Elle fait partie d'un autre milieu, celui des « gens du voyage » qui ne sont pas tout à fait comme les autres. Elle a un peu honte de ne pas avoir une vraie maison en pierre, comme lui, Ricou.

Ricou ne vient donc plus sur l'esplanade et Lolita lui en sait gré. Pour le prouver, elle se montre plus souriante. Quand ils ont fini leurs devoirs, ils bavardent à voix basse et le maître ferme les yeux, car ce sont tous deux de bons élèves.

Peu à peu les petits Coucourdonnais se familiarisent avec elle. Personne, même le grand Fil-de-Fer, ne la traite de petite boumiane.

Alors, Ricou s'enhardit à lui poser des questions, sur sa famille, sur le cirque. Lolita préfère ne rien dire. Elle consent tout de même à parler des animaux qu'elle aime beaucoup. Le dromadaire s'appelle Bali. Il est très vieux. Autrefois, il faisait des exercices sur la piste. A présent, il ne travaille plus. Papa Zigoto a voulu le vendre, mais Lolita a tant protesté qu'on l'a gardé. Alors, il suit les roulottes dans tous ses déplacements.

— Et le poney? demande Ricou.

— Son nom est Pistache. C'est moi qui le monte...

— Toi?...

— J'ai aussi un chien savant : Ratapoil. C'est moi toute seule qui l'ai dressé. Nous avons aussi un singe, un jeune chimpanzé. On l'appelle Foufou parce qu'il ne fait que des sottises.

En parlant de ses animaux, les yeux de Lolita brillent comme des étoiles. On sent combien elle les aime. Quand elle pense que Bali sera quand même sans doute vendu, les larmes lui montent aux yeux.

— Tu comprends, dit-elle, puisqu'il ne travaille pas, on ne lui achète rien pour le nourrir. Il mange ce qu'il trouve.

Ricou réfléchit. Que pourrait-il faire pour ce pauvre dromadaire.

— Ce soir, se dit-il, quand la nuit sera tombée, je reviendrai en cachette sur l'esplanade et je lui apporterai de quoi manger.

Rentré chez lui, il demande à papa Vignal la permission de prendre une botte de foin dans le grenier.

— Une botte de foin?... Pour quoi faire?

— Pour le dromadaire de Lolita. Si tu voyais comme il est maigre!

Papa Vignal est un brave homme. Comme tous les villageois, il se méfie un peu des étrangers, en particulier des boumians. Mais il aime bien Ricou qui parle souvent de la petite Lolita.

— C'est bon, dit-il, monte au grenier!

Ricou grimpe dans le fenil et choisit la plus belle botte, la plus grosse, la plus serrée. Puis, la nuit venue, il la charge sur son dos.

Hélas! le fardeau est bien lourd pour un petit bonhomme de huit ans. Jamais le chemin entre le Marcaillou et le village ne lui a paru aussi long. Deux fois, trois fois, il s'arrête pour souffler. Par chance, le temps est couvert, la nuit profonde car elle tombe vite en octobre. Il arrive sur l'esplanade. Personne ne l'a vu. Il distingue à peine les roulottes sous les ramures de platanes encore feuillus.

— Voyons, où est Bali? L'aurait-on changé d'endroit?

Soudain, il découvre, se découpant sur la nuit, une sorte de petite montagne : la bosse du dromadaire.

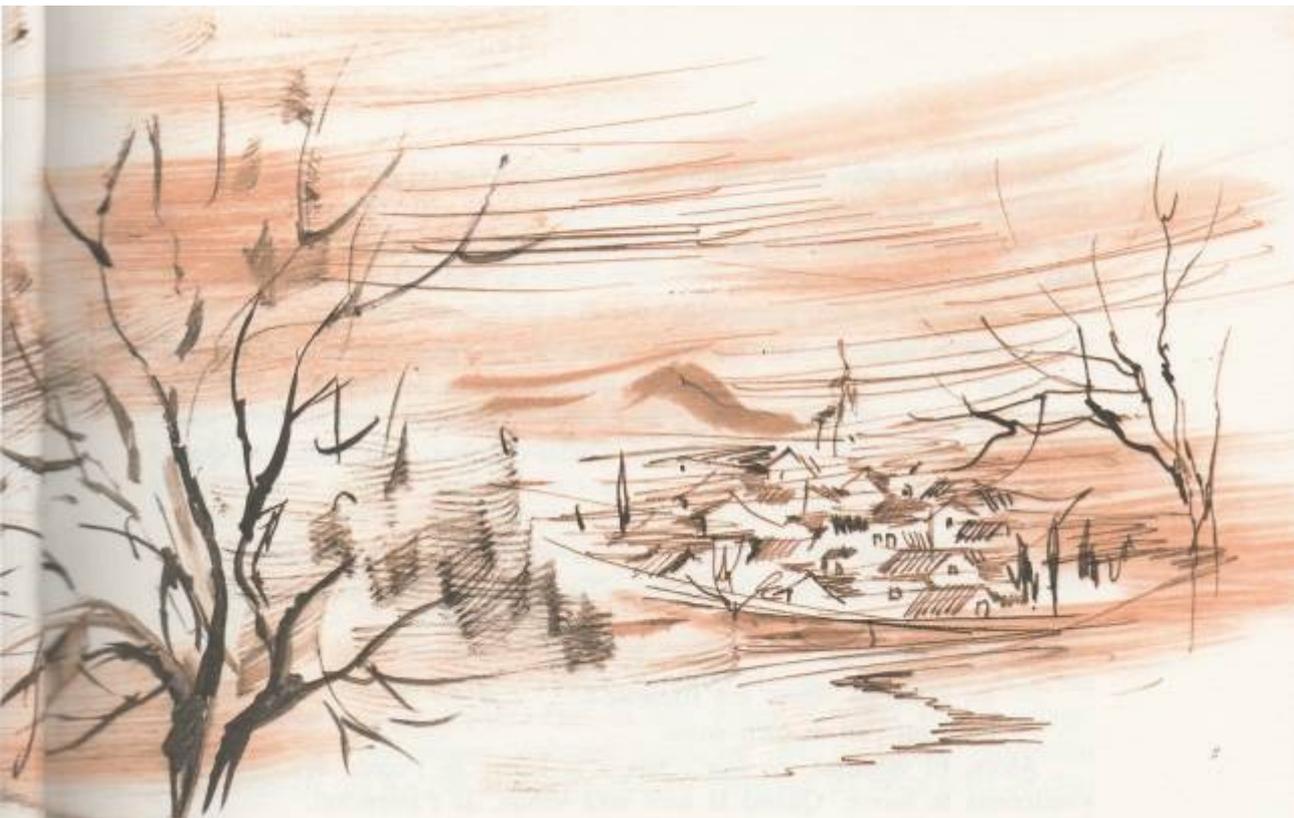
Il s'avance avec précaution car il a tout de même un peu peur. Tout à coup, le gros animal, qui était couché se relève, haut comme un géant. L'animal vient de reconnaître la bonne odeur du foin. Pour montrer sa joie, il blatère de toutes ses forces, à réveiller le village.

Au même moment, Ricou entend des pas derrière lui.

— Qui est là? s'écrie une voix rude.

Ricou se garde bien de répondre. Il jette sa botte de foin vers le chameau et se sauve à toutes jambes.





## FOUFOU

Le lendemain matin, Ricou se lève tôt, comme d'habitude. C'est un garçon qui aime bien flâner sur le chemin de l'école. Alors, pour ne pas être en retard, il part plus tôt.

Son petit déjeuner avalé, cartable au dos, il quitte le Marcaillou. Il n'a pas fait cinq cents mètres qu'il aperçoit une silhouette assise sur une pierre, au bord du chemin.

— Qui est-ce?... Fil-de-Fer qui me cherche encore chicane? Il allonge le pas et, tout à coup, son cœur se met à battre.

— Non, ce n'est pas Fil-de-Fer. On dirait... mais oui, c'est Lolita! Que fait-elle là?... l'école buissonnière?

Soudain, elle se lève et vient vers lui.

— Je t'attendais. Qu'as-tu fait hier soir, Ricou?

— Euh rien!

— Qui a apporté, en cachette, une botte de foin à Bali?

— Euh!... euh!... bredouille Ricou.

— C'est toi, n'est-ce pas?

Un comble! Lolita a l'air de le gronder alors qu'il a cru bien faire. Pourtant, il ne veut pas mentir.

— Oui, c'est moi, avoue-t-il.

Lolita le regarde dans les yeux. Va-t-elle le gifler encore? ou lui tirer la langue? Non. Il y a au contraire quelque chose de très doux dans son regard. Soudain, elle saute au cou de Ricou et l'embrasse sur les deux joues.

— Tu es un chic garçon, Ricou. J'étais derrière papa, hier soir, quand il est sorti voir pourquoi Bali criait. Je t'ai reconnu. Tu t'es sauvé comme un voleur... Pourquoi?

Tu m'avais dit de ne plus revenir rôder autour du cirque.

— Ce n'était pas la même chose. Tu aimes les bêtes autant que je les aime. Tu es mon ami.

Et elle ajoute :

— Tu aimerais visiter ma roulotte?

- Oh! oui j'en ai bien envie.

Alors, tu viendras, ce soir... pas à la sortie de l'école, tes camarades voudraient te suivre. Quand la nuit sera venue. Je t'attendrai.

— Oh! s'écrie Ricou émerveillé. J'adore le cirque, tu sais. Il en est passé un, l'autre année, à Coucourdon. Depuis, je rêve d'entrer dans un cirque.

— Qu'est-ce que tu sais faire?

— L'acrobate!

— C'est vrai?

— Tu vas voir.

Il se débarrasse prestement de son cartable, tend les mains en avant et, d'un coup de reins, il fait l'arbre droit. Ensuite, il marche sur les mains, en travers de la route. Puis il se remet debout pour juger de l'effet sur Lolita.

— C'est tout? dit-elle, d'un air déçu. Tu ne sais pas faire autre chose?

— Tu ne trouves pas que c'est déjà beaucoup? Fil-dé-Fer n'en est pas capable.

Tu n'as jamais essayé le saut périlleux?

— J'ai toujours eu peur de retomber sur la tête.

— Eh bien, tu vas voir!

Lolita dépose son cartable, à son tour et, hop la voilà sur les mains... et elle se met à marcher puis se tient en équilibre sur une seule main, toute droite, les pieds en l'air.

Doucement elle retombe sur ses jambes puis d'un coup de reins prodigieux, elle tournoie dans l'air, repliée sur elle-même pour un saut périlleux en arrière... Et cela ne suffit pas. A peine est-elle retombée sur ses pieds que d'un nouveau coup de rein, en avant cette fois, elle exécute un nouveau saut.

Ricou reste coi, honteux. Il a fait le fanfaron comme Fil-de-Fer. Il voudrait s'enfoncer à dix pieds sous terre. Mais tout à coup, au loin, retentit la cloche de l'école.

— Vite! dit Lolita. Nous allons être en retard.

Elle le prend par la main et ils se mettent à courir à perdre haleine vers le village.

Ricou n'a pas oublié la promesse de Lolita de lui faire visiter sa roulotte.

Monter dans une roulotte! Le rêve de Ricou depuis toujours. Pourquoi préfère-t-il une roulotte à une maison?... Parce qu'elle se déplace? Il ne saurait répondre à la question.

Le soir, à la sortie de la classe, il se garde bien d'aller rôder sur l'esplanade comme les autres. Au contraire, il rentre vite au Marcaillou, faire ses devoirs, apprendre ses leçons. Puis, la nuit venue, il repart vers le village.

Parmi les trois grosses roulottes, quelle est celle de Lolita? Sûrement pas la dernière qui n'a pas de fenêtre, et d'où dépassent les longs mâts du chapiteau.

Il hésite entre la première et la seconde quand une porte s'entrebâille. Lolita saute à terre et court à lui.

— Je t'attendais! Tu peux venir. J'ai parlé de toi à mes parents et à mes frères.

Ricou la suit, très impressionné, à cause du père de Lolita dont il a encore le son de la voix dans les oreilles. Mais M. Zigoto n'a pas l'air terrible.

- Ah! c'est toi, dit-il, en riant, qui as apporté du fourrage à Bali? Pourquoi t'es-tu sauvé? Je croyais qu'on venait voler le poney. Entre! et sois le bienvenu dans la famille Zigoto.

Ricou se sent tout de suite rassuré. Il est très surpris par la propreté de la petite salle à manger-cuisine. Tout brille, tout étincelle, Maman Zigoto est en train de préparer une soupe à l'oignon. Elle sourit à Ricou.

— Lolita me parle souvent de toi, tu sais!

Mais la petite fille le prend par la main pour l'entraîner.

— La roulotte est plus grande qu'elle ne le paraît de l'extérieur. Tu vas voir.

Elle frappe à une porte.

- Entre ! répondent deux voix, presque en même temps.

Deux grands garçons, assis en tailleur sur leur couchette, tressent des paniers d'osier.

— Mes frères, Pipo et Angelo, dit Lolita. Ils ont dix-sept ans et sont jumeaux. En ce moment, ils font des paniers pour s'occuper, mais ils sont acrobates. Pour ne pas perdre leur forme, ils s'entraînent tous les matins dans la tente carrée, derrière les roulottes.

Pipo et Angelo ne se ressemblent pas, bien qu'ils soient jumeaux, mais ils ont tous deux pour Ricou le même sourire de sympathie.

- A côté, poursuit Lolita, voici la chambre de mes parents. Pour gagner de la place on a remplacé l'armoire par ces placards.

- Et ta chambre à toi? demande Ricou.

- Plus loin encore, au bout de la roulotte... mais chut! il dort peut-être encore.

- Qui?... ton petit frère? ta petite sœur?

— Non, ma petite sœur Barbara est partie jouer chez notre oncle dans l'autre roulotte, celle du frère de papa.

— Qui, alors?

— Tu vas voir!

Elle entrebâille doucement la porte. Ricou recule aussitôt, épouvanté. Il n'a cependant pas le temps de fuir. Deux bras immenses, deux bras velus l'entourent et une langue râpeuse lui lèche le visage. Lolita, elle, éclate de rire :

- N'aie pas peur, Ricou, c'est Foufou. Il embrasse tous ceux qui entrent dans la roulotte. C'est sa façon d'être poli.

Ricou n'est pas très rassuré. Ces bras et ces mains trop longs lui font une étrange impression.

— Attention à tes poches! dit Lolita. Il adore fouiller les poches. Trop tard! Lolita ne l'a pas prévenu assez vite. C'est déjà fait. Le singe s'est emparé du mouchoir de Ricou; il le place devant ses narines et souffle de toutes ses forces en faisant un bruit de trompette. Du coup, Ricou éclate de rire à son tour.



## UNE VISITE INATTENDUE

On venait de rentrer en classe. Le maître commençait une leçon d'histoire quand quelqu'un frappa à la porte.

- Ce doit être le facteur, dit M. Gobefigue. Sophie, va prendre le courrier!

C'était le rôle de Sophie, la turbulente, de se déplacer chaque fois que le maître avait besoin de quelque chose. Elle se précipita pour ouvrir mais à peine avait-elle entrebâillé la porte qu'elle recula, horrifiée. M. Gobefigue lui-même sursauta.

- Un singe! s'écria-t-il, un chimpanzé... Il s'est échappé du cirque. Il s'approcha pour le repousser et le mettre à la porte, mais le singe lui sauta au cou pour l'embrasser comme il avait fait deux jours plus tôt, avec Ricou. Toute la classe éclata de rire... sauf Lolita qui se sentit gênée.

Elle s'approcha de son protégé.

- Qu'es-tu venu faire ici, Fougou? Tu as réussi à te sauver et tu m'as suivie.

Le singe prit un air contrarié, honteux, mais quand Lolita voulut le prendre par la main et le reconduire dehors, il protesta énergiquement en secouant la tête. Le singe était de grande taille, aussi haut que Lolita et plus fort qu'elle.

- Est-il méchant? demanda le maître.

— Pas du tout, mais on ne lui fait pas toujours faire ce qu'on veut.

— Essaie tout de même de le reconduire chez toi.

Lolita le tira encore par la main. Il fit semblant de la suivre, mais arrivé à la porte, il s'échappa et courut s'asseoir sur un banc, précisément à côté de Fil-de-Fer.

Embarrassé, ne sachant comment se débarrasser du chimpanzé, le maître résolut la question.

— Puisque nous avons la chance d'avoir un singe parmi nous, déclara-t-il, nous allons faire une leçon sur les singes. Regardez bien celui-ci. C'est un chimpanzé. Les chimpanzés sont originaires d'Afrique Centrale. Ce sont les plus intel...

Il n'acheva pas. Un nouvel éclat de rire lui coupa la parole. Le singe venait de se lever pour fourrager dans la tignasse de Fil-de-Fer, comme s'il cherchait des poux.

Pas rassuré du tout, Fil-de-Fer n'osait bouger. Il était fanfaron mais aussi un peu poltron. Fougou n'insista d'ailleurs pas. Constatant que son voisin de table n'avait pas de poux, il se rassit et croisa les bras, comme s'il voulait inciter les élèves à la sagesse. Mais cette tranquillité ne dura pas.

Changeant de place, il alla s'asseoir à côté du petit Thomas Eyroulet, Toto, comme on l'appelait. Il prit son stylo, son cahier tout neuf et se mit à gribouiller en long, en large, dans tous les sens. Enfin, il saisit un livre, l'ouvrit à l'envers à n'importe quelle page et poussa de petits cris joyeux... ce qui devait être sa façon de lire à lui.

— Allons, Fougou ! le supplia Lolita. Assez de bêtises à présent. Viens ! Mais Fougou se trouvait bien dans la classe tiède. Il n'avait pas envie

de la quitter. Heureusement, Ricou eut une idée.

— Aime-t-il les bananes? demanda-t-il à Lolita.

- Il en raffole.

- J'en ai apporté une dans mon cartable, pour manger à la récréation. Prends-la.



A la vue de la banane, le chimpanzé lâcha stylo, livre et cahier pour bondir de table en table vers sa maîtresse.

- Non, dit Lolita, je ne te la donnerai pas tout de suite. Tu l'auras à la roulotte. Suis-moi.

Foufou obéit. Il fit mine de sortir. Mais ce n'est pas pour rien qu'on dit « malin comme un singe ». Au moment de sortir, il chipa la banane des mains de Lolita, l'éplucha en moins de temps qu'il faut pour le dire, avala le fruit et lança en l'air la peau qui retomba sur la tête de M. Gobefigue.

Après quoi, il revint tranquillement s'asseoir à côté de Fil-de-Fer et croisa les bras comme s'il voulait écouter la suite de la leçon sur les singes.

L'intrusion de Foufou dans l'école de Coucourdon avait fait du bruit dans le village. En rentrant chez eux, les élèves avaient tout de suite raconté la scène à leur famille.

Pour les enfants, l'instant le plus comique avait été celui où M. Gobefigue s'était retrouvé coiffé de la peau de banane, comme d'une grosse fleur à pétales jaunes qui lui pendaient de chaque côté de la tête.

Mais la leçon de zoologie avait été profitable aux jeunes Coucourdonnais. Ils avaient appris beaucoup de choses en peu de temps, par exemple, qu'il existait une foule d'espèces de singes, comme les gorilles, les orangs-outangs, les sapajous, les ouistitis, etc.

Du coup, plusieurs parents étaient venus voir le maître pour lui demander s'ils ne pourraient pas, eux aussi, voir ce chimpanzé si intelligent et si drôle.

Cette demande, il la transmit à Lolita en disant :

— Bien entendu, pas question de ramener Foufou à l'école, mais il pourrait faire une exhibition un jour, sur l'esplanade, un dimanche, par exemple.

- C'est que, répondit Lolita, il faudrait que vous le demandiez à papa.

— D'accord, j'irai le voir.

Le soir-même, M. Gobefigue se rendit donc sur l'esplanade en compagnie de Lolita, très fière d'être à côté de son maître.

Papa Zigoto tressait des paniers. C'était un homme au visage rude. Il ne leva même pas les yeux. Mais quand il sut que c'était le maître de sa fillette, il s'excusa.

— Ah! vous êtes M. Gobefigue! Lolita vous aime beaucoup. Moi, je sais tout juste lire et écrire mais je constate qu'elle a fait beaucoup de progrès depuis un mois qu'elle est chez vous.

M. Gobefigue parla alors de Foufou, du désir des Coucourdonnais de voir un vrai chimpanzé autrement que sur un écran de télévision.

- Par exemple, dimanche sur l'esplanade, après l'office à l'heure où tout le monde est dehors.

M. Zigoto hésita. Pour lui, pas de cirque l'hiver! Mais Lolita insista et elle eut gain de cause.

La nouvelle que Foufou ferait une démonstration de son savoir courut dans le village comme une tramée de poudre. Bien avant l'heure de l'exhibition, tous les Coucourdonnais étaient là. Une salve de bravos salua la sortie du chimpanzé et celle de Lolita qui descendit de la roulotte avec un petit vélo bleu.

Un grand rond se forma aussitôt sur l'esplanade, comme pour délimiter une piste de cirque. Après avoir fait une révérence et envoyé des baisers, Foufou enjamba le vélo bleu et se mit à pédaler comme un forcené, penché en avant comme un coureur.

Mais ce n'était qu'un début. Lancé à toute vitesse, il grimpa sur la selle, debout, en équilibre et se livra à toutes sortes d'acrobaties.

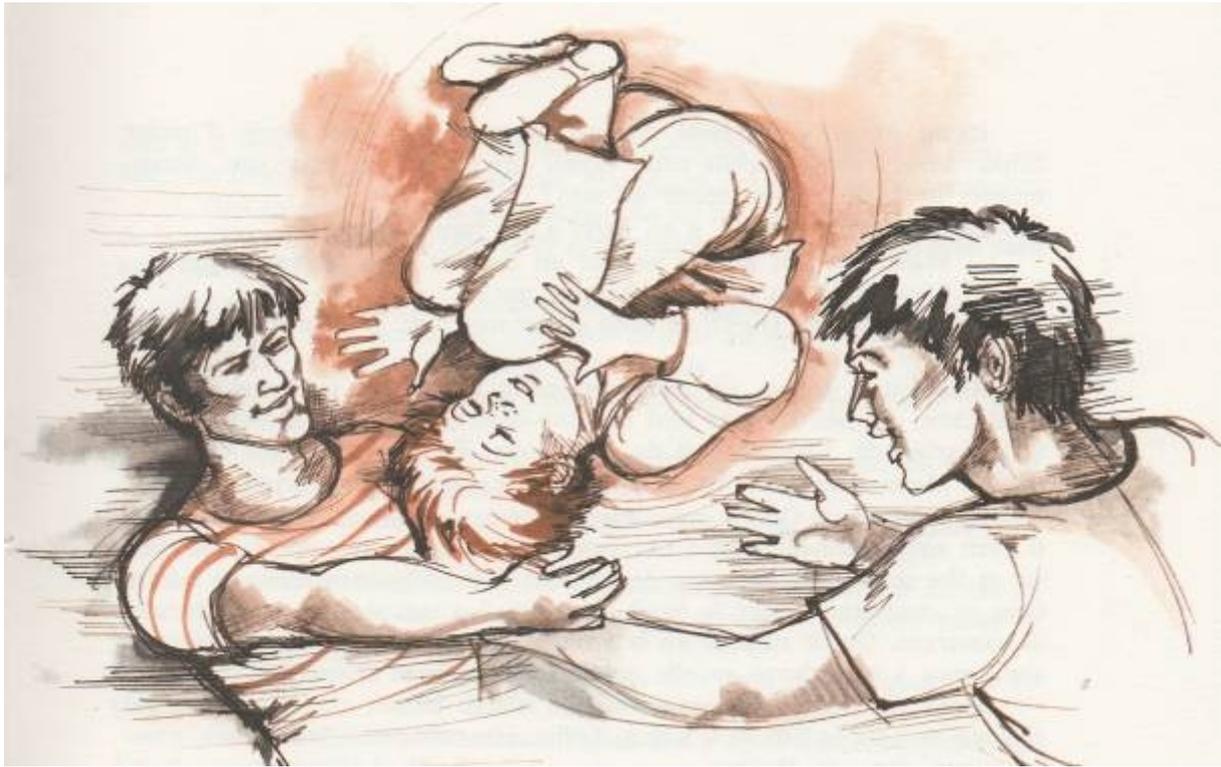
La foule délirait de joie, les enfants surtout. Fier de son succès, Foufou se remit à pédaler car le vélo avait ralenti. Puis il se tint en équilibre sur une roue seulement, la roue arrière. De nouveaux applaudissements éclatèrent.

Mais, que se passa-t-il tout à coup dans sa cervelle de singe? Il s'arrêta net.

— Eh bien Foufou, qu'as-tu? demanda Lolita. Il regarda sa petite maîtresse d'un air de dire :

— D'habitude, j'ai ma récompense après l'exercice. Qu'attends-tu pour me la donner.

- Ah oui! dit Lolita qui avait compris, je vais te chercher ta banane. Mais Foufou n'eut pas la patience d'attendre. D'un bond, il remonta sur son vélo, fonça à travers la foule qui n'eut que le temps de s'écarter, et entra tout droit... dans l'épicerie que tenait la mère de Nanard pour y chaparder un paquet de figes sèches.



## LE METIER D'ACROBATE

On était à présent en novembre, au cœur de l'automne. Les jours devenaient de plus en plus courts. Le matin, Ricou se levait de nuit, et c'est presque de nuit, aussi, qu'il rentrait le soir au Marcaillou.

Cependant, cette saison où la nature semble agoniser n'était pas triste pour Ricou. D'abord, le soleil brillait, encore chaud, dans la journée... et puis surtout, il avait une nouvelle petite camarade qu'il aimait bien.

Peu à peu, la sauvage petite Lolita, qui tirait si facilement la langue, s'était civilisée. Le soir après la classe, Ricou l'accompagnait souvent jusqu'à l'esplanade... ou c'était elle qui lui faisait un brin de conduite sur le chemin du Marcaillou.

Un soir qu'ils s'étaient arrêtés sur cette petite route pour se dire au revoir, Lolita demanda à son camarade :

— Moi je t'ai montré ma roulotte. Pourquoi ne m'as-tu jamais emmenée chez toi?

Ricou rougit, embarrassé. Depuis longtemps, il avait envie d'inviter Lolita. Mais il avait entendu papa Vignal dire du mal des boumians. Accepterait-il de laisser Lolita entrer au mas?

Le soir-même, à table, il en parla à ses parents adoptifs.

- Mais bien sûr, qu'elle vienne! dit tout de suite maman Vignal.

- C'est vrai? Ça ne vous chagrine pas?

- Au contraire. Dis-lui de venir goûter mercredi; je vous ferai une belle tarte.

Ricou sauta de joie. Le lendemain matin, il partit du mas plus tôt qu'à l'ordinaire. Au lieu d'entrer tout de suite dans la cour de l'école, il courut vers l'esplanade. Lolita sortait de sa roulotte. De loin, il lui cria :

- Maman accepte! Tu viendras goûter demain au Marcaillou!

Ah! mes amis! Quelle impatience, le lendemain. Pour accueillir Lolita, il avait soigneusement peigné ses cheveux couleur carotte qui se dressaient sur sa tête comme des baguettes de tambour. Il avait également mis de l'ordre dans sa chambre. Malgré le froid assez vif, il s'assit dehors pour attendre sa camarade. Quelle surprise en la voyant arriver, non pas à pied, mais sur son poney à robe fauve, qu'elle montait sans selle ni étriers.

Ricou fut très impressionné, lui qui n'était jamais monté que sur des chevaux de bois, le jour de la vogue. Lolita, elle aussi, avait fait toilette, passé un ruban dans ses cheveux.

Maman Vignal leur servit tout de suite à goûter dans la grande salle du mas. Puis la dînette finie, Ricou entraîna Lolita dans sa chambre pour lui montrer ses photos de clowns et d'acrobates. Lolita les nomma presque tous. Dans la grande famille du cirque, tout le monde se connaît.

— C'est donc bien vrai, dit-elle, tu aimerais entrer dans un cirque?... Tu voudrais devenir acrobate?

- Oh! oui.

- Ça ne te chagrinerait pas de changer de village chaque jour?

— Je ne crois pas.

- Pourtant, tu aimes bien tes parents... Tu voudrais les quitter?

— Je les aime bien, mais ce ne sont pas mes vrais parents... Je... suis un enfant abandonné.

— Abandonné? reprit Lolita comme si la chose lui paraissait horrible. Des larmes lui montèrent aux yeux. La tête penchée, tenant la main de

Ricou, elle réfléchit :

— Si vraiment tu veux entrer dans un cirque, il faudrait tout de suite commencer ton apprentissage. Veux-tu que j'en parle à mes frères?... Ils

sont très gentils, tu sais. Ils t'apprendront ce qu'ils m'ont appris à moi; les sauts périlleux, le travail de funambule, le jonglage... et des tas de choses encore.

C'était trop beau. Ricou n'en croyait pas ses oreilles. Quand, à la tombée de la nuit, Lolita sauta sur son poney pour rentrer chez elle, il serait bien parti avec elle pour toujours.

Ricou n'oublia pas la promesse de Lolita. Depuis la visite de la fillette au Marcaillou, plus que jamais il rêva de devenir un artiste de cirque.

Un jour, en classe, il glissa à sa camarade :

— Quand tes grands frères Pipo et Angelo m'apprendront-ils à faire le saut périlleux?

— Quand tu voudras, Ricou. Ils s'entraînent tous les matins, pendant deux heures... sauf le dimanche.

— Alors, je devrai attendre mercredi? C'est long. Si j'essayais chez moi, tout seul?

Le soir même, rentré au mas, il s'exerça dans le grenier, sur un tas de foin, mais comment sauter dans le foin où les jambes s'enfoncent jusqu'au genou ?

Enfin, le mercredi fut là. Le matin, il se leva aussi tôt que pour aller en classe.

- Où vas-tu? demande maman Vignal. Il n'y a pas d'école, aujourd'hui. Est-ce que tu perds la tête?

- Je vais m'entraîner au cirque, pour devenir un artiste, dit-il le plus sérieusement du monde.

Mme Vignal sourit et le laissa partir. Quand Ricou arriva sur l'esplanade, les gens du cirque étaient déjà au travail dans l'enceinte de toile bleue. Ricou fut impressionné par Pipo et Angelo qui, malgré le froid, exhibaient leurs torsos nus solidement musclés.

Il y avait là aussi papa Zigoto et son frère, un autre Zigoto qui habitait l'autre roulotte avec sa femme et sa fille, une grande fille de quinze ou seize ans, toute gracieuse dans son collant noir. Ricou fit aussi la connaissance du grand-père Zigoto, le chef de la tribu en quelque sorte qui, expliqua Lolita, tenait le rôle de Monsieur Loyal les soirs de représentation.

Tous accueillirent gentiment Ricou, presque comme s'il faisait partie de la famille.

- Alors, lui dit Pipo, tu voudrais apprendre à faire le saut périlleux? Ce n'est pas très difficile, à condition que tu n'aies pas peur. Sais-tu bien sauter, en hauteur? Montre-moi.

Ricou s'exécuta. Parfait! dit Pipo. Maintenant regarde-moi. Je plie mes jambes pour bander les muscles, je saute, je donne un coup de rein en arrière et hop, le tour est joué.

Joignant le geste à la parole, Pipo exécuta trois sauts périlleux de suite.

— Naturellement, poursuivit Pipo, je vais t'aider à tourner en plaçant ma main sous tes reins. Rien à craindre. Si tu rates ton coup, je te retiendrai.

Le premier essai ne fut pas très satisfaisant. Ricou ne cambra pas assez ses reins. Le deuxième, par contre, fut plus réussi. Ricou n'avait plus le trac. "Il recommença ainsi sept ou huit fois, toujours un peu aidé par Pipo.

- Suffit pour aujourd'hui, dit alors le grand frère de Lolita. La prochaine fois, je parie que tu tourneras tout seul.

Ricou n'était pas peu fier de lui. Pensez donc, à huit ans, exécuter un saut périlleux, comme un artiste de cirque, comme Lolita!

Par curiosité, il assista un moment aux exercices de la troupe puis il s'aperçut qu'il était temps de rentrer au Marcaillou. Pour ne pas être en retard, il se mit à courir mais arrivé près du mas, il se dit :

— C'est papa et maman Vignal qui seraient surpris si je faisais le saut périlleux devant eux. Après tout, Pipo ne m'a presque pas aidé. Je vais essayer.

Il s'écarta du chemin et s'avança sur une terre fraîchement labourée qui jouerait le rôle du tapis-mousse des Zigoto. Au dernier moment, il hésita.

- Voyons, Ricou, est-ce que tu aurais le trac?

Enfin, il se décida. Un saut!... un coup de reins... et boum! Il retomba sur sa tête qui heurta un caillou.

Pauvre Ricou! le coup avait été si rude qu'il fut littéralement assommé. Il n'eut même pas eu le temps de crier avant de s'évanouir.

... Quand il se réveilla il s'aperçut qu'il était dans son lit avec une vessie pleine de glaçons sur sa tête, pour hâter la disparition de la bosse énorme qu'il s'était faite.

Le lendemain, Ricou dut rester au lit. Sa bosse avait un peu désenflé mais il souffrait de la tête. Ah! il s'en souviendrait de son saut périlleux!

Ce mal de tête consécutif à la chute n'était sans doute pas grave. Cependant, Mme Vignal s'alarma. Elle fit venir le docteur. Celui-ci la rassura. Aucune fracture du crâne, simplement une commotion.

— Que diable! demanda-t-il, comment a-t-il pu se faire une bosse pareille ?

- En voulant faire un saut périlleux... comme les gens du cirque qui campent à Coucourdon. Quand pourra-t-il se lever?

— Dans deux ou trois jours, répondit le médecin.



Pour Ricou, manquer l'école était une double punition ; d'abord il aimait la classe, ensuite il ne verrait plus Lolita pendant trois jours.

Il essaya de prendre patience en regardant les photos de clowns et d'acrobates fixées au mur de sa chambre. Puis il essaya de lire, mais sa vue se brouillait.

Le lendemain il était toujours dans son lit quand, montant d'en bas, il reconnut la voix de Fil-de-Fer. Au lieu de se réjouir de cette visite, il pensa :

- Celui-là, il aurait mieux fait de rester chez lui.

Car, malgré la réconciliation, Ricou lui pardonnait difficilement d'avoir si mal accueilli Lolita le premier jour.

- Alors! dit Fil-de-Fer en entrant dans la chambre. Il paraît que tu t'es cabossé la carrosserie en faisant le saut périlleux?

- Qui t'as dit ça?

Tout le monde le sait dans le village. C'est peut-être le docteur qui l'a raconté chez d'autres malades.

Ricou se sentit vexé. Il s'imagina que Fil-de-Fer était venu exprès pour se moquer de lui. Alors, il usa d'un petit mensonge.

- Je sais très bien faire le saut périlleux... seulement, voilà, j'avais déjà fait la cabriole sept ou huit fois. Tu comprends, je commençais à être fatigué. Au dernier coup, je suis mal retombé... mais tu verras quand je serai guéri.

Fil-de-Fer hocha la tête d'un air sceptique. Pour changer de conversation, Ricou lui demanda ce qu'on avait fait à l'école, aujourd'hui... et si Lolita s'était inquiétée de lui.

— Elle n'a rien dit, répondit Fil-de-Fer.

Son camarade parti, Ricou se sentit malheureux. Tout le monde savait, à l'école, ce qui lui était arrivé. Lui, qui accusait Fil-de-Fer d'être fanfaron, venait de se montrer plus vantard que lui, en disant qu'il avait fait sept ou huit sauts périlleux, tout seul.

Il pensait à tout cela, dans son lit, quand il reconnut, en bas, une autre voix, celle de Lolita. Son cœur se mit à battre. Oh! qu'elle était gentille d'être venue! Du coup, il retrouva son sourire.

— Pauvre Ricou! dit-elle, en lui prenant la main. Ce n'est rien. Moi aussi je suis tombée plusieurs fois, en apprenant le saut périlleux. Mon frère t'aidera encore et quand il te dira que tu peux cabrioler seul, c'est que tu seras prêt.

Ils bavardaient quand, tout à coup, on entendit des grattements à la porte.

- Qu'est-ce que c'est? dit Lolita.

- Je ne sais pas. Va ouvrir.

Elle entrebâilla la porte. C'était son chien Ratapoil qui l'avait suivie, un beau caniche tout noir aux yeux brillants comme des perles.

— Ratapoil! s'écria Lolita. Je t'avais défendu de me suivre. Va-t-en!

— Ne le gronde pas, dit Ricou, il n'a rien fait de mal. Et il ajouta :

— Est-ce qu'il sait faire le saut périlleux, lui ?

— Bien sûr! Tu vas voir.

Elle regarda le caniche dans les yeux, lui fit un signe de la tête et frappa dans ses mains.

- Hop! Ratapoil! Hop!

Au deuxième hop, Ratapoil prit son élan. Il tournoya dans l'air et retomba sur ses pattes. Puis il recommença, deux fois, trois fois, cinq fois.

- Stop! commanda Lolita.

Au lieu d'applaudir, Ricou fondit en larmes.

— Eh bien? demanda Lolita, qu'as-tu?

- Dire... dire que je suis plus bête qu'un chien! Et il se cacha la tête sous les couvertures.



## LE BALLET DES HOMMES-GRENOUILLES

On était à présent au début décembre. Depuis le précoce coup de froid, en octobre, il n'avait plus gelé. Les platanes avaient perdu leurs feuilles mais cyprès, oliviers et chênes-verts avaient gardé les leurs. Ainsi, le paysage était moins triste que dans les pays du nord où tous les arbres se dépouillent.

A l'école, on travaillait ferme. Cependant, les enfants pensaient déjà à la fête de l'arbre de Noël.

— Il n'y en aura peut-être pas cette année, se dit Ricou. L'an dernier le maître en avait parlé plus tôt.

Or justement, ce jour-là, M. Gobefigue annonça tout joyeux :

- Vous avez vu le calendrier, mes enfants? Déjà le 3 décembre. Il est temps de songer à notre fête. Avez-vous une idée de ce que nous pourrions faire?... D'abord, qui aimerait monter sur la scène?

Toutes les mains se levèrent, celle de Fil-de-Fer plus haut que les autres... Non pourtant, pas toutes. Lolita était restée bras croisés mais personne sauf Ricou ne l'avait remarqué.

— Très bien, dit le maître. Tout le monde est bien disposé. Voici ce que je propose pour les grands : une scène du « Malade Imaginaire », de Molière... Vous savez qui est Molière?

— Oui, moi je sais, M'sieur, dit Fil-de-Fer; un garagiste de Carpentras. M. Gobefigue sourit.

— Il se peut qu'un garagiste de Carpentras se nomme ainsi mais celui dont je parle est un grand comédien qui vivait il y a trois siècles. Voici la scène que je vous propose.

Il ouvrit un livre et lut un\* texte, en changeant le ton de sa voix, pour jouer les divers personnages. Des rires fusèrent aux quatre coins de la classe, au moment où le maître imita celle d'une femme.

Puis il poursuivit :

- Pour les petits, spécialement les garçons, j'ai pensé à un petit ballet, le ballet des hommes-grenouilles... avec des déguisements d'hommes-grenouilles, bien sûr.

— Oh! oui M'sieur, approuvèrent vivement les garçons, tous en hommes-grenouilles ! Formidable !...

— Et nous, demandèrent les filles, nous ne ferons rien?

— Vous n'êtes pas oubliées. Vous aurez aussi votre ballet, celui des japonaises, avec costumes et ombrelles. Dès demain, nous commencerons les répétitions.

Là-dessus, il donna le signal de sortie en récréation.

— La fête, c'est bientôt la fête, clamèrent les écoliers en s'éparpillant joyeusement dans la cour.

Ricou rejoignit Lolita, restée seule sous le préau.

— Pourquoi n'as-tu pas l'air contente, lui dit-il. Tu n'as pas envie de monter sur la scène de la salle des fêtes, à la mairie?

— Non.

— Une scène, c'est un peu comme une piste de cirque. Tout le village sera là pour nous regarder. Tu seras costumée en japonaise.

— Non, Ricou, je ne me sens à l'aise qu'au cirque.

Ricou comprit que, de nouveau, elle se considérait comme une petite fille différente des autres. Il en eut du chagrin. Il lui prit la main mais elle la retira vivement.

— Je vais en parler au maître, se dit-il en la quittant. S'il lui demande de jouer, elle n'osera pas refuser.



Il alla le trouver et lui expliqua la chose.

— Bien sûr, approuva M. Gobefigue, il faut que Lolita tienne un rôle comme tout le monde.

En rentrant en classe, il appela la fillette à son bureau.

— Alors Lolita, il paraît que tu n'as pas levé la main, tout à l'heure, tu serais la seule à ne rien faire?

La fillette ne répondit pas. Elle baissa la tête et regagna sa place. Jusqu'à l'heure de la sortie, elle ne souffla pas un mot à Ricou. Elle avait deviné que c'était lui qui avait parlé au maître.

Au moment où les élèves s'égaillaient dans la rue, il la rejoignit.  
- Non, dit-elle, rentre chez toi, nous ne sommes plus amis.

Et, de nouveau, reprenant sa mauvaise habitude, elle lui tira la langue, ce qu'elle n'avait plus fait depuis longtemps.

— Décidément pensa Ricou, comprendre les filles est bien difficile. Les répétitions se poursuivaient chaque jour, le plus souvent dehors, sous le préau, car le temps demeurait clément.

Les trois grands qui jouaient la scène du « Malade Imaginaire », c'est-à-dire Fil-de-Fer, Jeantou et Mireille avaient bien appris leurs rôles et s'appliquaient à bien les interpréter. Fil-de-Fer, la tête entourée d'un turban était cocasse. Il avait l'air vraiment malade.

Le ballet des petites japonaises était bientôt au point. Les jeux d'ombrelles multicolores étaient du plus heureux effet. C'était Sophie, la bavarde, qui menait la troupe car elle ne manquait pas d'aplomb.

Que de travail pour réaliser ces costumes! Mme Gobefigue, aidée de quelques mères de famille, y avait passé des heures et des heures.

Mais le clou du spectacle serait certainement le ballet des hommes-grenouilles. Pour les habiller, Mme Gobefigue avait confectionné des sortes de collants noirs. Avec de vieux pneus son mari avait fabriqué des palmes et il avait trouvé, à bon marché un stock de masques vitrés.

Le jour où, pour la première fois, Ricou se regarda dans une glace ainsi déguisé, il se trouva transformé. Pour un peu, il serait allé tout droit se jeter dans la rivière pour essayer son équipement.

— Sur la scène, nous ferons un effet du tonnerre, se dit-il.

Mais l'équipement n'était pas tout. Il fallait étudier les pas du ballet. Se déplacer, danser avec des palmes aux pieds posait des problèmes. A tout moment, les apprentis plongeurs trébuchaient, s'empêtraient et c'était la dégringolade générale qui déclenchait le fou-rire des spectateurs.

— Allons, allons! disait M. Gobefigue, un peu de sérieux!

Et on recommençait. C'était le maître lui-même qui avait composé la musique et les paroles de ce ballet original. Elles disaient ceci, les paroles :

*Nous sommes les hommes-grenouilles  
Sous l'eau nous partons en vadrouille  
Nous péchons le poisson qui grouille  
Dans les grands fonds marins on fouille  
Jamais nous ne rentrons bredouilles  
Hourra! pour les hommes-grenouilles.*

Mais que devenait la petite Lolita pendant ces répétitions? Elles se tenait dans un coin du préau, avec un air un peu moqueur qui cachait mal son regret. Ricou sentait bien qu'elle brûlait d'envie de se joindre au ballet de Japonaises. Mais elle avait dit : non. Elle ne voulait pas avouer qu'elle regrettait son refus.

Ainsi la fête approchait à grands pas. Hélas! tout allait trop bien. Ne voilà-t-il pas que, deux jours avant, Fil-de-Fer et Mireille attrapèrent une

angine ? Impossible, en si peu de temps, de remplacer les défaillants. Il fallait supprimer la scène du malade imaginaire. Le spectacle serait raccourci et un peu maigre.

Pour Ricou, c'était le moment de parler de l'idée qui lui trottait dans la tête depuis quelque temps.

- Je vais demander à Lolita de faire un numéro de cirque. Elle ne refusera peut-être pas.

A la sortie du soir il courut après elle, car elle avait repris l'habitude de vite rentrer dans sa roulotte.

— Lolita!... Je... Je voudrais te demander quelque chose.

- De jouer le rôle de Mireille, qui est malade?

- Non, pas cela. Je suis sûr que le maître serait très content.

- C'est lui qui t'a envoyé?

- Non, je te jure, c'est une idée à moi. J'ai beaucoup de chagrin de te voir rester à l'écart. Si tu faisais un numéro de cirque?... Celui que tu voudras.

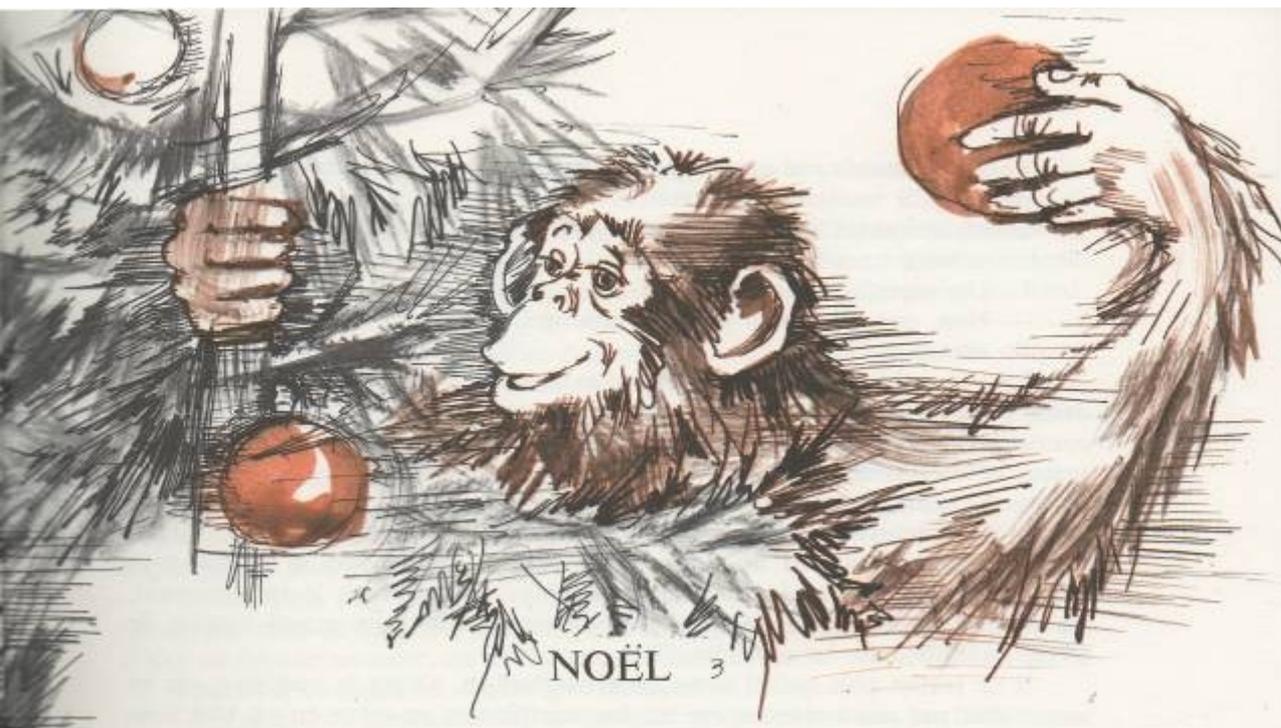
Au mot « cirque », les yeux de la fillette brillèrent.

— Oh! Lolita, dis-moi que tu acceptes!

La petite fille réfléchit. Des larmes coulèrent sur sa joue. Elle prit la main de Ricou et murmura :

- Peut être... je demanderai à papa.





On attendait toujours le dernier moment pour aller chercher le sapin de Noël, afin qu'il fût tout neuf et tout frais. Il fallait faire beaucoup de chemin pour le trouver car les sapins ne poussaient pas à Coucourdon.

Cette expédition, dans la montagne, était toujours un jour de liesse. C'était le papa de Sophie qui s'en chargeait, car il possédait un camion. Il ne partait d'ailleurs pas seul. La voiture emportait avec elle tous les enfants qu'elle pouvait contenir.

Ce samedi-là, la grosse voiture se mit en route de bonne heure, dans l'après-midi. Ricou était heureux car il emmenait Lolita. Il s'était réconcilié avec elle depuis le jour où elle avait su qu'elle exécuterait un numéro de cirque sur la scène.

Il y avait aussi Nanard, Jeantou, Sophie, d'autres encore... et surtout Foufou qui, au dernier moment s'était échappé d'une roulotte pour rejoindre Lolita. Vêtu d'une sorte de manteau bleu tricoté par la mère de Lolita, il avait l'air d'un drôle de petit homme grimaçant.

Pendant que le camion roulait, il ne cessait de distribuer des poignées de mains aux écoliers. A un moment, ne s'avisait-il pas de se mettre au volant? - Ah! non, dit le père de Sophie. Avec toi, nous serions vite dans le fossé.

Foufou n'insista pas mais il était très intéressé par le levier de changement de vitesse qu'il voulait manœuvrer.

Enfin, au bout d'une heure de grimpée, le camion arriva dans la montagne. Nanard s'écria :

- Un sapin!... Un sapin!...

— Non, pas celui-là, il est tout rabougri. Plus haut, nous en trouverons de plus beaux.

En effet, plus loin, le père de Sophie découvrit un magnifique sapin, tout droit, formant un cône régulier et haut d'au moins quatre mètres. En quelques coups de hache, il l'abattit. Au moment où l'arbre tomba à terre, Lolita frissonna et dit, avec un soupir :

- Comme c'est triste un arbre qu'on coupe!

— Oui, mais tu verras, demain, quand il sera illuminé, répondit Ricou. Le sapin chargé sur la camionnette, celle-ci dévala vers la plaine, sans s'arrêter, jusqu'à la mairie. Aidés par Foufou qui trouvait le jeu amusant, les enfants dressèrent le conifère pour le planter dans un grand baquet de terre, au milieu de la salle des fêtes.

Il ne restait plus qu'à l'orner. A Coucourdon, c'était la tradition, on ne suspendait pas aux branches ces boules scintillantes en verre qu'on voit souvent aux arbres de Noël. Non, on y attachait des oranges, rien que des oranges qui seraient ensuite distribuées à tous les assistants, à la fin de la fête.

Quel travail pour fixer tous ces beaux fruits d'or gorgés de soleil!

Assis sur une chaise, au bas de l'estrade, Foufou regardait d'un œil intéressé ce travail délicat. Il aurait voulu y participer, mais Lolita se méfiait de lui. Alors, il se contentait d'applaudir chaque fois qu'un élève maladroit laissait tomber une orange.

Les fruits d'or tous accrochés, Mme Gobefigue, qui dirigeait la décoration, dit aux enfants :

- A présent venez chez moi chercher les guirlandes et les bougies! Tous la suivirent... sauf Foufou, resté assis sur sa chaise. Lolita l'avait oublié.

Quel spectacle quand tout le monde revint dans la salle!

— Oh! s'écria Mme Gobefigue indignée, regardez!

Grimpé au sommet du sapin, presque caché par le feuillage, Foufou détachait les oranges une à une et bombardait les arrivants. Tout était à recommencer.

-----

Enfin, le grand jour est arrivé : nous sommes le dimanche 21 décembre. Dehors, il fait froid; le temps est couvert. Un petit vent aigrelet balaie la campagne. Ce vent, les Coucourdonnais l'appellent la « bise noire », et ils ne l'aiment pas.

Qu'importé! Aujourd'hui, on se moque du temps. C'est la fête de l'école. Ce matin, le maître a convoqué les élèves pour une ultime répétition, dans la classe. Pour libérer un peu d'espace, les tables ont été repoussées au fond de la salle.

Au dernier moment, le maître a décidé que Ricou réciterait « La chèvre de M. Seguin », qu'il a dû apprendre en quelques heures. Nanard, lui, dira un court poème. Cela ne remplacera pas « Le Malade Imaginaire » mais meublera tout de même la séance.

Pour le reste, tout est parfait. Les petites Japonaises dansent avec grâce et jouent de leurs ombrelles avec aisance. Les hommes-grenouilles ont appris à marcher avec leurs palmes. Leurs longs pieds ne les gênent plus et ils ne dégringolent plus les uns sur les autres.

Lolita n'est pas venue à cette répétition puisqu'elle ne joue pas. Elle aurait pu, tout de même, y assister. Pourvu qu'elle n'ait pas encore changé d'idée au dernier moment, qu'elle consente à monter sur la scène, tout à l'heure !

Inquiet à ce sujet, M. Gobefigue demande à Ricou :

Toi qui la connais bien, tu devrais retourner la voir, lui faire comprendre que nous aurions grand besoin d'elle cet après-midi.

Ricou hésite. Il a peur d'essuyer un refus. Cependant, il court sur l'esplanade et frappe à la porte de la roulotte.

- Lolita n'est pas là, répond sa mère.

— Je voudrais la voir.

- Elle est dans le « carré ». Elle m'a dit de ne pas la déranger.

Le carré, c'est l'enceinte de toile bleue où s'entraînent les artistes du cirque. Ricou est à la fois désappointé et soulagé. Désappointé parce qu'il ne pourra rien dire au maître, soulagé parce que si Lolita s'entraîne, ce doit bien être pour quelque chose.

Il est déjà midi quand Ricou rentre au mas du Marcaillou.

— Alors? demande Mme Vignal, la répétition a bien marché?

- Formidable! maman. Tu verras tout à l'heure.

La table est déjà prête. Papa Vignal s'est changé de la tête aux pieds. Il a même noué une cravate. Cela ne lui arrive pas trois fois par an. Maman Vignal, elle, n'a pas encore passé sa belle robe. Elle la mettra plus tard. Elle ne veut pas la tacher en cuisinant.

La séance est prévue pour 15 heures. Dès 14 heures, Ricou turlupine ses parents.

- Dépêchez-vous ! Nous serons en retard.

Quand ils arrivent sur la place de la mairie, presque tous les Coucourdonnais sont déjà là, les vieux, les jeunes... même les bébés, pour qui c'est la fête aussi. Les écoliers sont très énervés. Tout à l'heure, ils seront les vedettes du spectacle.

M. Gobefigue voudrait que tout soit réussi, comme l'an dernier. Apercevant Ricou, il lui demande :

- Alors, tu as vu Lolita? Elle nous aidera à compléter notre programme?... Où est-elle, je ne l'aperçois pas.

— Je ne sais pas, m'sieur, on dirait qu'elle se cache.

En effet, Lolita n'est pas sur la place. Elle n'a pas rejoint les écoliers qui attendent l'ouverture de la salle des fêtes.

- Viendra-t-elle, se demande Ricou? et les Zigoto viendront-ils aussi? Mais, tout à coup, les accents de la fanfare retentissent au coin d'une rue.

La fête va commencer... La fête commence.

— Non, se dit tristement Ricou, Lolita ne viendra pas.

Enfin les portes de la mairie s'ouvrent. La foule se précipite dans la salle dans un grand brouhaha.

Les Coucourdonnais dont les enfants doivent monter sur la scène s'installent aux meilleures places pour mieux voir. Les écoliers occupent les deux premiers rangs, derrière les fauteuils réservés aux personnages officiels, c'est-à-dire, M. le maire, son adjoint et la vieille Mlle Fontanille.

Mlle Fontanille est l'ancienne institutrice de Coucourdon. Elle a occupé pendant trente ans le poste de M. Gobefigue. Tout le monde la connaît et l'estime.

L'arbre de Noël resplendit. Les oranges chipées par ce coquin de Foufou ont été remplacées. Les guirlandes multicolores et les bougies allumées font bel effet. Pourvu que Foufou ne vienne pas encore tout saccager!

Tout le monde bavarde, rit, plaisante, car les Coucourdonnais sont gais de nature.

Soudain, M. le maire fait son entrée, accompagné de son adjoint et de Mlle Fontanille. La fanfare attaque la célèbre marche provençale, la marche des rois.

*De bon matin, j'ai rencontré le train*

*De trois grands rois qui allaient en voyage*

*De bon matin, j'ai rencontré le train*

*De trois grands rois de sur le grand chemin.*

Tous les assistants accompagnent de la voix car, bien sûr, tous connaissent les paroles. Ces voix dominent presque la fanfare qui ne compte que sept

musiciens. Ces musiciens font tout de même beaucoup de bruit avec leurs instruments de cuivre bien astiqués.

La marche terminée, M. le maire monte sur l'estrade. Il est très ému. Ce n'est pas un orateur mais un paysan comme les autres. Pour plus de sûreté il a préparé un petit papier.

« Mesdames, Messieurs, mes chers enfants,

Je suis heureux de me trouver de nouveau dans cette salle pour accueillir nos petits Coucourdonnais. Je sais qu'ils ont beaucoup travaillé pour préparer cette fête de l'arbre de Noël. Je les en remercie. Je remercie également notre instituteur et sa compagne qui se sont tant dévoués. Comme chaque année, à l'issue de la fête, un goûter sera offert par la municipalité, à tous les enfants du village. Là-dessus, place à nos jeunes acteurs. D'avance, je leur dis bravo ! »

Ce petit discours terminé, M. le Maire redescend les six marches de l'estrade, mais il est encore si ému qu'il en rate une et bouscule un musicien qui en perd sa casquette galonnée.

Après un nouveau brouhaha, le silence revient. On attend le lever du rideau, un vieux rideau rouge percé à plusieurs endroits mais que la municipalité n'a pas les moyens de remplacer.

Comme ses camarades, Ricou attend. Mais sa joie est gâchée. Il n'a toujours pas aperçu Lolita. Il lui avait pourtant gardé une place à côté de lui.

Mais que se passe-t-il ? Au lieu de continuer à fixer le rideau tous les regards se tournent vers le fond de la salle.

Oh ! surprise ! ce sont les Zigoto qui viennent d'entrer, discrètement, pour prendre place sur le dernier banc. Eux aussi se sont endimanchés. Le cœur de Ricou se remet à battre. Hélas ! Lolita n'est pas avec les siens. L'aurait-on laissée toute seule dans sa roulotte. Bouderait-elle la fête à ce point ?

Cette arrivée pourtant discrète des gens du cirque a produit un petit effet. M. le maire se demande ce qu'il doit faire. Les arrivants n'ont pas entendu son petit discours. Il voudrait pourtant manifester sa satisfaction de voir ces gens du voyage se joindre à la population. Alors, il se lève, remonte sur l'estrade et dit :

- Naturellement je suis heureux également d'accueillir nos Coucourdonnais de passage. Qu'ils soient les bienvenus et qu'ils se considèrent comme citoyens de notre village pour le temps qu'ils resteront chez nous.

Toute la salle éclate en bravos. En trois mois, la famille Zigoto a gagné l'estime des Coucourdonnais et personne ne songe plus à les traiter de Boumians.

Là-dessus, le rideau se lève, mais Ricou a le cœur gros. Au lieu de regarder la scène, il tourne les yeux vers la chaise vide à côté de lui.

Sur la scène apparaît le bon gros Nanard, plus joufflu que jamais, aussi

large que haut. Il est déguisé en berger provençal, avec un grand chapeau brun qui lui rabat les oreilles et une houppelande traînant à terre, Quel drôle de petit berger !

Il récite une poésie de Mistral, le célèbre chantre provençal. Hélas ! sa voix fluette ne porte guère au-delà des premiers rangs de chaises. On l'applaudit quand même très fort.

C'est au tour de Ricou, à présent. Il grimpe dans les coulisses et s'avance sur la scène. De là-haut, il domine toute la salle. Instinctivement, il cherche encore Lolita. Il en oublie qu'il est venu là pour réciter.

— Eh ! bien, souffle le maître, depuis la coulisse, qu'attends-tu pour commencer ?

Ricou possède une voix forte, bien timbrée, avec ce joli accent du Midi qui chante clairement. C'est pour cela que M. Gobefigue l'a choisi. Presque tous les Coucourdonnais connaissent la Chèvre de M. Seguin mais on ne se lasse jamais de l'entendre. Et Ricou sait si bien mettre les intonations.

« Ah ! qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin, avec ses sabots luisants, ses cornes zébrées, sa barbiche de sous-officier... »

Quand il arrive à la fin, au moment où la chèvre est mangée par le loup, des petits... et même des grands, sortent leurs mouchoirs pour s'essuyer les yeux.

En guise d'entracte, la fanfare exécute un nouveau morceau. Puis vient le tour des petites Japonaises, saluées par des applaudissements, tant leurs costumes sont seyants.

Pendant qu'elles évoluent, accompagnées au piano par Mme Gobefigue, les garçons montent se préparer dans la coulisse. Ce n'est pas une petite affaire que de passer les collants, fixer les palmes et ajuster les masques. Enfin, l'équipe est prête à affronter les feux de la rampe.

Lorsque le rideau se relève, les hommes-grenouilles sont copieusement applaudis. Le ballet est au point. Personne ne trébuche et ne (s'étale sur les planches comme aux premières répétitions. Au moment où le rideau se baisse, toute la salle réclame :

— Bis !... Bis !... Bis !...

Les acteurs ne se font pas tirer l'oreille pour reprendre leur numéro.

Enfin, le rideau tombe pour de bon cette fois. Soudain, alors que les garçons regagnent la coulisse, Ricou n'en croit pas ses yeux. Sur le coup, il se demande s'il ne rêve pas. Non, il n'est pas victime d'une hallucination. C'est elle!...

- Oh ! Lolita...

Il la reconnaît à peine. Elle porte une tunique blanche, sans manches et un tutu qui fait comme une auréole autour de sa taille mince.

— Oh ! Lolita, comme tu es jolie !... Tu vas faire un numéro de cirque?

— Chut !... Retourne dans la salle.

Ricou dégringole les marches de l'estrade... avec ses palmes, au risque de se rompre le cou et reprend sa place. Le cœur battant, il attend. Il lui semble que le rideau n'en finit pas de se relever.

Cette fois, ce ne sont pas des bravos qui montent dans la salle mais des « Oh ! » et des « Ah ! » de surprise et d'admiration.

Les frères de Lolita se sont éclipsés sans être vus, ont tendu sur la scène, d'un bout à l'autre, à deux mètres au-dessus des planches, un fil d'acier. Soulevée de terre par Pipo, Lolita se tient en équilibre sur le fil, tandis que Mme Gobefigue se met au piano pour exécuter une valse.

Et Lolita danse... danse... tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, accompagnant chaque mouvement de gestes gracieux et de sourires. C'est à peine si, de loin, on distingue le câble. On dirait que la petite fille évolue dans les airs, soutenue par rien du tout et son tutu ressemble à des ailes de papillon.

Ricou est si heureux qu'il en devient pâle d'émotion. Il voudrait que Lolita ne s'arrête jamais de danser.

Mais tout a une fin, même le plus beau spectacle. Après un merveilleux saut périlleux, Lolita retombe sur le plancher et salue d'une révérence. C'est à se demander comment la salle ne s'effondre pas sous ce tonnerre d'applaudissements.

Fou de joie, Ricou regrimpe les marches, s'empêtre dans ses palmes, trébuche, tombe, se relève et court embrasser sa petite camarade.







## L'ÉVENTAIL

La fête de l'école passée, les enfants attendaient à présent Noël.

Ricou était si heureux de la belle surprise de Lolita qu'il pensa, pour ce grand jour, lui faire un cadeau. Oh ! oui, ce serait amusant de jouer au père Noël.

Mais que lui acheter ? De quoi avait-elle envie ? Est-ce que, dans la famille Zigoto les enfants avaient l'habitude de recevoir des cadeaux pour Noël ?

En cachette de maman Vignal, il prit sa tirelire en forme de cochon rosé, posée sur le coin de la cheminée. Il la vida sur la table et compta six francs cinquante. Ce n'était pas beaucoup. Que pouvait-on avoir pour six francs cinquante ?

Coucourdon ne possédait pas de supermarché où on trouve de tout à tous les prix. Il existait tout de même une boutique où on pouvait faire son choix, la mercerie-bazar de la vieille mère Cabassou.

La veille de Noël, il se rendit donc au village, son porte-monnaie en poche, Il demanda à la brave femme ce qu'il pouvait avoir pour six francs cinquante.

- Nous allons voir ça, dit la mère Cabassou qui était la complaisance même.

Elle explora ses étagères, ses tiroirs. Ah! mes amis, quel bric à brac. quel fouillis... Mais elle s'y reconnaissait très bien. Elle proposa à Ricou un pistolet de cow-boy avec des amorces, une toupie chanteuse qui devait dater du siècle précédent, une voiture rouge de sapeurs-pompiers et un petit ours gris en peluche qui lui rappelait, en moins gros, l'ours plein de son qu'un cochon lui avait mangé quand il était petit.

— Non, dit Ricou, pas un jouet de garçon.

- Bien, bien, mon pitchounet, fit la vieille, nous allons voir.

Elle visita un autre tiroir et montra une corde à sauter, une petite poupée en costume d'Arlésienne, un nécessaire à couture et un éventail.

L'éventail, orné de lamelles de nacre sur ses branches séduisit Ricou.

— Oui, l'éventail, fit-il... combien coûte-t-il?

La mère Cabassou regarda le prix sur l'étiquette.

- Sept francs! Regarde comme la nacre brille quand on l'agite. Ricou eut un soupir de déception. Il lui manquait cinquante centimes.

— Bah ! fit la marchande, pour cinquante centimes, je n'en mourrai pas. Emporte-le, s'il te fait plaisir.

Elle enveloppa l'éventail dans un papier journal. Ricou sortit son porte-monnaie. Mais juste à ce moment, la sonnerie de la porte tinta. Ricou se retourna, il n'eut que le temps d'entrevoir la silhouette de Lolita. En reconnaissant Ricou, la fillette referma brusquement la porte et se sauva.

- Qu'est-ce que je lui ai donc encore fait ? se demanda Ricou. Elle ne voulait pas me voir. Pourtant, après la fête, elle était si contente.

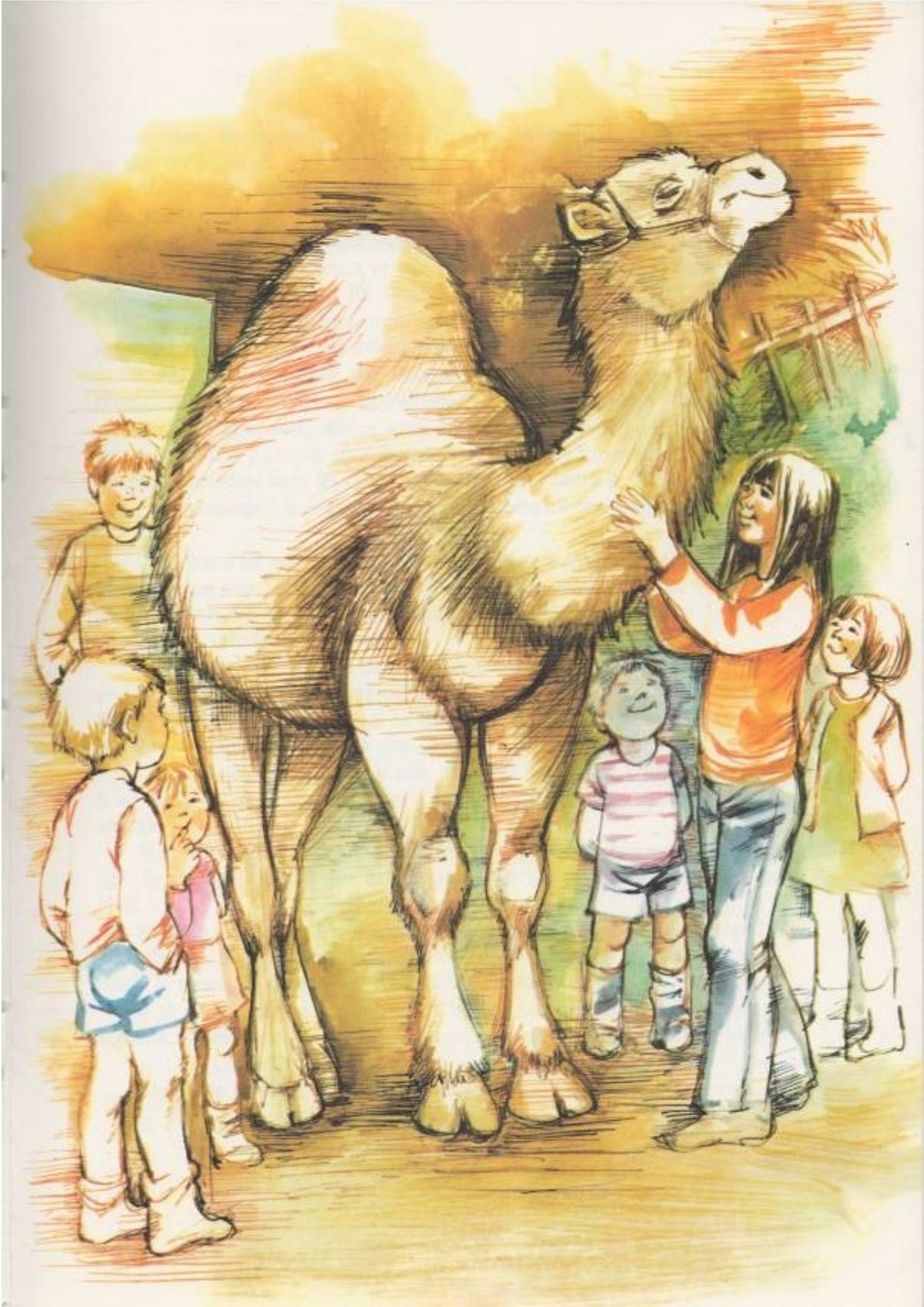
Parti guilleret du Marcaillou, il y rentra tout triste. Il regretta soudain d'avoir gaspillé son argent.

- Non, se dit-il, je ne lui ferai pas de cadeau. Elle n'avait qu'à ne pas se sauver.

En rentrant au mas, il eut envie de jeter l'éventail dans le puits de la cour. Non, il ne serait pas plus avancé.

Tant pis pour elle, se dit-il, je vais rapporter l'éventail à la mère Cabassou. Elle me rendra mon argent... ou je prendrai le petit ours en peluche pour remplacer celui que le cochon m'a mangé.

Il reprit le chemin du village, mais il arrivait aux premières maisons quand une petite voix intérieure lui souffla :



Non, Ricou, ne fais pas cela. Tu n'es pas méchant... Lolita non plus, tu sais qu'au fond, elle t'aime bien.

Alors, il fit demi-tour et, remonté dans sa chambre, cacha l'éventail sous son oreiller.

Encore aujourd'hui, dans certains villages de Provence, on célèbre Noël par un cortège aux flambeaux et une messe de minuit où les enfants s'extasiaient, dans l'église, devant les santons de la crèche.

Coucourdon était devenu un trop petit village. S'il avait gardé sa vieille église au clocher ajouré, il avait perdu son pasteur.

Il ne se passerait donc rien dans la nuit de Noël sinon que les enfants rêveraient aux jouets qu'ils trouveraient, le lendemain, dans l'âtre.

Quand il était petit, Ricou avait entendu dire que le père Noël passait vers minuit. Il n'y croyait plus. Il aimait cependant s'imaginer le vieux bonhomme descendant dans les cheminées juste à cette heure-là, partout à la fois.

En se couchant, il pensa de nouveau à l'éventail caché sous son oreiller.

- Lolita s'est sauvée quand elle m'a aperçu, se dit-il, j'aimerais pourtant bien jouer au père Noël avec elle. Tant pis, tout à l'heure j'irai au village. Je glisserai l'éventail dans une fente des persiennes de la roulotte et Lolita le trouvera en ouvrant ses volets.

Au lieu de chercher à s'endormir vite, comme les autres jours, il resta éveillé, sa lampe allumée, regardant les images de clowns et d'acrobates fixées au mur. Puis, à minuit, il se leva, s'habilla, descendit sans bruit dans la salle commune et quitta le mas.

Des étoiles brillaient dans le ciel, mais pas le moindre croissant de lune. L'air était vif; peut-être même qu'il gelait. Il remonta le capuchon de son anorak.

Non, il n'avait pas peur. C'était tout de même impressionnant pour un petit bonhomme de huit ans de se trouver sur un chemin désert la nuit de Noël.

Soudain, devant lui, il crut apercevoir une ombre... Qu'est-ce que c'était?... Un arbre?... Non, l'ombre bougeait. On aurait même dit qu'elle se rapprochait. Il pensa au père Noël. Ah! qu'il était stupide.

Il se cacha derrière un buisson. L'ombre avançait toujours, sans bruit. Soudain, au moment où elle arrivait à sa hauteur, son cœur se mit à battre.

- Oh! Lolita!... Toi?

La fillette sursauta mais elle se ressaisit vite, ayant reconnu la voix.

- Ricou!... Que faisais-tu derrière ces buissons?

— J'avais entendu du bruit, je voulais savoir qui passait sur le chemin du Marcaillou.

- Où allais-tu?

- Et toi, que fais-tu dehors à cette heure?

- Non, toi d'abord!... dis vite.

- Je... J'allais sur l'esplanade.

— Quoi faire?

Timidement, il sortit de sa poche le papier contenant l'éventail.

— Je... je voulais bredouilla-t-il, te faire un cadeau pour que tu le trouves demain, en t'éveillant. Tiens le voilà.

— Un cadeau?... Comme c'est drôle. Moi aussi, je voulais te faire une surprise.

Dans la nuit, sous les étoiles, ils échangèrent leurs petits paquets.

— Oh! un éventail, s'écria la fillette.

- Oh! s'exclama à son tour Ricou, le petit ours en peluche qui me faisait envie.

Ainsi, tous deux en même temps, avaient eu la même idée. Ils se sentirent tout émus et ne surent plus quoi dire.

- Ah! je comprends à présent, dit Ricou, pourquoi tu t'es sauvée hier après-midi, quand tu m'as aperçu chez la mère Cabassou. Tu venais acheter ton cadeau.

— Et naturellement, reprit Lolita, tu as cru que j'étais fâchée.

— Pardon, dit Ricou, l'air contrit... mais tu vois, j'allais quand même à la roulotte.

Malgré le froid, ils s'assirent un moment côte à côte, au bord du chemin. Puis Ricou raccompagna Lolita à sa roulotte et il revint chez lui avec son petit ours en peluche qu'il embrassa avant de s'endormir.



## PERDU DANS AVIGNON

Dès la rentrée de janvier, l'école de Coucourdon a repris son rythme habituel. Finies les fêtes! Il faut se remettre au travail.

En classe, Ricou et Lolita sont toujours côte à côte. Fil-de-Fer et Mireille sont guéris de leur angine. Ils ont seulement un peu pâli.

Sur l'esplanade, la famille Zigoto ne chôme pas non plus. L'été, pendant sa tournée, le cirque gagne bien sa vie, mais l'hiver est long. En dehors des heures où les gens du voyage s'entraînent dans le « carré », ils tressent des paniers d'osier ou de jonc. Toute la famille s'y met, même Lolita... et même le chimpanzé qui cherche à les imiter. Fofou adore jouer avec le souple osier qui lui rappelle les lianes de ses forêts africaines.

Mais ces paniers, il faut ensuite les vendre. Coucourdon est un trop petit village. La clientèle est insuffisante. Il faut aller plus loin, à Carpentras, par exemple, ou jusqu'en Avignon, la grande ville au bord du Rhône

Ricou, qui sait faire le saut périlleux à présent, aimerait apprendre à tresser des paniers. La première fois où il est entré dans la roulotte de Lolita, il a vu ses deux frères, Pipo et Angelo occupés à ce travail et il a admiré leur dextérité.

Un jour, il demande à Lolita :

- Est-ce que je pourrais venir, un jour apprendre à travailler l'osier?

— Bien sûr. Mon frère Pipo est plus habile que moi, il t'expliquera comment t'y prendre pour commencer.

Un samedi après-midi, il se rend donc dans la roulotte de Lolita. Il est toujours heureux d'entrer dans cette maison roulante si bien tenue.

Pipo est en train de fabriquer une corbeille à pain de forme ovale. Ricou le regarde de tous ses yeux. Ses doigts remuent si vite qu'on dirait qu'ils tricotent. Pour l'instant, la corbeille est à peine commencée, Ricou ne voit, dans les brins d'osier entrelacés, qu'une sorte de grosse toile d'araignée.

- Qu'est-ce que c'est, demande-t-il?

- Le fond de la corbeille. Tout à l'heure, pour les côtés, j'emploierai des joncs de couleur qui l'enjoliveront... mais, pour le moment, occupons-nous de toi.

Complaisant, Pipo, abandonne son travail pour apprendre ce curieux métier à Ricou.

— Non, pas comme ça! Attention à ne pas briser l'osier!

Ricou est ravi. Il a tout de suite compris la leçon. Lolita le reprend chaque fois qu'il se trompe.

A la fin de l'après-midi, Ricou a terminé son panier. Oh! pas un panier compliqué et pas de forme très régulière, mais un panier tout de même.

Fier de lui, il demande s'il peut l'emporter pour le montrer à ses parents adoptifs.

— Bien sûr! dit Pipo... et garde-le. Puis, le grand frère de Lolita ajoute :

— Si cela t'amuse aussi, tu pourrais un jour venir en vendre, avec nous, en Avignon par exemple.

Avignon!... Ricou a souvent entendu parler de cette ville. Il sait même qu'il y est né, mais il n'en a aucun souvenir.

— C'est vrai?... vous m'emmèneriez?

— Avec Lolita... mercredi prochain, pour que vous ne manquiez pas l'école.

Fou de joie, Ricou rentre chez lui en courant. Il brandit son panier devant maman Vignal.

— Oh! Ricou, c'est toi qui l'as fait?... Tout seul?

— Tout seul... et tu sais, maman, le grand frère de Lolita veut m'emmener mercredi en Avignon. Tu me laisserais partir?... Oh! dis maman, tu veux bien?

Mme Vignal est un peu mère-poule, mais la déception de Ricou serait trop grande.

— C'est bien, dit-elle, tu iras avec eux, mais tu sais, Avignon est une grande ville. Tu risques de t'y perdre.

Maman Vignal ne croit pas si bien dire.

En plus de trois roulottes, les Zigoto possèdent une vieille auto peinte en rouge également. L'été, elle sert pour aller coller des affiches de publicité dans les villages voisins de celui où le cirque doit donner sa représentation. L'hiver, ils l'utilisent pour aller vendre les objets en osier.

C'est dans cette guimbarde que Pipo, Lolita et Ricou ont pris place, à l'avant, tandis que l'arrière est encombré des marchandises à vendre.

Il fait froid, même très froid, malgré le grand ciel bleu. Le mistral souffle avec une telle force qu'il déporte la voiture.

Depuis longtemps, le chauffage du véhicule ne marche plus. Peu importe. Pipo et sa sœur sont habitués aux intempéries. Quant à Ricou, il se recroqueville dans son anorak.

Jamais Ricou ne s'est senti aussi joyeux. Il a l'impression de partir pour un très long voyage. Bientôt la voiture traverse Carpentras, qu'il connaît un peu. Maman Vignal l'y a emmené plusieurs fois à l'occasion d'achats de vêtements.

Plus loin, c'est l'inconnu. Plus on approche de la vallée, plus la circulation devient intense. Enfin, on atteint les portes d'Avignon. Les portes! C'est bien le mot, car la vieille cité a gardé intacts ses remparts qui, ce matin, sont dorés par le soleil.

- Nous allons nous garer dans une petite rue du centre, dit Pipo. De là, nous rayonnerons dans la ville.

Il s'agit à présent de charger les paniers.

- A quoi servent ces courroies ? demande Ricou en voyant Pipo passer sur les épaules des lanières de cuir qui ressemblent à des bretelles munies de crochets.

— Comme tu vois, à suspendre les paniers. Il y en a aussi pour Lolita et toi.

Pour Pipo et sa sœur, pas de problèmes. Ils accrochent paniers, corbeilles, huches à pain, fauteuils d'enfants un peu partout sur eux. De ces deux

montagnes n'émergent que les têtes. Ricou essaie de les imiter, mais les paniers dégringolent. Quand il en accroche un, deux autres tombent. Lolita pouffe de rire en le voyant si emprunté.

- Non, pas comme ça, Ricou. Regarde-moi.

Enfin, il parvient à arrimer sa cargaison et les voilà partis. C'est Pipo qui se charge de sonner aux portes. Toutes ne s'ouvrent pas... et quand elles s'ouvrent, il n'est pas toujours bien accueilli.

— Non, merci, je n'ai besoin de rien.

Une fois même, une femme grincheuse répond.

— Je n'achète jamais rien aux marchands ambulants.

A la fin de la matinée, seize paniers ou corbeilles seulement ont été vendus. C'est peu.

- Les gens n'ont guère d'argent, en janvier, explique Pipo. Ils ont tout dépensé pour les fêtes de Noël.

Deux heures de pérégrinations dans la ville ont creusé l'appétit de Ricou qui n'ose pas dire qu'il a faim. Mais Lolita l'a deviné.

- Les garçons, ça pense toujours à manger, dit-elle en riant.

Pipo les entraîne dans un petit snack-bar qu'il a repéré. Il commande trois steacks avec des frites.

- Beaucoup de frites, insiste-t-il.

Ricou adore les frites. Il en mangerait volontiers tous les jours. Jamais il n'en a dégusté d'aussi bonnes.

— Quel gouffre! plaisante Lolita.

Mais il ne faut pas s'attarder. On n'est pas venu ici pour un festin.

— Puisque la vente est mauvaise, dit Pipo, nous allons nous séparer, explorer séparément les quartiers que nous n'avons pas visités ce matin. Rendez-vous à 5 heures à la voiture.

Ricou n'ose pas répondre qu'il n'est pas très rassuré de déambuler seul dans cette ville inconnue qui lui paraît immense.

Bah! il saura bien se débrouiller.

Et le voilà parti avec son chargement, levant la tête par dessus les corbeilles accrochées à sa courroie, pour voir devant lui. Lolita lui a indiqué un quartier à visiter.

- Par là, a-t-elle dit en montrant un clocher.

Au moment de frapper à la première porte, il hésite un peu. C'est une vieille dame qui lui ouvre. Elle le reçoit aimablement, peut-être à cause de sa frimousse sympathique. Il répète ce qu'il a entendu dire à Pipo et Lolita :

- Du beau travail; tout fait main... et pas cher. Quinze francs la corbeille à pain.



— Je n'ai pas besoin de corbeille à pain, dit la brave femme, mais elle me servira pour mettre mes petits ouvrages de tricot.

Encouragé par ce succès, il va sonner plus loin. Là, on lui achète un petit fauteuil de bébé. Ricou est ravi. Hélas! ce serait trop beau si toutes les maisons étaient aussi accueillantes. Cependant, sa cargaison diminue peu à peu.

- Oh ! se dit-il, si je pouvais revenir les mains vides et les poches pleines ! Lolita et son frère seraient heureux.

Il va plus loin, toujours plus loin, sans s'apercevoir que le temps passe et qu'il s'éloigne de la voiture. Il regarde sa montre, l'ancienne montre de papa Vignal que celui-ci a fait réparer exprès pour lui, le jour où il a su lire l'heure.

— Quatre heures! J'ai encore le temps.

Et il continue de déambuler dans les rues étroites de cette ville qui a gardé son cachet d'autrefois. Plus que trois objets à vendre. S'il pouvait les caser! Ça y est, c'est fait, il regarde de nouveau sa montre car le jour commence à baisser. Elle marque encore quatre heures. Il la porte vivement à son oreille. Plus de tic-tac! Faute d'avoir été remonté, le mécanisme s'est arrêté.

Inquiet, il s'adresse à un passant.

- Monsieur, quelle heure est-il, s'il vous plaît?

- Cinq heures moins cinq, mon pitchounet!

- Oh! si tard!

Plus que cinq minutes pour rejoindre la rue... la rue... Voyons, comment s'appelle-t-elle, cette rue? Dans son émotion, il en a oublié le nom.

Une soudaine anxiété s'empare de lui. D'une rue il passe dans une, puis dans une autre encore et il aboutit dans un cul-de-sac. Il fait demi-tour, fouillant encore dans sa mémoire. Le nom lui a complètement échappé. Comment questionner les passants s'il ne sait pas dire ce nom?

Affolé, il se met à courir, sans savoir où il va, avec l'espoir d'apercevoir la vieille auto rouge. Mais tout à coup, il s'arrête. Ah! oui, c'était la rue Prioulet où un nom approchant. Il arrête de nouveau un passant.

- La rue Prioulet?... Connais pas.

Se trompe-t-il?... ou l'homme connaît-il mal la ville? Il continue d'errer, au hasard, et redemande son chemin à un agent.

- La rue Prioulet?... tu lui tournes le dos, pitchounet. Retourne sur tes pas, traverse la large rue de la République. C'est de l'autre côté.

Enfin, après plusieurs tâtonnements, il retrouve cette petite voie en sens unique. Stupeur! la voiture rouge a disparu. Il regarde sa montre : cinq heures et demie! Partis! Lolita et Pipo sont partis sans l'attendre. Des larmes lui montent aux yeux. La nuit tombe. Que va-t-il devenir?

Épuisé, à bout de souffle d'avoir couru, il s'assied sur le trottoir. Très vite, le froid le saisit, il commence à grelotter, malgré son anorak.

— Eh bien, mon petit bonhomme, fait une dame compatissante, ne reste pas là. Tu vas prendre mal. Rentre chez toi.

Ricou ne répond pas. Il ne veut pas montrer ses larmes et baisse la tête. Mais tout à coup, une voix le fait tressaillir, la voix de Lolita.

— Oh! Ricou. Enfin de retour? Je suis déjà venue deux fois voir si tu étais là.

- Je m'étais perdu, Lolita. Pourquoi l'auto n'est-elle plus dans cette rue?

- Pipo a dû la déplacer, tout à l'heure, à cause d'un gros camion de déménagement qui ne pouvait pas passer... mais où sont les paniers qui te restent ?

Tous vendus!

Tous?... C'est formidable!... Viens vite rejoindre Pipo. Il nous attend pour rentrer à Coucourdon.



## BALI MALADE

A la mi-janvier, le temps tourna carrément au grand froid, un froid sec, piquant, qui fit descendre le thermomètre à plusieurs degrés au-dessous de zéro, ce qui était exceptionnel pour Coucourdon.

Les gens se terrèrent chez eux, les roulottes de l'esplanade demeurèrent closes. Les gens du cirque cessèrent de s'entraîner dans le carré de toile.

Mais les écoliers, eux, tenaient bon. Pas un seul ne manquait la classe. Celle-ci était bien chauffée; ils s'y sentaient heureux.

Or, un matin, en arrivant, Ricou constata que Lolita n'avait pas son air habituel. Cependant, il ne la crut pas fâchée car la petite sauvageonne, depuis la fête de Noël, s'était complètement apprivoisée.

- Quelqu'un est malade dans ta famille, lui demanda-t-il?
- Non, pas mes parents, ni mes frères et sœur.

— Qui, alors?

— Bali! Il ne supporte plus le froid; il est trop vieux. Ce matin, c'est à peine s'il a pu se dresser sur ses pattes. Il tousse et il tremble. Il a sûrement de la fièvre.

— Il n'a rien sur le dos?

— Hier, maman a cousu ensemble de vieux sacs à pommes de terre pour lui faire une sorte de manteau; cela ne l'empêche pas de frissonner.

— Alors, il faut le mettre à l'abri chez quelqu'un... pourquoi pas au Marcaillou? Oui, dans l'ancienne écurie où papa remise son tracteur.

— Tu crois que ton père accepterait?

— Je lui en parlerai à midi. Nous pourrions amener Bali au Marcaillou dès ce soir, après la classe.

— D'accord, approuva Lolita... mais c'est peut-être papa qui ne voudra pas.

— Pourquoi?

— Il n'aime pas déranger les gens.

Là-dessus, tous deux rentrèrent en classe car la cloche venait de sonner. A midi, de retour chez lui, Ricou s'empessa de parler du dromadaire, de la proposition qu'il avait faite à Lolita de l'amener au Marcaillou.

— Tu as bien fait, mon petit Ricou, approuva tout de suite maman Vignal. Pauvre bête! Que Lolita nous l'amène... et le poney aussi.

— Non, maman, pour le poney c'est inutile. Il vient d'un pays du nord. Il préfère le froid à la chaleur.

Heureux d'avoir obtenu le consentement de ses parents, Ricou repartit de bonne heure pour la classe de l'après-midi. Dès qu'il aperçut Lolita, il courut vers elle tout joyeux. Mais sa camarade avait de nouveau son air chiffonné du matin.

— Tu sais, lui annonça-t-il, papa et maman acceptent; ils n'ont pas hésité un instant.

Lolita baissa la tête.

— C'est inutile, Ricou. Papa a pensé à autre chose pour Bali.

— A quoi?

— Papa aimait beaucoup son dromadaire, mais il pense que la pauvre bête est trop vieille, qu'elle ne guérira pas.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas la mettre à l'abri. Ton papa serait si cruel?

— Oh! non, au contraire. Bali souffre. Papa s'en rend compte. Alors, il a dit qu'il fallait... qu'il fallait...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Le dernier était trop pénible à prononcer. Ce fut Ricou qui le murmura à sa place.

— Tu veux dire qu'il va le faire abattre?

— Oui, Ricou, il va s'en occuper dès demain. Il le fera emmener à l'abattoir de Carpentras. C'est horrible!... Pauvre Bali.

Elle éclata en sanglots. Elle pleurait encore quand la cloche rassembla les élèves devant la classe. Le maître demanda à la fillette ce qu'elle avait. Devant toute l'école, Ricou parla du sort qui attendait le pauvre Bali. Des voix révoltées s'indignèrent, celle de Fil-de-Fer n'étant pas la moins forte. Pour une fois, c'était l'unanimité. Il fallait sauver Bali.

— C'est bien mon avis, à moi aussi, approuva M. Gobefigue, il faut tenter quelque chose pour ce pauvre animal. Comptez sur moi pour m'en occuper.

Oui, on pouvait compter sur M. Gobefigue. Il faisait d'ailleurs partie de la S.P.A. (Société Protectrice des Animaux).

Hélas! le cas du dromadaire était spécial. L'animal était vieux, malade. Même s'il guérissait, il ne serait plus capable de suivre les roulettes quand celles-ci reprendraient la route, au printemps.

C'est ce qu'expliqua le papa de Lolita au maître.

— Vous comprenez, M. Gobefigue, de toute façon, malgré la peine que j'en ai, je serai obligé de m'en défaire. Alors, plutôt que de le voir souffrir...

M. Gobefigue comprenait ces raisons, mais, pour Lolita, pour ses élèves, cette décision de faire abattre l'animal était trop cruelle. Tous souhaitaient un sursis pour Bali.

Pauvre Bali! Il était, à présent, au Marcaillou. C'était Lolita et ses frères qui l'avaient amené. A deux reprises, Bali était tombé sur la route. Pipo et Angelo l'avaient aidé à se relever. A présent, il était à l'abri... mais cela, bien sûr, ne suffirait pas pour le guérir.

Le soir-même, M. Gobefigue téléphona à un vétérinaire de Carpentras pour lui demander de venir au Marcaillou.

Le vétérinaire ne put se déplacer que le lendemain matin, un mercredi. C'était un homme jeune, à l'allure sportive, très sympathique. Il examina l'animal devant presque tous les élèves venus le voir au Marcaillou.

— Je n'ai jamais soigné de dromadaire, dit-il, mais il n'est pas difficile de voir que cet animal souffre d'une broncho-pneumonie. Seuls des antibiotiques peuvent le sauver... mais il est vieux. Je ne vous promets pas de le remettre sur pattes.

— Faites l'impossible, dit Lolita.

Le vétérinaire ouvrit sa sacoche et en sortit de grosses ampoules qu'il dilua dans de l'eau.

— Tenez sa bouche bien fermée, dit-il à M. Gobefigue, je vais lui introduire le liquide par les naseaux. C'est le seul moyen pour qu'il ne rejette pas le produit. En principe, ce médicament doit faire rapidement de l'effet. Dans deux ou trois jours, la fièvre devrait tomber.

Et il ajouta, s'adressant à M. Gobefigue :

— Sauriez-vous, demain matin et demain soir, renouveler cette opération, avec les ampoules que je vais vous laisser?

— Rassurez-vous, je me débrouillerai, et je ne manquerai pas d'aides... Je vous dois combien?

La visite et les frais de déplacement représentaient une certaine somme. M. Gobefigue tint à la payer de ses propres deniers.

— De toute façon, dit encore le vétérinaire en s'en allant, tenez-moi au courant. Téléphonez-moi demain soir, s'il n'y a aucun changement.

Le maître, les enfants ainsi que M. et Mme Vignal restèrent un moment auprès de Bali, comme si leur présence pouvait lui apporter quelque secours. Malgré ce qu'avait dit le vétérinaire, les écoliers espéraient naïvement que, le médicament avalé, le dromadaire irait tout de suite mieux. Hélas ! la pauvre bête était toujours aussi mal en point. Les pattes repliées sous elle, la tête penchée, elle ne bougeait pas.

— Laissons-le, dit M. Gobefigue. Je reviendrai demain matin, avant la classe, pour lui administrer la seconde ampoule.

Cette nuit-là, Ricou dormit mal. De sa chambre, il entendait Bali tousser, dans l'écurie au-dessous. Cela lui fendait le cœur... mais d'un autre côté, si le dromadaire toussait c'est qu'il était vivant.

Quand il s'éveilla pour de bon, le lendemain matin, vers six heures, alors qu'il faisait encore grand nuit, sa première pensée fut pour Bali. Il tendit l'oreille. Plus aucun bruit. Bali ne toussait plus. Son cœur se serra. Il s'habilla en hâte pour descendre à l'écurie. Il hésita avant de tourner le bouton de la lumière.

Non, Bali n'était pas mort, mais cela ne valait guère mieux.

Il n'était plus couché sur ses pattes comme la veille, mais étendu sur le flanc, le cou tendu. Un souffle rauque s'échappait de sa gorge. Ses côtes se soulevaient à une cadence si rapide que Ricou, effrayé, remonta vivement dans sa chambre prendre son anorak et courut au village réveiller le maître.

Pendant trois jours, Bali resta entre la vie et la mort. Les enfants du village étaient consternés. Chaque matin, chaque après-midi, quand Ricou arrivait du Marcaillou, ses camarades se précipitaient vers lui.

— Comment va Bali?



Ricou secouait la tête.

- Toujours dans le même état. Il reste étendu sans bouger. Pour tous, surtout pour Lolita, l'inquiétude était grande. Cependant, un matin, alors que la veille au soir Ricou s'était endormi

en se demandant si Bali serait encore vivant à son réveil, l'enfant demeura saisi en entrant dans l'écurie. Un vrai miracle! Certes, Bali était encore couché, mais d'une façon naturelle, les pattes repliées sous lui, au lieu de reposer sur le flanc. A l'appel de son nom, il bougea la tête. Ses côtes se soulevaient moins vite et il ne tremblait plus.

Malgré l'heure matinale, fou de joie, Ricou courut au village. La grille de l'école n'était pas encore ouverte. Il alla sur l'esplanade frapper à la porte de Lolita.

- Bali va mieux, Lolita, je le crois sauvé.

La dose massive d'antibiotiques produisait enfin son effet. Le jour suivant, Bali eut la force de se tenir debout et il ne dédaigna pas un peu de foin.

Malheureusement, le problème restait entier. S'il guérissait, la maladie aurait laissé des traces. Dans trois mois, quand le cirque reprendrait la route, il ne pourrait plus suivre le convoi.

C'est alors que M. Gobefigue eut une idée, mais il ne la confia à personne avant d'être sûr de pouvoir la réaliser. Il écrivit au directeur du parc zoologique de Marseille, proposant de lui donner un dromadaire. La réponse ne tarda pas. Le directeur acceptait d'accueillir Bali mais il manquait de crédits pour le transport.

M. Gobefigue réfléchit. Il fallait prendre une décision. Un matin, il expliqua la situation à ses élèves.

La réponse fut encore unanime. Il fallait sans tarder faire emmener Bali à Marseille. Il aurait moins froid qu'à Coucourdon et serait bien soigné jusqu'à la fin de ses jours.

- Mais où trouver l'argent, mes enfants? Un tel transport en voiture spéciale coûte cher. Je doute que le papa de Lolita ait les moyens, surtout en cette saison creuse.

- Pas de problème, m'sieur, répondit Fil-de-Fer. Le père de Lolita donnera ce qu'il pourra. Pour le reste, nous nous en chargeons. Nous ferons la quête dans le village.

M. Gobefigue ne peut s'empêcher de sourire. Est-ce que Fil-de-Fer ne comptait pas trop sur cette quête ?

Eh bien, non. Bali était devenu populaire dans Coucourdon, depuis qu'il se promenait en liberté. Les gens se montrèrent généreux... si généreux même, que la somme recueillie dépassa toutes les espérances. En deux jours, les écoliers avaient bien rempli la mission qu'ils s'étaient donnée. Non seulement on pouvait payer le transport de Bali, mais il restait encore de l'argent.

M. Gobefigue téléphona aussitôt à Marseille pour donner son accord. Le lendemain, un étrange véhicule, ressemblant à une bétailière, arrivait de Marseille. C'était pendant la classe mais des élèves, en regardant par la fenêtre, l'avaient vu passer. Elle se dirigeait vers le Marcaillou. Tout à l'heure, elle retraverserait le village avec Bali.

Le maître ne pouvait laisser le dromadaire quitter Coucourdon sans permettre aux enfants de lui dire adieu. Il les fit sortir en récréation avec quelques minutes d'avance. Ce fut une ruée vers la grille.

- Voilà l'auto qui revient, lança Mireille.

Les deux employés du zoo de Marseille stoppèrent devant ce barrage d'enfants. Bali avait l'air tout étonné de se trouver dans une voiture. Lolita caressa une dernière fois le museau de son cher Bali. Elle avait beaucoup de chagrin de le perdre, mais elle comprenait que c'était pour son bien. Cependant, au moment où la voiture démarrait, elle ne put retenir ses larmes.

Tu le reverras, dit le maître, en lui caressant les cheveux. Au printemps, avant ton départ, nous tâcherons d'organiser un voyage à Marseille...



## LA NEIGE

Après quelques jours ensoleillés mais très froids, le temps se couvrit et se radoucit sensiblement. Le vent du sud se mit à souffler, le vent qui apporte la pluie en plaine et la neige en montagne. Quelques flocons tombèrent sur Coucourdon, comme tous les ans. Hélas, à peine arrivés à terre, ils se transformaient en eau.

Un matin, alors que le plafond des nuages s'était relevé, Ricou découvrit au loin le Mont Ventoux, complètement blanc de la tête au pied.

- La neige, se dit-il avec regret, la vraie neige ! Comme j'aimerais patauger dedans, glisser sur une luge, dévaler les pentes à ski !

A l'école, tous ses camarades, comme lui, ne pensaient qu'à cette neige inaccessible et pourtant si tentante.

— C'est toujours comme ça, bougonna Fil-de-Fer, la sale pluie pour nous et, pour ceux de la montagne, la belle neige toute fine et toute propre !

Ce regret d'être si près de la neige sans pouvoir y aller énervait les écoliers au point qu'en classe, M. Gobefigue dut faire plusieurs rappels à l'ordre.

- Lui, le maître, il ne peut pas comprendre, souffla Ricou à Lolita. Toutes les fins de semaine, il part avec Mme Gobefigue faire du ski. Ce n'est pas juste. Non, ce n'est pas juste.

- Qu'est-ce qui n'est pas juste ? demanda le maître qui avait entendu la fin de la phrase.

Ricou devint plus rouge qu'un piment bien mûr. Il ne croyait pas avoir parlé si haut. Il baissa la tête, honteux.

- Allons ! reprit le maître, qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— Il se tut encore. Un silence emplit la classe. Puis, soudain, rassemblant son courage, Ricou se leva.

- M'sieur ! je disais que la neige est tout près de Coucourdon et que nous n'y allons jamais... tandis que vous, tous les samedis...

Il n'en dit pas plus, s'attendant à être grondé. Non, le maître ne s'emporta pas; bien au contraire. Il sourit et dit :

— C'est vrai, Ricou, c'est un peu injuste. Voir la neige et ne pouvoir l'atteindre. Figure-toi... Mais non, il vaut mieux que je me taise. Je ne voudrais pas que vous ayez ensuite une désillusion.

Il se tut un instant et reprit :

- Oubliez la neige. Nous aurons peut-être un jour prochain l'occasion d'en parler. Pour l'instant, mettons-nous vite au travail.

M. Gobefigue en avait trop dit et pas assez. Tous les élèves se regardèrent, intrigués. Que voulait dire le maître? Personne n'osa le demander et on se mit au travail.

Mais à la récréation, les langues allèrent bon train.

Tu as bien fait, Ricou, dit Fil-de-Fer, de répéter ce que tu disais à Lolita. J'ai l'impression que le maître nous cache quelque chose.

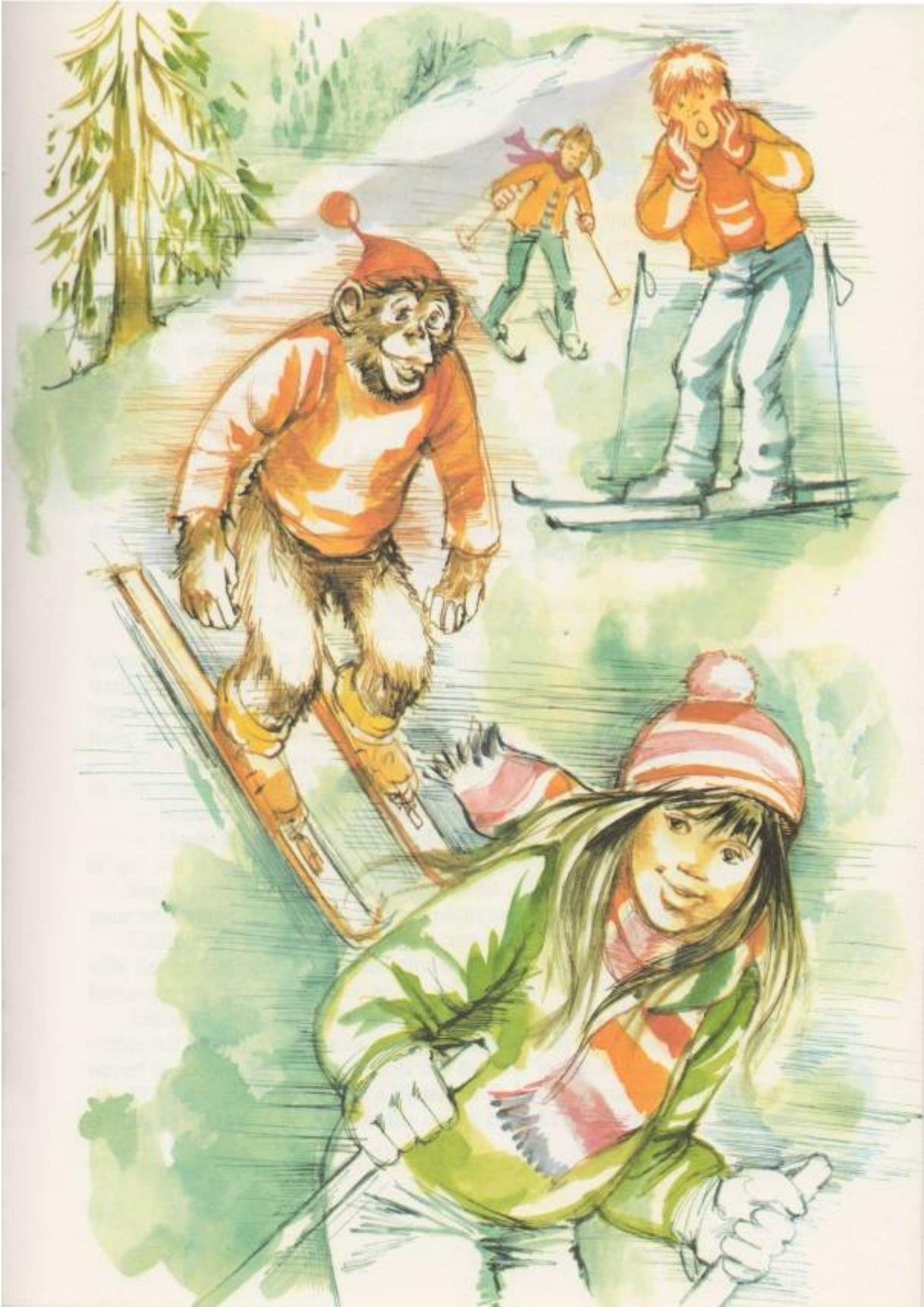
- Oui, approuva Sophie, qui savait toujours tout. Moi, j'ai remarqué que M. Gobefigue allait souvent à la mairie, ces temps derniers. Il doit « mijoter » quelque chose avec M. le maire.

— Et, avant-hier ajouta Magali une petite brune aux yeux vifs, dont les parents tenaient le bureau de tabac où était installé le téléphone public du village, il a téléphoné à Carpentras, chez un entrepreneur de transport.

— Tu as entendu ce qu'il disait?

— J'étais près de la cabine. Il a demandé combien coûterait la location d'un car pour une vingtaine de personnes.

Après ce qu'avait laissé entendre le maître, cette précision était d'importance... mais à la rentrée en classe personne ne souffla mot.



C'est seulement le surlendemain que le maître annonça la grande nouvelle.

— Depuis longtemps, dit-il, je cherchais à organiser une classe de neige. C'est fait. Nous allons passer quinze jours à Sausset-en-Montagne, de l'autre côté du mont Ventoux. Je m'occuperai des garçons tandis que Mme Gobefigue sera la monitrice des filles. Le départ est fixé à lundi prochain. Etes-vous satisfaits?...

Un tonnerre d'applaudissements répondit à sa question.

- Vive la montagne!... Vive la neige! Et la petite voix aigrette de Sophie ajouta :

— Vive Monsieur Gobefigue!...

-----

Le départ est fixé pour 8 heures. Le car de Carpentras est arrivé bien en avance sur la place de la mairie... Il s'est en effet trompé d'une heure. Bientôt les premiers écoliers arrivent. Quel événement! Les petits Coucourdonnais ont l'impression de partir au bout du monde.

A l'est, le soleil vient de se lever. La journée sera belle... ce qui inquiète Sophie.

— Pourvu que ce soleil ne fasse pas fondre toute la neige! Naturellement, les mères de famille sont venues accompagner leurs

enfants. Elles sont à la fois heureuses et inquiètes... inquiètes à cause du froid terrible qu'il doit faire là-haut. Par précaution, elles ont obligé leurs pitchounets à mettre leurs plus gros tricots... et même deux, l'un sur l'autre... ou même trois, comme le petit Nanard qui ressemble à une barrique.

Fil-de-Fer, lui, porte un cache-nez qui fait quatre ou cinq fois le tour de son long cou maigre.

— Maman, se plaint-il, ce cache-nez m'étouffe.

- Garde-le quand même. Tu oublierais de le remettre en arrivant... et qui sait si ce car est bien chauffé?

Sophie, elle, porte un ensemble de ski bleu ciel qu'on lui a acheté exprès pour cette sortie. Elle va et vient, paradant comme un mannequin de mode.

Lolita aussi est là. Sa mère l'a accompagnée, mais celle-ci ne croit pas utile de lui faire des recommandations. Chez les gens du voyage, on aime beaucoup les enfants mais on ne les dorlote pas.

Enfin, M. et Mme Gobefigue arrivent, tout équipés avec leurs skis. Le maître fait l'appel. Personne ne manque. Le chauffeur, qui a depuis longtemps ouvert la soute à bagages, se charge d'y entasser valises et sacs.

Et c'est la ruée des enfants à l'intérieur de la grosse voiture bleue. Lolita et Ricou s'arrangent pour s'installer côte à côte. Et en route! C'est l'heure.

Les écoliers de Coucourdon sont si émus que pendant quelques minutes ils se taisent. Puis, Mireille, qui a une jolie voix, entonne une chanson que tout le monde reprend en chœur. Il fait si chaud dans le car que le malheureux Fil-de-Fer étouffe.

— Tu peux quitter ton cache-nez, dit Mme Gobefigue en riant. Je te ferai penser à le remettre en arrivant.

Et les kilomètres déniaient le long de la route qui monte de plus en plus. Soudain, le bon gros Nanard-barrique pousse un cri de triomphe en découvrant une plaque blanche sur le bord de la route.

— La neige!...

Oui, la neige. Du coup, tout le monde se tait. Plus le car monte, plus les plaques se multiplient. Bientôt, elles se rejoignent toutes pour former un immense tapis blanc. Oh! que c'est beau.

Tous les yeux sont rivés sur cette blancheur... sauf ceux de Fil-de-Fer qui regarde le plancher, au dessous de lui. C'est que, il entend un drôle de bruit. Par moments, on dirait des coups de marteau. Est-ce qu'une pièce de la voiture serait en train de se détacher?

Il écoute encore. Les bruits se répètent, plus forts. Alors, il va trouver le maître, assis à l'avant, et lui explique ce qu'il a constaté. Le maître se dérange pour écouter, lui aussi.

- C'est vrai, de drôles de bruits. Je vais avertir le chauffeur. Celui-ci appuie sur le levier du frein et stoppe. Puis, il vient près de Fil-de-Fer.

— Curieux! fait-il, même à l'arrêt on entend quelque chose. Ce n'est pas normal. On dirait que ça vient de la soute à bagages. Je vais voir.

Il descend de la voiture, imité par les enfants, pressés de toucher à la neige. Il ouvre alors la soute... et recule aussitôt en poussant un cri d'effroi.

— Foufou! c'est Foufou, mon chimpanzé! s'écrie Lolita. Il a compris que j'allais partir et il s'est vite caché au fond de la soute avant qu'on n'y mette les bagages... Regardez, il tient un marteau qu'il a dû trouver à l'intérieur.

Heureux d'être libéré de sa prison, Foufou lâche son marteau et se roule dans la neige qu'il prend peut-être pour de la farine ou du sable. Il se vautre dedans... mais se relève aussitôt en faisant la grimace.

— Brr! que c'est froid!

Monsieur Gobefigue, lui, se demande ce qu'on va faire du chimpanzé.

— Nous ne pouvons tout de même pas l'emmener aux sports d'hiver?



— Oh! si, M'sieur, réclament les enfants. On le gardera au chaud dans le chalet, il nous amusera.

— En tout cas, déclare le chauffeur, je me refuse à rentrer seul avec cet animal.

M. Gobefigue hoche la tête.

- M'sieur, insistent les enfants, gardons-le! Le maître se tourne alors vers Lolita.

- Qu'en penses-tu, toi? Crois-tu qu'il supporterait le froid?

- Oui, mais il faudrait l'habiller.

Toutes les mains se lèvent. Les écoliers proposent leurs propres vêtements.

- Moi, dit le bon gros Nanard, j'ai trois pulls sur le dos. Il y en a au moins un de trop. Je le donne à Fougou.

Fil-de-Fer, lui, propose son cache-nez; Sophie, un pantalon de rechange qu'elle a dans sa valise. Elle est à peu près de la taille du chimpanzé, ce pantalon conviendra parfaitement.

- Et ses pattes, s'inquiète Mme Gobefigue ; il aura le bout des pattes gelé s'il marche dans la neige.

La petite Magali offre des pantoufles. Mais si Foufou n'est pas plus grand qu'elle, il a les pieds beaucoup plus longs. Finalement, ce sont des chaussures d'homme qu'il lui faut... celles de M. Gobefigue, qui, heureusement, en a une paire supplémentaire.

Ah! quelle séance d'habillage! Foufou se laisse vêtir, docilement. Les chaussures de M. Gobefigue lui vont à ravir, comme si elles avaient été faites pour lui. Le pull rouge de Nanard est un peu court de manches, un peu étriqué, car Foufou a les bras très longs, mais cette couleur voyante semble lui plaire énormément.

Quant aux gants, sept ou huit élèves s'offrent pour lui prêter les leurs. Enfin, la tenue est complète quand Ricou lui donne son bonnet de laine que Foufou enfonce par-dessus ses oreilles.

Ainsi équipé, Foufou ressemble à un drôle de petit bonhomme. De loin, on le prendrait pour un écolier.

- Allons, dépêchons-nous, dit le chauffeur qui a dû déballer presque toutes les valises. Il est temps de repartir.

Tout le monde remonte dans la grosse voiture, y compris Foufou qui tient encore absolument à s'installer au volant. Lolita lui intime l'ordre de laisser la place au chauffeur. Elle l'installe, au fond du car, entre elle et Ricou.

Foufou obéit et le car reprend sa rude montée. Tandis que les enfants n'ont d'yeux que pour la neige, Foufou contemple son pull rouge qu'il trouve à son goût. Pour montrer sa satisfaction, il caresse sa poitrine en gloussant de joie.

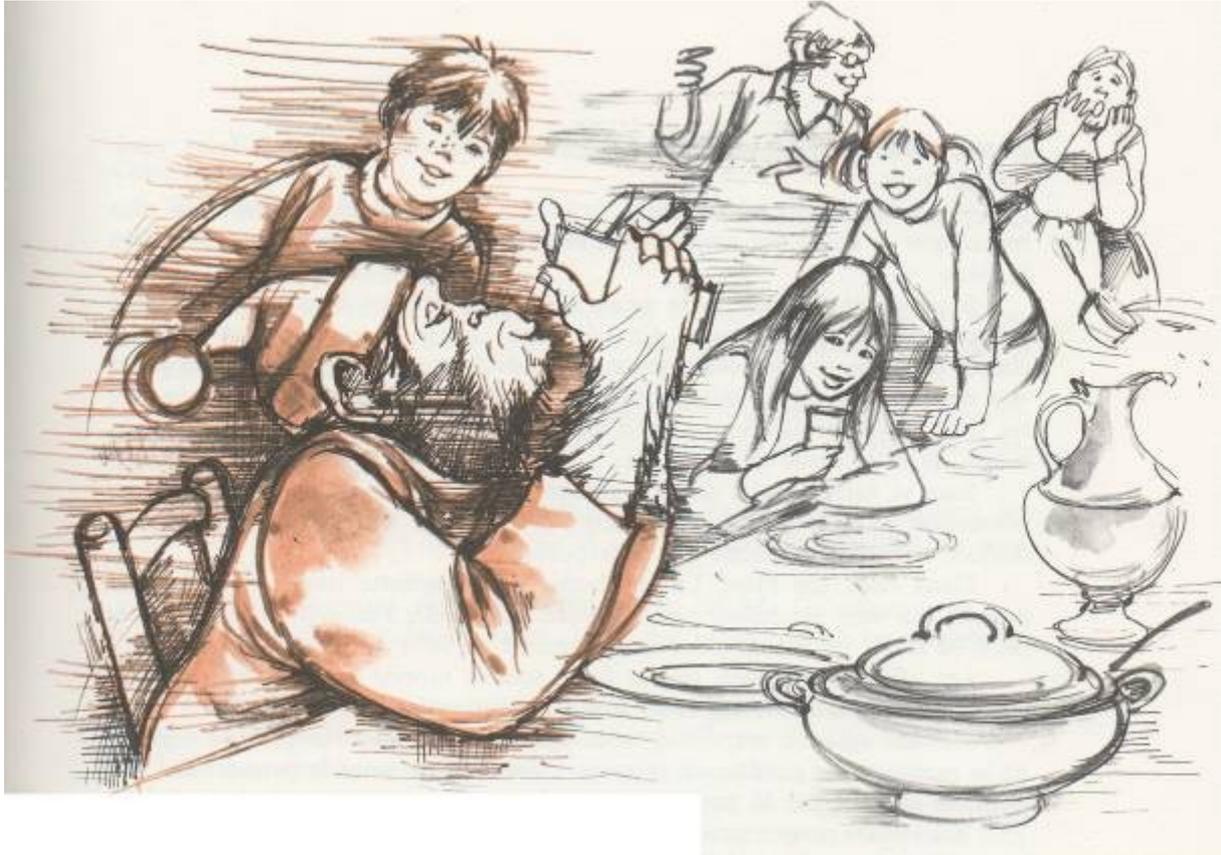
Enfin un panneau, chapeauté de neige, indique Sausset-en-Montagne. On va arriver, on arrive. Le car traverse la petite station et, quelques centaines de mètres plus loin, s'arrête devant un long baraquement, sans étage, qui semble crouler sous une épaisse couche blanche.

C'est là. Tous les écoliers sautent à terre. Avant même de songer à visiter leur nouveau domaine, ils entament une partie de boules de neige.

Naturellement, Foufou cherche tout de suite à les imiter. Il a vite compris comment on tasse une boule... et il a des gants pour se protéger du froid.

Et vlan!... et vlan!...

Foufou n'a pas manqué son coup. Sa première boule, c'est Mme Gobefigue qui la reçoit, sur son bonnet... et elle rit aux éclats.



## L'ACCIDENT

Sausset-en-Montagne était une petite station récente, dépourvue de grandes installations mécaniques. Pas de téléphérique, pas de télécabines. Seulement cinq ou six remonte-pente, c'est-à-dire des câbles munis de perches auxquelles on s'accrochait, skis aux pieds, pour atteindre les sommets. En somme, une station pour débutants, ce qui convenait tout à fait aux écoliers de Coucourdon.

Une seule des disciples de M. Gobefigue, avait déjà fait du ski : la petite Sophie. Ses parents, assez aisés, possédaient à Coucourdon une fabrique d'huile d'olive. Comme M. et Mme Gobefigue, ils passaient souvent les week-ends en montagne.

Ricou et Lolita, eux, étaient émerveillés. Ils n'avaient jamais vu autant de neige, surtout de la neige aussi belle. Jamais non plus ni eux ni leurs camarades ne croyaient trouver un soleil aussi chaud à la montagne. Ses rayons brûlaient comme à Coucourdon au mois de juillet. Dire qu'ils avaient tous

emporté tant de vêtements! Ils en regrettaient de n'avoir pas pris leurs maillots de bain.

- Méfiez-vous, mes enfants, leur dit Mme Gobefigue. Rien de plus traître que ce soleil des hauteurs. Si vous restez les bras nus, il vous brûlera la peau.

Mais avant de jouir de la neige, il fallait s'installer dans le baraquement pompeusement appelé chalet. Ce bâtiment, construit spécialement pour les classes de neige, se composait de deux grands dortoirs, d'une vaste pièce pourvue de pupitres qui servait tantôt de salle de classe, tantôt de salle de jeu, les jours de mauvais temps, et d'un réfectoire rustique meublé de longues tables de bois blanc et de bancs.

Sacs et valises sortis du car, garçons d'un côté, filles de l'autre, prirent possession de leurs domaines respectifs. La place ne manquerait pas. Chaque dortoir comptait quarante lits superposés.

Dans celui des filles, Lolita choisit une couchette inférieure pour elle et celle qui était au-dessus pour Foufou. Ainsi, elle l'entendrait remuer. De plus, ce serait un plaisir pour le chimpanzé de faire un peu d'escalade.

Les affaires déballées, les lits faits, tout le monde passa dans la salle de classe où le maître devait faire une communication.

- Mes enfants, leur dit-il, vous êtes venus ici pour respirer le bon air de la montagne et profiter de la neige, mais, comme vous le pensez bien, ces pupitres ne sont pas là pour rien.

Voici notre programme. Chaque matin, lever à 7 heures et demie. Toilette, petit déjeuner et classe à 8 heures et demie, jusqu'à onze heures et demie. Déjeuner à midi et ensuite ski tout le reste de la journée. En février, les jours sont déjà longs, vous pourrez glisser jusqu'à 5 heures du soir. Est-ce que cela vous convient?

— Oh! oui, M'sieur, clamèrent vingt-trois voix.

Tout à l'heure, après le déjeuner, vous viendrez avec moi au bureau de location des skis et des chaussures. Ensuite, je vous donnerai votre première leçon... Mais pour l'instant, vous devez avoir faim. Vite au réfectoire!

Oui, tous avaient l'estomac creusé par le voyage et les émotions. Ce fut une galopade vers le réfectoire, une galopade où Foufou arriva le premier. Tout naturellement, il prit place à table et fit semblant de boire, avec son verre vide. Lolita et Ricou s'assirent de chaque côté de lui, pour le surveiller, au cas où il ferait des sottises.

Comme il avait gardé ses vêtements et son bonnet, enfoncé jusqu'aux yeux, la cuisinière ne le remarqua pas. Elle s'étonna seulement de compter vingt-six convives alors qu'on ne lui en avait annoncé que vingt-cinq

- C'est exact, fit M. Gobefigue, nous avons un invité supplémentaire. Celui-ci.

Du doigt, il désigna Foufou. La cuisinière ouvrit des yeux ronds, son visage prit une expression de panique. Elle s'écria :

— Boudiou!... Un singe!...

Elle en laissa tomber la casserole qu'elle tenait. Leste comme un singe, qu'il était, Foufou se précipita pour la ramasser et la lui rendre... mais la cuisinière s'était déjà enfuie.

... Dès le lendemain après-midi, après une demi-journée de classe studieuse, on chaussa les skis pour la première fois... ce qui n'était pas une mince affaire. Enfin, tout le monde était équipé.

Naturellement, pour cette première leçon, pas question d'utiliser les remontes-pentes. Personne ne parviendrait à se maintenir en équilibre au bout de la perche.

- Rassemblez-vous sur cette petite pente, dit M. Gobefigue ; je vais vous enseigner les premières notions. Vous, les petits, suivez les conseils de Mme Gobefigue.

L'école se divisa en deux camps, Lolita, Ricou et Fil-de-Fer furent rangés parmi les grands, la petite Sophie aussi puisqu'elle savait déjà skier.

Les deux moniteurs montrèrent aux apprentis skieurs comment se tenir sur leurs « bois », comme il disait, comment utiliser les bâtons, comment se pencher en avant, etc. Mais tout cela n'était que de la théorie. On passa tout de suite à la pratique.

La pente n'était pas raide mais la neige glissait bien.

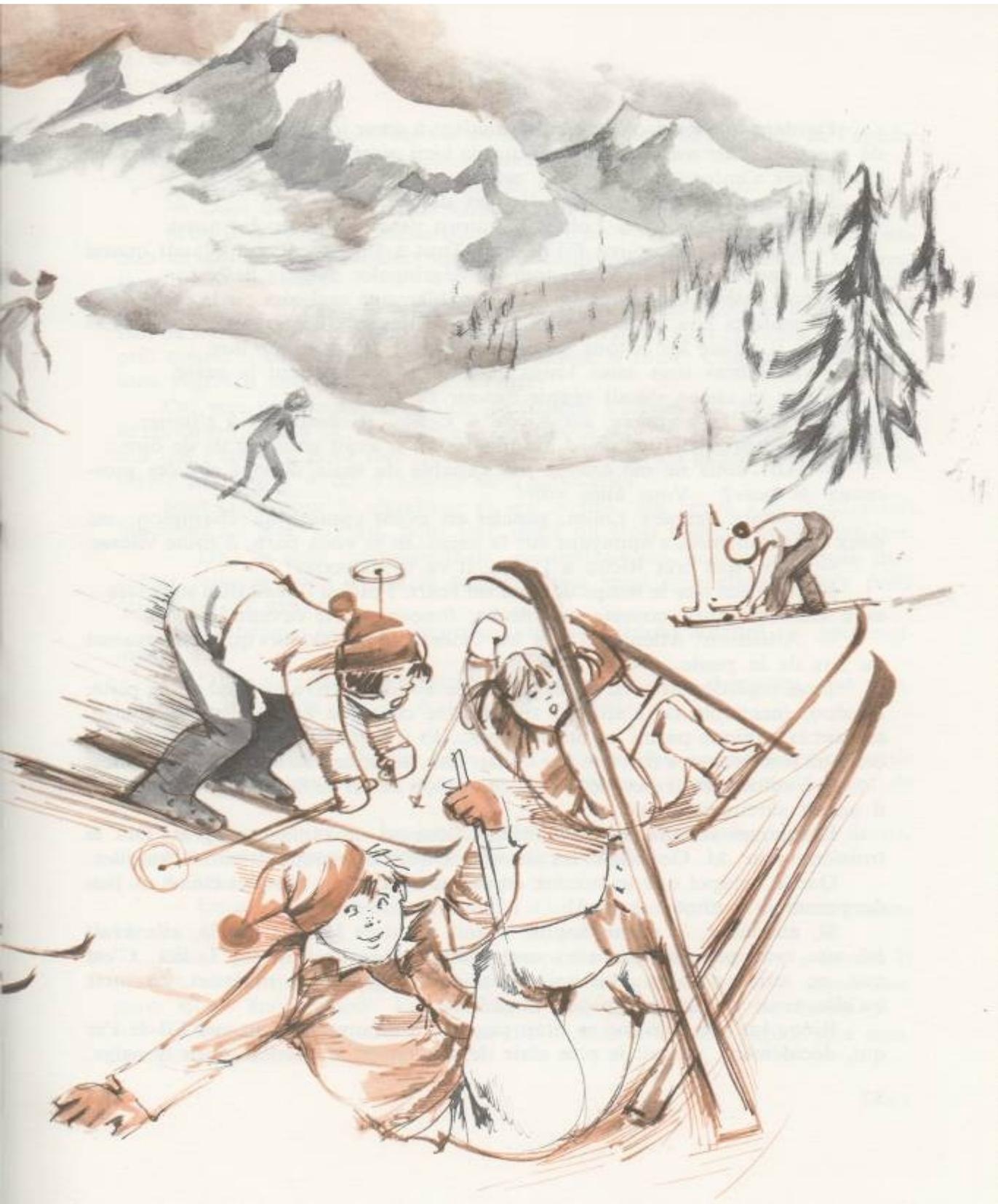
- Si avant la fin de l'après-midi vous parcourez cinquante mètres sans tomber, ce sera parfait, dit le maître à titre d'encouragement.

A part la petite Sophie qui n'était pas peu fière d'être supérieure aux autres, tous prenaient « bûches » sur « bûches ». Pour son compte, Lolita tomba deux fois... Ricou trois. Quant à Fil-de-Fer, qui, vu sa taille, avait choisi de très longs skis, il dégringola dès le départ, croisant ses longues planches d'une telle façon qu'il fut incapable de se relever seul.

Mais les petits Coucourdonnais ne se découragèrent pas. Après tout, on a vite appris à se tenir en équilibre. Voyons, soyons un peu hardis.

Au cinquième essai, Lolita et Ricou réussirent à effectuer le parcours sans tomber... et Fil-de-Fer ne plongea le nez dans la neige que juste à l'arrivée. Tout le monde éclata de rire en le voyant faire la grimace pour rejeter la poignée de neige qu'il avait avalée.





Pendant que les écoliers s'en donnaient à cœur joie, Foufou se contentait de regarder, l'air mélancolique. Il aurait bien aimé glisser lui aussi, mais ses chaussures s'enfonçaient dans la neige.

Soudain, une idée traversa l'esprit de Ricou.

- Qui sait ? dit-il à Lolita, il saurait peut-être skier, lui aussi.

- Oh ! oui, approuva Fil-de-Fer. Tout à l'heure, il a applaudi quand j'ai pris une « bûche ». A son tour de dégringoler dans la neige.

Ricou enleva ses skis et les fixa tant bien que mal aux pieds de Foufou qui ne protesta pas, au contraire. Il poussa des grognements de plaisir. Cependant, il refusa les bâtons qu'on lui tendait, d'un air de dire :

— Mes bras sont assez longs. Regardez, ils touchent la neige. Toute la classe s'était réunie autour de lui.

— Glisse la première, dit Ricou à Lolita. Il cherchera à t'imiter. Foufou promena le regard autour de lui. Il avait encore l'air de dire :

- Ah! vous ne me croyez pas capable de tenir debout sur ces morceaux de bois?... Vous allez voir!

Il s'élança derrière Lolita, penché en avant comme un champion, ses deux bras immenses s'appuyant sur la neige. Et le voilà parti, à toute vitesse.

— Gare toi! cria Ricou à Lolita, il va te renverser!

Lolita n'eut que le temps de faire un écart. Foufou l'avait déjà dépassée... et il filait toujours, comme une flèche, fonçant droit devant lui.

— Attention! Attention! cria M. Gobefigue aux skieurs qui se trouvaient au bas de la pente.

Tous regardèrent avec effroi passer ce bolide. Arrivé au pied de la piste, Foufou, incapable de s'arrêter, traversa la chaussée et fila vers le village, semant la panique parmi les promeneurs... Et il entra tout droit dans une épicerie où il se retrouva derrière par dessus tête, au milieu de cageots de légumes.

Si Foufou s'était mesuré avec le champion de ski de Sausset-en-Montagne, il aurait sûrement gagné.

Les jeunes skieurs de Coucourdon faisaient de rapides progrès. Dès le troisième jour, M. Gobefigue les autorisa à utiliser les remontées mécaniques.

Quelle volupté que se trouver emporté, sans effort, vers les cimes, au lieu de peiner à remonter à pied!

Si, au début, la petite Sophie s'était montrée la plus habile, elle avait été vite rattrapée par plusieurs camarades, en particulier par Lolita. C'est que, au cirque, Lolita exécutait un numéro de patin à roulettes, de sorte qu'elle avait acquis le sens de l'équilibre.

Ricou lui non plus, ne se tirait pas mal d'affaire... Mieux que Fil-de-Fer qui, décidément, passait le plus clair de son temps le derrière dans la neige.

Quant à Foufou, son arrivée en catastrophe dans la boutique de l'épicier avait incité le maître à ne plus le chausser de skis.

Le temps passait si vite que, déjà, on parlait du retour.

— Quel dommage! disait Lolita. Je n'ai jamais été aussi heureuse. Mais le départ était inexorablement fixé au 18 février. Le car de Carpentras devait arriver au début de l'après-midi pour prendre aussitôt la direction de Coucourdon.

Le matin, il y eut classe, comme d'habitude mais après le déjeuner, au lieu de « chausser », comme on disait, il fallut refaire sacs et valises pour être prêt quand le car arriverait. Pourtant il faisait si beau! Comment s'arracher sans regret à cette blancheur éclatante?

Or, vers une heure, alors que les écoliers s'affairaient dans les dortoirs, la cuisinière appela M. Gobefigue au téléphone. C'était le chauffeur de l'autobus qui l'appelait pour dire qu'il venait de tomber en panne et qu'il n'arriverait pas avant 4 ou 5 heures de l'après-midi.

Sans pitié pour le chauffeur et ses ennuis, les petits Coucourdonnais hurlèrent de joie. C'était, pour eux, deux ou trois heures supplémentaires.

— Oh! m'sieur, supplièrent-ils, permettez-nous encore quelques descentes puisque nous avons le temps. Nous vous promettons d'être prêts quand le car arrivera.

M. Gobefigue hésita à accorder cette permission. Avait-il un pressentiment?

— D'accord, finit-il par dire... mais deux ou trois descentes, pas plus. Que tout le monde soit ici à 4 heures précises.

— Promis, m'sieur!

Ah! mes amis! Quelle hâte pour déballer les équipements et sortir les skis qui, heureusement, n'avaient pas encore été rendus au bureau de location.

Deux fois, trois fois, les écoliers dévalèrent la piste bleue, virant à droite, virant à gauche, comme des skieurs chevronnés.

A 3 heures et demie, Lolita dit à Ricou :

Encore une descente, veux-tu? La toute dernière. Tous les deux ensemble.

Ils se précipitèrent vers le remonte-pente et grimpèrent au sommet. Il y avait beaucoup de monde sur la piste, à cause du beau temps et sans doute parce que c'était samedi. Les débutants maladroits étaient nombreux.

— Descend la première, Lolita, dit Ricou, tu es plus rapide que moi. Je suivrai ta trace.

Lolita poussa sur ses bâtons pour prendre son élan. Elle avait parcouru un tiers de la piste, à toute allure, quand soudain elle se trouva nez à nez avec une débutante qui venait de faire une chute et barrait le chemin. Elle fit un brusque écart pour l'éviter et elle y parvint mais elle sauta sur une bosse de neige et retomba sur le côté, skis croisés.

— Ce n'est rien, lança-t-elle à Ricou qui arrivait.

Mais quand elle voulut se relever, elle poussa un cri de douleur. Ricou se précipita pour l'aider.

- Non, laisse-moi. J'ai trop mal!

- Où?

- A la jambe droite. Je ne peux pas la bouger... Va chercher de l'aide.

Ricou fonça sur ses skis pour rejoindre le maître, au bas de la piste.

Quelques minutes plus tard, un brancard-traîneau arrivait sur les lieux de l'accident. Le maître aussi.

- Sûrement une fracture, dit le secouriste à M. Gobefigue.

Lolita fut déposée avec précaution sur le brancard qui, maintenu par le secouriste, glissa lentement, sans heurts, jusqu'au bas de la piste où tous les écoliers de Coucourdon attendaient, anxieux.

- Il faut tout de suite la conduire chez le médecin, dit un moniteur. C'est un spécialiste des fractures. Il a l'habitude. C'est le cinquième accident depuis le début de la saison.

Étendue sur le brancard, dans une voiture-ambulance, Lolita fut donc emmenée chez le docteur qui avait son chalet dans le village même. Le médecin retendit sur une longue table et prit une radiographie de la jambe droite. La radio, immédiatement développée, confirma le diagnostic du secouriste.

— C'est grave une fracture? demanda Lolita.

— Le péroné qui est brisé... Tu sais ce que c'est que le péroné? Un des deux os de la jambe, à côté du tibia... mais la fracture est franche, sans déchirure musculaire. Je vais immédiatement te plâtrer.

Lolita se laissa enrober la jambe droite de plâtre sans se plaindre. Immobile, elle ne souffrait plus. Elle se crut presque guérie mais quand le docteur lui dit qu'elle devrait rester ainsi trois semaines et qu'ensuite elle devrait faire de la rééducation pour pouvoir marcher normalement, elle éclata en sanglots.

- Pourquoi ce violent et subit chagrin? demanda le docteur.

— Le cirque! murmura-t-elle, le cirque!...

- Le cirque? reprit le docteur en se tournant vers M. Gobefigue. Que veut-elle dire?

Le maître expliqua qu'elle faisait partie d'un cirque ambulancier qui avait pris ses quartiers d'hiver à Coucourdon. Elle devait s'inquiéter pour la reprise de la tournée, au printemps.

— Oui, le cirque, répéta encore Lolita... Je ne serai pas guérie. Je ne pourrai pas faire mes numéros. Ah! si j'avais su!... C'est ma faute. Je suis descendue trop vite. Je ne voulais pas être en retard.

Puis, regardant le maître avec des yeux implorants :

- Vous allez me laisser ici?... toute seule?...

- Cette fois, ce fut M. Gobefigue qui se tourna vers le médecin.

- Qu'en pensez-vous?

Vous pouvez très bien l'emmener. Quand partez-vous?

- Tout à l'heure. C'était notre dernière journée. Le car vient d'arriver pour nous prendre.

- Vous l'allongerez sur une banquette. Elle n'a besoin d'aucun soin. Laissons simplement le plâtre sécher encore quelques minutes.

M. Gobefigue sortit alors pour rassurer sa femme et ses élèves. Tous les enfants de Coucourdon étaient massés devant le chalet, attendant des nouvelles.

- M'sieur? demanda Ricou, tout pâle comme si l'accident était arrivé à lui-même, c'est grave?

— Non, une fracture toute simple. On vient de lui plâtrer la jambe. Elle ne souffre plus.

Et il ajouta :

- Va dire au chauffeur d'amener son car jusqu'ici. Ce sera plus facile pour l'emmener.

Les traits de Ricou se détendirent aussitôt. Il avait tellement craint qu'on fût obligé de laisser Lolita à Sausset.

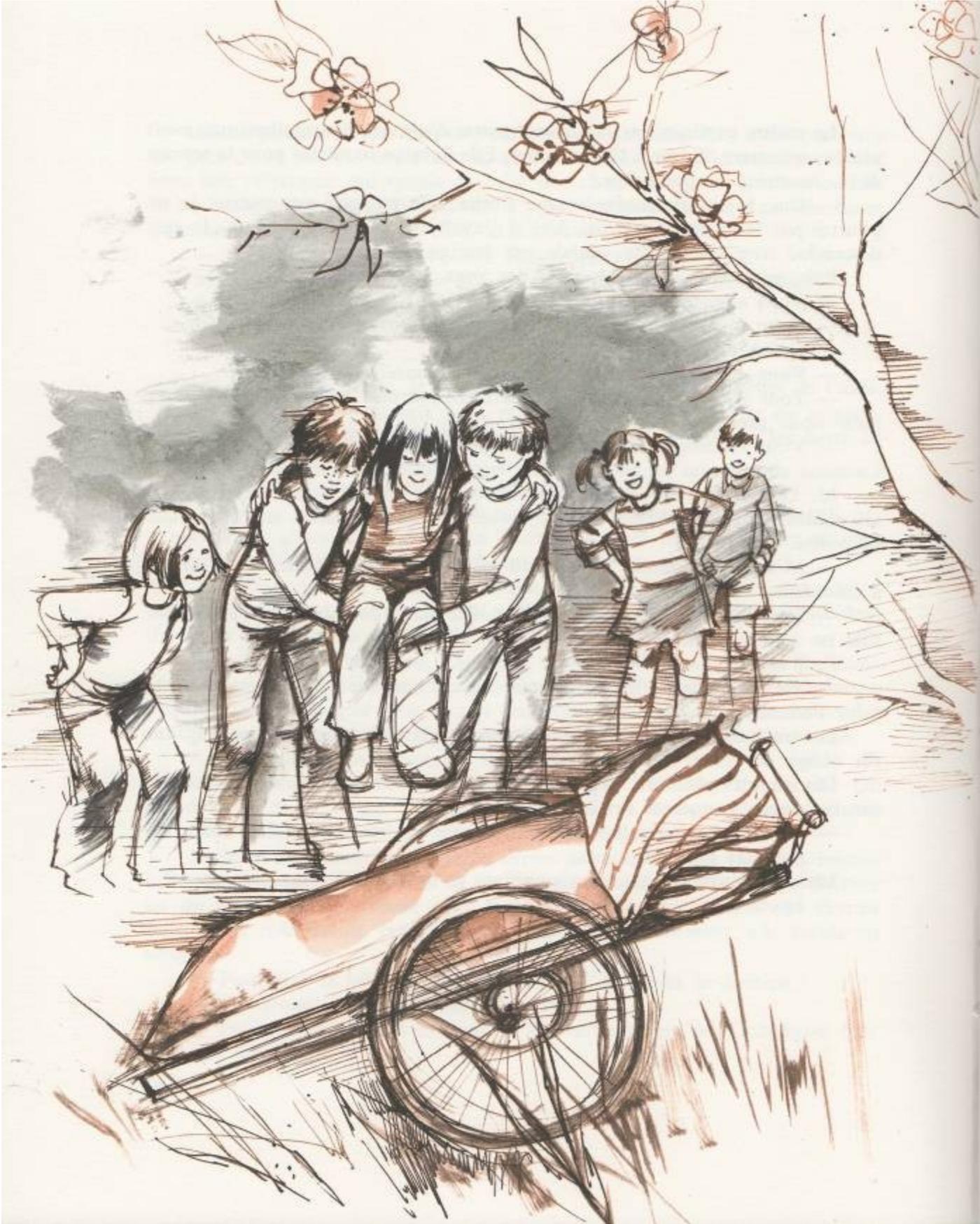
Dix minutes plus tard, la petite fille était hissée dans la voiture et étendue sur la longue banquette arrière.

— Comment te sens-tu? demanda Ricou en lui prenant la main.

— Bien. Je ne souffre pas.

Mais de nouveau, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle murmura encore :

- Le cirque !... Le cirque!...





## SUR LE PONEY

Trois semaines d'immobilité, la jambe dans le plâtre! C'était beaucoup pour une petite fille avide de mouvement, de promenades dans la campagne.

Ainsi Lolita restait étendue sur son lit, dans la roulotte, à longueur de journée. Foufou était très intrigué de la voir allongée avec cette gaine blanche à la jambe droite. Ce blanc le séduisait. Lui rappelait-il la neige? Il ne cessait de le gratter.

— Allons, Foufou, laisse-moi tranquille, le grondait Lolita.

Elle avait aussi son bon chien Ratapoil qui couchait sur le pied de son lit et venait parfois la caresser en lui léchant le visage.

Malgré cette compagnie, Lolita était triste. Deux choses la préoccupaient qui tournaient sans cesse dans sa petite tête. Serait-elle guérie quand le cirque reprendrait la route?... et quand pourrait-elle, même à cloche-pied, retourner à l'école?

Chaque soir, en quittant la classe, Ricou passait la voir. Il lui expliquait ce qu'on avait fait à l'école dans la journée. Il lui répétait les leçons du maître. Pauvre Lolita! Elle tenait tellement à ne pas être en retard.

Sa chambre n'était pas grande et cette clausturation lui était dure. Par la fenêtre étroite de la roulotte, elle ne voyait que les platanes de l'esplanade.

- Quel temps fait-il, dehors? demandait-elle à Ricou.

Très beau. Le soleil redevient chaud. Les amandiers sont fleuris.

— Oh! les bouquets blancs des amandiers! C'est si joli! On dirait de grosses boules de neige. Cette année, je ne les verrai pas. Les fleurs seront tombées quand je me lèverai.

Les larmes lui en venaient aux yeux et Ricou était navré. Un jour, celui-ci dit à Fil-de-Fer, devenu son meilleur camarade :

— Il faudrait faire quelque chose pour Lolita. Elle est trop triste. Ah! si nous pouvions la sortir, la promener...

- D'accord, approuva Fil-de-Fer. On va lui fabriquer une chaise roulante.

- Comment?

- Par exemple avec une planche recouverte d'un matelas et quatre roues de vélo. Ça doit se trouver, des vieilles roues de vélos.

- Papa Vignal a une ancienne bicyclette dont il ne se sert plus, au Marcaillou. Je lui demanderai la permission de prendre les roues.

— Bon, de mon côté, je me débrouillerai. Apporte les roues chez moi. Fil-de-Fer était certes un peu fanfaron mais il ne manquait pas de cœur

et il était ingénieux. Le jour même il explora son grenier où il découvrit, par chance, une planche et une paillasse pleine de feuilles de maïs qui feraient parfaitement l'affaire. En revanche, il ne réussit pas à trouver des roues de vélo. Tant pis, il démontra sa propre bicyclette. Après tout ce n'était pas pour longtemps. Il ne serait guère privé... et puis, que n'aurait-il pas fait, à présent, pour Lolita?

Le plus difficile fut de trouver des barres de fer pour fabriquer les essieux. Ce fut Ricou qui les dénicha. Elles étaient trop longues. Il transpira à grosses gouttes pour les scier avec la scie à métaux de papa Vignal.

La voiture était prête. Ils la baptisèrent du nom de toboggan.

— Je vais d'abord l'essayer, dit Fil-de-Fer, pour voir si elle roule bien.

Il choisit une route à légère pente et s'étendit de toute sa longueur sur le matelas. Puis, sous le regard de Ricou, il se laissa aller.

Hélas! le toboggan roulait trop bien. Malgré la faible pente, il prit tout de suite de la vitesse. Incapable de diriger son engin, tout comme Fougou n'avait pu diriger ses skis, il s'effraya de cette allure. Ricou courut après le



toboggan pour essayer de le rejoindre. Impossible. Le lit roulant filait trop vite... et ce qui devait arriver arriva. Au premier tournant, le chariot continua tout droit, bascula dans le fossé et Fil-de-Fer se retrouva à plat ventre sous le matelas.

Fil-de-Fer n'avait pas grand mal; juste une écorchure au cou et quelques contusions. Par contre, le toboggan était inutilisable. Le choc avait faussé les essieux. Deux roues, complètement voilées, ne pouvaient être réparées. - Quelle guigne ! se lamenta Fil-de-Fer en se frottant le coude, tout est à recommencer... Mais j'ai une idée. D'ailleurs, ces roues de vélo étaient trop grandes. Il nous faudrait celles d'une voiture d'enfant. On doit pouvoir trouver ça à Coucourdon.

Ils passèrent dans toutes les maisons, chez tous leurs camarades, de sorte que ceux-ci furent au courant de leur projet secret. Tant pis. Ainsi, l'école entière collaborerait à la surprise.

Finalement, chez Magali, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. De nouveau, Ricou transpira pour fabriquer d'autres essieux. En quelques heures, le toboggan fut prêt, beaucoup plus confortable que le premier car Fil-de-Fer y avait adjoint les lames de ressort de la voiture d'enfant. Ainsi, Lolita ne subirait pas les cahots de la route.

Par précaution, l'ingénieur Fil-de-Fer munit l'engin d'un système de freinage. Au moins, Lolita ne risquerait pas de dévaler les pentes trop rapidement.

Il était trois heures de l'après-midi quand la nouvelle voiture fut prête. Cette fois, ce fut Ricou qui tint à l'essayer.

— Formidable! s'écria-t-il. On est aussi bien que sur un lit! Conduisons le toboggan sur l'esplanade... mais sans bruit.

Toute l'école suivit. Mais il n'était pas question que tout le monde grimpe dans la roulotte.

— Toi seul, Ricou, dit Fil-de-Fer. C'est toi qui connais le mieux Lolita. Tout ému, Ricou grimpa les marches de la grosse voiture rouge. Il frappa

à la porte. Ce fut Mme Zigoto qui lui ouvrit.

— Comment va Lolita? demanda-t-il.

- Elle est triste. Pense donc! Voici plus d'une semaine qu'elle n'est pas sortie. Elle trouve le temps bien long.

— Je peux la voir?

— Bien sûr! ta visite lui fera plaisir. Entre!

Il passa au fond de la roulotte. Comme d'habitude, la petite fille était sur son lit, un livre à la main; mais elle ne lisait pas. Elle avait sans doute pleuré car ses yeux étaient brillants.

— Lolita, lui dit-il d'emblée, je ne suis pas seulement venu te voir. Toute l'école veut te faire une surprise.

Lolita ouvrit de grands yeux étonnés.

— Une surprise?

— Attends, je vais t'aider à descendre de ton lit. Approche-toi à cloche-pied de la fenêtre.

S'appuyant à lui, elle sautilla jusqu'à l'étroite ouverture et aperçut toute l'école rassemblée devant le toboggan et le cachant à sa vue.

— Que font-ils là? demanda-t-elle.

Sur un signe de Ricou, les élèves s'écartèrent et elle découvrit l'étrange véhicule.

— Qu'est-ce que c'est?

— Pour toi Lolita, pour te promener!

Ricou appela Fil-de-Fer qui grimpa dans la roulotte. Croisant tous deux leurs mains en « chaise à porteurs », ils descendirent prudemment Lolita sur l'esplanade et l'installèrent sur le toboggan, la tête calée par un coussin.

— Oh! s'écria la petite fille, bouleversée, vous avez fait ce chariot pour moi ?... pour me promener?

- Où veux-tu que nous t'emmenions?

- Sur la route de Piboulet, voir les amandiers fleuris.

Ses camarades, à tour de rôle, poussèrent le lit roulant. Lolita était ravie. Elle avait l'impression de revivre. Tout lui semblait nouveau. Le bon gros Nanard, moins souple que Fougou, grimpa dans un amandier pour lui cueillir un bouquet de fleurs blanches qu'elle respira avec joie. Puis elle se mit à rire et à chanter, tant elle était heureuse. Mais soudain, au retour, quand le toboggan passa devant l'école, un voile de tristesse ternit le visage de Lolita.

— Oh! si j'osais vous demander, dit-elle...

— J'ai compris, fit Ricou. Puisque tu peux te déplacer à présent, tous les jours nous viendrons te chercher pour aller à l'école.

Ainsi, deux fois par jour, Lolita effectua les aller et retour entre l'esplanade et l'école. Les garçons se disputaient le plaisir de la véhiculer... et ils le disputaient aussi à Fougou qui adorait pousser le toboggan.

Il n'était pas question de laisser faire le chimpanzé. Il aurait vite renversé sa maîtresse.

Le toboggan venait se ranger devant la classe. Alors Ricou et Fil-de-Fer soutenaient Lolita qui entra à cloche-pied dans la salle. La petite fille était ensuite installée sur une chaise longue à rallonge, prêtée par Mme Gobefigue.

Du coup, Lolita avait retrouvé sa frimousse radieuse. Elle s'appliquait à bien écouter les leçons, à bien faire ses devoirs. Pourtant de temps à autre, un nuage d'inquiétude passait dans son regard.

Le docteur de Sausset-en-Montagne avait dit qu'elle ne garderait ce gros plâtre que trois semaines... mais il avait ajouté qu'ensuite il faudrait peut-être lui en faire un autre, plus léger, qui lui permettrait de marcher. De plus, il avait parlé d'une rééducation de la jambe ankylosée. Tout cela faisait beaucoup de temps pour une simple petite chute dans la neige.

Or, on était au début mars. Les amandiers étaient défleuris. Les pêcheurs, eux mêmes, perdaient leurs bouquets rosés et c'était aux cerisiers d'offrir leurs panaches blancs. Le printemps approchait et le cirque quitterait Coucourdon.

— Qu'as-tu? demanda un jour Ricou à sa camarade qu'il trouvait plus songeuse que d'ordinaire.



— J'ai peur, Ricou. Je me demande à présent, si je serai guérie quand nous partirons.

Tu es donc si pressée de nous quitter?

- Oh! non Ricou. J'aurai du chagrin... mais il faut penser au cirque. Nous ne sommes pas riches.

Enfin, les trois semaines étant écoulées, papa Zigoto décida d'emmener Lolita à Carpentras chez un médecin radiologue. Celui-ci enlèverait le plâtre et examinerait la jambe aux rayons X.

Lolita avait demandé à son père de choisir un mercredi pour ne pas manquer la classe. Ils devaient partir tous deux à trois heures.

Ricou, Fil-de-Fer, Nanard, Sophie et quelques autres élèves étaient venus sur l'esplanade assister au départ de la vieille voiture rouge. Soulevant leur sœur dans leurs bras. Pipo et Angelo l'installèrent sur la banquette arrière.

— Nous serons bientôt de retour, dit Lolita. Pourvu que je ne sois pas trop déçue en rentrant!

Son bon chien, Ratapoil, l'accompagnait. Foufou lui aussi aurait voulu être du voyage. Il s'était déjà mis au volant qu'il essayait de tourner en imitant le bruit d'un moteur. Papa Zigoto le pria de descendre pour prendre sa place.

Pauvre Foufou! Il ne comprenait pas pourquoi on ne l'emmenait pas. Il se mit à gémir et, finalement, s'accrocha au cou de Fil-de-Fer pour l'embrasser.

Enfin, la voiture démarra sur la route de Carpentras, bordée de hauts platanes qui commençaient à bourgeonner.

Jamais l'impatience de Ricou ne fut aussi grande que cet après-midi-là. Il avait trop peur de voir Lolita revenir avec un nouveau plâtre qu'elle devrait encore garder de longues semaines.

Fil-de-Fer et les autres n'étaient d'ailleurs pas moins impatients. Pour tromper l'attente, tous décidèrent d'une partie de pétanque sur l'esplanade. Fil-de-Fer alla chercher des boules, mais il n'avait pas de cochonnet. Tant pis, Mme Zigoto leur donna une pomme de terre pas trop grosse et bien ronde pour en tenir lieu...

Mais c'était compter sans Foufou, le diable de Foufou, qui sauta sur la pomme de terre et la croqua à belles dents.

— Tant pis, dit Nanard, prenons un petit caillou.

Et la partie commença. Mais, à chaque instant, Ricou regardait sa montre. 4 heures!... 5 heures!... 6 heures!... Pourquoi Lolita et son père ne rentraient-ils pas? A coup sûr, le plâtre enlevé, il avait fallu en mettre un autre.

6 h 30!... Toujours rien. Pourtant, Carpentras n'était qu'à une quinzaine de kilomètres de Coucourdon.

— Je ne comprends pas, dit Ricou à Fil-de-Fer. C'est sûrement grave, très grave. Pauvre Lolita!...

De plus en plus inquiet, Ricou abandonna la partie de boules. D'ailleurs, le soir tombait. On distinguait à peine le cochonnet. Il grimpa dans la roulotte et demanda à Mme Zigoto :

— Lolita n'est pas encore de retour. On se demande ce qui lui est arrivé.

— C'est vrai, répondit la maman, tu devrais aller au devant d'elle. Es-tu quelquefois monté à cheval?

— Jamais.

— Tu peux prendre quand même Pistache. Il est paisible comme un agnelet.

— Vous croyez que je saurai le conduire?

— Tu n'auras qu'à tirer sur sa bride. A droite pour aller à droite. A gauche pour aller à gauche. Attends, je vais te l'amener.

Ricou fut très impressionné. Pourtant le poney n'était pas haut. Pas besoin d'étriers pour l'enfourcher. Oh! que c'était amusant, bien plus drôle que d'être sur le tracteur de papa Vignal.

Et voilà Ricou parti dans le soir qui tombait. Pistache était en effet un bon petit cheval docile. De temps en temps, cependant, il s'arrêtait sur le bas-côté de la route pour happer une touffe d'herbe fraîche.

— Hue! Pistache! criait Ricou.

Et le petit cheval dont la queue traînait jusqu'à terre se remettait en marche, sans galoper, de son pas tranquille.

Mais tout à coup, Pistache s'arrêta net et ne voulut plus avancer. Il dressa les oreilles en avant comme s'il avait vu ou deviné quelque chose d'insolite.

— Un chien! c'est un chien! se dit Ricou. Un chien qui vient vers nous. Pistache aurait-il peur des chiens?... Oh! mais, c'est Ratapoil! le caniche savant de Lolita. Papa Zigoto l'avait emmené. Pourquoi revient-il tout seul? Se serait-il échappé?

Ratapoil tourna autour du poney et aboya vers Ricou, comme s'il voulait lui parler. Ricou mit pied à terre. Le caniche le tira alors par le bas de son pantalon avec l'air de dire :

— Viens, Ricou, viens!...

Ricou hésita. Il faisait grand nuit à présent. Coucourdon était loin. Mais Ratapoil insista.

— Tant pis, se dit Ricou, il est peut-être arrivé quelque chose de grave à Lolita. Il faut que je sache.

Il remonta sur le dos de Pistache et Ratapoil aboya de joie, en trotinant devant.

Soudain, au loin, dans la pénombre, Ricou crut distinguer la silhouette d'une auto arrêtée au bord de la route. Il eut presque peur. Si c'était une voiture de bandits! Instinctivement, il freina Pistache, mais Ratapoil, lui, prenant son élan, courait vers l'auto.

Stupeur! c'était la vieille guimbarde du cirque. Son capot était ouvert comme la coquille d'une huître qui bâille. Le papa de Lolita à demi-enfoui dans le moteur cherchait à réparer une panne.

- Et Lolita?

Il la découvrit soudain, derrière un platane. Miracle! Elle se tenait debout, toute seule... et elle marchait. Oui, elle marchait sans plâtre. En reconnaissant Ricou, elle se jeta à son cou.

- C'est merveilleux, Ricou. Le docteur m'a trouvée guérie. La fracture est parfaitement consolidée. Pas besoin de mettre un autre plâtre. Je boîte encore un peu mais dans trois semaines je pourrai travailler au cirque.

Puis elle montra l'auto.

Tu vois, nous sommes en panne. Papa n'arrive pas à trouver ce qui ne fonctionne pas. C'est pour cela que j'ai envoyé Ratapoil à Coucourdon. J'avais passé un petit papier à son collier pour dire qu'on vienne à notre secours.

— Un papier?... Dans la nuit, je ne l'ai pas vu. C'est vrai, je le distingue à présent.

— Alors, comment as-tu su que nous réclamions Pistache?

— C'est ta maman qui m'a dit de monter sur son dos pour aller au devant de vous.

— Oh! comme tout s'arrange bien!

Pistache fut le bien venu, en effet, car papa Zigoto ne trouvait toujours pas la panne... En revanche, il découvrit dans le coffre, un collier et une grosse corde.

Il ne restait plus qu'à atteler Pistache à la guimbarde pour rentrer à Coucourdon, au pas lent du poney.





## CHOU-BLANC

Déjà la fin mars! Les jours étaient longs. Le soleil, plus haut dans le ciel, dardait des rayons brûlants. De petites feuilles d'un vert tendre faisaient leur apparition. Les Zigoto prenaient de nouveau leurs repas dehors, sur l'esplanade, même le soir, à la lueur d'un feu de bois quand le mistral ne soufflait pas.

Un jour, la petite Sophie, à qui rien n'échappait, arriva à l'école en disant : - M'sieur! j'ai vu une hirondelle. Elle a retrouvé son nid de l'an dernier, sous la génoise de ma maison.

C'était donc bien le printemps. Ricou s'en réjouissait, mais il ressentait un petit pincement au cœur. L'arrivée du printemps signifiait le départ du cirque.

— Non, lui dit Lolita. Nous resterons encore quelques semaines. Les soirs sont trop frais, pour qu'on donne des représentations sous la toile du chapiteau... Nous ne partirons qu'au mois de mai comme tous les ans, pour le pèlerinage.

- Le pèlerinage?

- Aux Saintes-Marie-de-la-Mer. Toutes les roulottes s'y donnent rendez-vous, avant de se disperser.

Ricou poussa un soupir. Encore presque deux mois. C'est alors qu'une idée folle lui traversa l'esprit. En deux mois, il avait le temps d'apprendre un numéro. Oh! pas un numéro d'acrobate. Certes, à présent, il savait faire le saut périlleux en avant et en arrière, mais ce n'était pas suffisant. Non, autre chose. Peut-être alors que papa Zigoto l'accepterait dans son cirque, comme partenaire de Lolita.

Ah! partir! Voyager dans toute la France! Visiter des villes! Ne jamais dormir deux nuits de suite au même endroit! Quel beau rêve.

Oui mais papa et maman Vignal auraient du chagrin... et peut-être que lui finirait par regretter le Marcaillou. Mon Dieu! que c'était difficile de choisir.

Un jour, dans un coin de la cour de récréation, il confia son embarras à Lolita. La petite fille fut toute triste, elle aussi, à la pensée de le quitter.

— Et si j'apprenais un numéro, explique Ricou, ton papa me prendrait peut-être au cirque?

Tu n'es pas assez grand, Ricou, pour faire des exercices d'acrobates... mais peut-être que dans deux ou trois ans...

— Tu crois?

- Mon frère Pipo avait onze ans quand il a commencé ses exhibitions, et encore, papa Zigoto le trouvait bien jeune.

Lolita poussa un soupir comme si elle avait à dire quelque chose qu'elle n'osait pas expliquer. Enfin, elle murmura :

Tu devrais quand même apprendre un numéro... un numéro que tu inventerais.

— A quoi servirait-il, si le cirque est parti?

Lolita posa la main sur le bras de son petit camarade.

— Ecoute Ricou! Es-tu capable de garder un secret?

— Bien sûr!

Tu jures de ne rien dire à personne?

- C'est promis! Je tiendrais ma langue.

— Alors, voilà. Les gens de Coucourdon ont été très gentils avec nous. Papa voudrait les remercier. La veille de notre départ, nous donnerons une

grande représentation gratuite pour tout le village. Alors, pour ce jour-là, tu pourrais...

Tu crois que ton père me permettrait de descendre sur la piste? - Il me l'a dit... ou plutôt, c'est moi qui le lui ai demandé et il a dit : oui.

Une expression de bonheur passa dans les yeux de Ricou. Oh! exécuter un numéro sur la piste! Mais lequel? Quoi inventer?

Toute la nuit suivante, il ne pensa qu'à cela. Voyons, que pourrait-il faire d'original?... et tout de même de pas trop difficile? Ça y est! se dit-il tout à coup, j'ai trouvé!

Oui, une idée est venue à Ricou ! Lolita a dressé son poney Pistache, son chien Ratapoil, son singe Foufou. Eh bien! lui, Ricou, dressera aussi un animal.

Il pense tout d'abord à Raplapla, le chien du Marcaillou. C'est un bon gros chien au poil bourru qui n'a pas son pareil pour garder les chèvres. Raplapla est une brave bête, intelligente, mais voilà, elle n'est plus jeune. Raplapla a douze ans. C'est beaucoup pour un chien. Des rhumatismes lui rendent les pattes gourdes.

Raplapla évincé, Ricou songe à un chat. Il y en a deux au Marcaillou : Finette, une chatte, plus très jeune elle non plus et son fils, Moustachu.

— Je vais essayer de dresser Moustachu, se dit Ricou.

Hélas! le petit chat est de nature indépendante. Il ne fait que ce qu'il veut. Quand on l'appelle, il se sauve. Ricou essaie pourtant de lui apprendre à sauter par dessus un bâton, en l'alléchant avec un morceau de viande. A chaque fois, malgré son goût pour la viande, Moustachu se dérobe. Il préfère se priver de ce qu'il aime plutôt que d'obéir. Quant aux menaces, n'en parlons pas. Elles le font fuir à une lieue.

Alors, Ricou réfléchit. En passant devant le clapier, il pense soudain aux lapins.

— Oh! oui, un lapin! Je crois bien qu'on n'a jamais vu un lapin savant dans un cirque.

Le clapier en renferme une douzaine, des gros et des petits qui n'ont pas plus de quelques semaines. Depuis longtemps, Ricou a remarqué l'un d'entre eux, plus débrouillard que les autres. Il lui a même donné un nom. Il l'appelle Chou-Blanc, à cause de sa fourrure immaculée. Quand on passe une carotte à travers le grillage du clapier, c'est toujours lui, Chou-Blanc, qui s'en empare le premier.

De plus, Chou-Blanc est très docile. Un jour, Ricou l'a sorti de la cage et le petit lapin l'a suivi, dans la cour, comme un chien.

Ricou décide donc d'apprendre à Chou-Blanc à sauter par dessus un bâton. Pour cela, il utilise une grosse carotte comme appât. Mais comment faire comprendre au petit lapin qu'il doit sauter par dessus le bâton et non se glisser dessous?

— De cette façon, se dit Ricou, je n'y arriverai jamais.

Il réfléchit en se grattant la tête et trouve une solution. Avec de vieilles briques trouvées dans la remise, il édifie un petit mur d'une vingtaine de centimètres de haut. Il dépose Chou-Blanc d'un côté tandis que lui se poste de l'autre, avec une carotte.

Le petit lapin regarde la carotte avec convoitise. Puis, il grimpe par dessus les briques.

— Non, Chou-Blanc! Pas comme ça. Il faut sauter!

Ricou recommence l'opération. Chou-Blanc finit par sauter. Bravo! c'est déjà un progrès. Pour bien l'habituer à franchir la murette de briques d'un bond, Ricou recommence dix fois, vingt fois l'opération. A chaque saut, le petit lapin a droit à un bout de carotte.

Alors, Ricou enlève le petit mur de briques et le remplace par le bâton de tout à l'heure, un bâton qui n'est autre qu'un manche à balai.

Naturellement, pour atteindre plus vite la carotte si tentante, Chou-Blanc, se précipite sous le bâton. N'est-ce pas le chemin le plus court? Mais Ricou élève la carotte. Enfin, le petit lapin a compris qu'il devait sauter, comme tout à l'heure, par dessus les briques. Victoire!... D'un bond gracieux, il a franchi la barre. Re commençons un petit peu plus haut, cette fois.

Chou-Blanc hésite, toujours tenté par le plus court chemin. Mais il sait qu'en passant sous le manche à balai il n'aura pas la récompense. Alors, il saute. Hop! Il a franchi l'obstacle sans le toucher. Bravo!

- Suffit pour aujourd'hui, dit Ricou, nous recommencerons demain... et tous les jours, jusqu'au départ du cirque.

Ricou est si heureux que, la nuit suivante, il rêve que c'est lui le lapin. Alors, tout en dormant, il se lève et saute par dessus son lit, en s'écriant : Hop!... Hop!...

Si bien que maman Vignal se lève pour venir voir ce qui se passe dans sa chambre.

- Eh bien Ricou? Qu'est-ce qui te prend de cabrioler de cette façon en pleine nuit.

Tu vois bien, maman, que je suis un lapin !



## LE VOYAGE A MARSEILLE

C'était un matin, après la récréation.

— Ouvrez vos livres de lecture à la page 126, dit le maître.

Les élèves obéirent, les grands seulement, car les tout petits étaient déjà occupés à faire une copie.

Le titre de la lecture était : Le retour de Tartarin.

— Oh! s'écria Fil-de-Fer, tout joyeux, nous l'avons déjà lue l'an dernier; c'est une histoire drôlement amusante.

Cette histoire relatait, en effet, le retour du célèbre chasseur de fauves, Tartarin de Tarascon qui revenait d'Afrique. Là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, il avait rencontré un chameau qui s'était attaché à lui comme un bon chien. Malheureusement, l'animal était trop encombrant pour être ramené à Tarascon.

La pauvre bête avait eu tant de chagrin en voyant son maître s'embarquer à bord du bateau « Le Zouave » qu'elle s'était jetée à l'eau pour rattraper le navire. Le capitaine du Zouave avait bon cœur. Il ne voulait pas voir le chameau périr noyé. A l'aide d'un palan, il avait fait hisser le chameau à bord. Et c'est ainsi que Tartarin était arrivé dans sa bonne ville de Tarascon avec son chameau.

L'histoire était drôlement amusante, comme disait Fil-de-Fer. Elle fit rire la classe... sauf Lolita, qui tout à coup, sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Que t'arrive-t-il? lui demanda le maître. Tu ne trouves pas ce récit à ton goût?

La petite fille baissa la tête sans répondre. Mais Ricou, lui, avait deviné ce qu'elle éprouvait. Ce chameau affectueux qui se jetait dans la mer pour rejoindre son maître évoquait en elle le souvenir de son cher Bali.

Plusieurs fois déjà, elle avait parlé de son dromadaire à Ricou en lui demandant, comme s'il pouvait répondre :

- Crois-tu qu'il est bien soigné à Marseille? Peut-être qu'il languit... ou qu'il est malade. J'aurais aimé le revoir avant de partir.

- Eh bien, Lolita? reprit le maître, pourquoi ne réponds-tu pas à ma question ?

Ricou se leva pour expliquer à sa place.

— Moi, je sais, M'sieur! Elle a du chagrin. Elle pense à Bali, son dromadaire.

Ce fut le maître qui se tut cette fois. Il quitta son bureau et s'approcha de Lolita pour lui caresser les cheveux.

Tu aimerais le revoir, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Monsieur!

— Qui sait? Tu en auras peut-être l'occasion un jour. Et, à tous les grands, qui attendaient :

— Passons à une autre lecture, la suivante!

Il revint à son bureau et on tourna la page. Mais M. Gobefigue continua d'observer, à la dérobée, la petite Lolita qui demeurait toute troublée.

Il faut croire que ce petit incident lui donna à réfléchir car le soir, quelques instants avant la sortie, il annonça :

— Mes enfants, vous savez qu'au printemps, avant l'arrivée des grosses chaleurs, nous faisons quelquefois une excursion dans les environs. Je pense que, cette année, exceptionnellement, puisqu'il reste de l'argent dans la caisse de notre coopérative, nous pourrions aller un peu plus loin.

Il se tut. Un grand silence emplît la classe, comme si le maître allait annoncer quelque chose d'extraordinaire. Puis, il reprit :

- Que penseriez-vous d'un petit voyage à Marseille?

A ce mot : Marseille, toute la classe se leva, folle de joie.

- Oh! oui, M'sieur, à Marseille. Nous verrons la mer; nous visiterons un bateau.

Si la classe était debout pour manifester son allégresse, quelqu'un pourtant demeurerait assis : Lolita. Elle regarda longuement le maître avec l'air de dire :

- J'ai compris! C'est pour moi que vous avez choisi Marseille.

Elle eut envie d'aller jusqu'à lui pour le remercier. Elle n'osa pas. Alors, elle lui sourit et M. Gobefigue comprit tout ce qu'il y avait de reconnaissance dans ce sourire.

Bien peu de petits Coucourdonnais connaissaient Marseille mais ils avaient souvent entendu parler de ce grand port, bien sûr.

Lolita, qui avait pourtant tant voyagé, n'y était jamais allée. C'est que le cirque Zigoto n'était pas assez important pour attirer le public des grandes villes.

M. Gobefigue avait donc téléphoné à Carpentras pour retenir le même car et le même chauffeur que lors des vacances de neige. Cette fois-ci, point de lourds bagages, point de volumineuses valises. On emportait simplement le pique-nique de midi que l'on prendrait dans le zoo même.

Il s'agissait d'un voyage d'une journée seulement. Cela n'empêcha pas les mamans d'accompagner leurs enfants sur la place de la mairie comme s'il s'agissait d'un long périple.

— Attention, dit Fil-de-Fer, au moment du départ. Foufou s'est peut-être encore laissé enfermer dans la soute à bagages.

- Non, répondit Lolita, cette fois, j'ai pris la précaution de l'attacher. La petite fille demanda cependant la permission d'emmener Ratapoil.

Elle dit au maître :

- Il aimait bien Bali. Ils seraient heureux de se retrouver tous les deux. M. Gobefigue accorda la permission. Ratapoil n'était pas polisson comme

Foufou. Sa maîtresse le tiendrait en laisse dans les rues de Marseille.

Il était 8 heures quand le car s'ébranla. Le soleil brillait déjà, haut dans le ciel. La journée serait belle. Marseille n'était qu'à une centaine de kilomètres de Coucourdon, mais on ne filerait pas tout droit vers la grande cité. Pour faire plaisir à ses élèves, aux garçons surtout, M. Gobefigue avait

décidé de faire un crochet par l'aérodrome de Marignane, pour voir les avions.

L'aéroport parut immense aux enfants, les avions énormes. Ils assistèrent, du haut de la terrasse, à plusieurs départs tonitruants et à l'arrivée d'un courrier d'Algérie.

— M'sieur, dit le bon gros Nanard, si l'histoire de Tartarin se passait aujourd'hui, Tartarin aurait voyagé par avion et il n'aurait pas ramené son chameau.

Ce mot « chameau » raviva l'impatience de Lolita. Pour elle, dans ce voyage, une seule chose comptait : revoir Bali. Elle avait hâte de remonter dans le car et d'arriver à Marseille. Mais les garçons, eux, n'étaient pas pressés.

— Oh! m'sieur, attendons encore le départ de ce gros appareil blanc qui va décoller.

Enfin, le car reprit la route. On pénétra dans les faubourgs de Marseille. De plus en plus inquiète, Lolita serra la main de Ricou, à côté d'elle.

— J'ai peur, Ricou...

— Peur de quoi?

— Il y a trois mois que Bali nous a quittés. J'ai peur. Il était encore malade. Oh! si on apprenait que... que.

Elle n'eut pas le courage d'achever, mais Ricou avait compris.

Le parc zoologique se trouvait au sommet de la ville, sur une colline. Le car déposa sa cargaison devant la grille d'entrée. Lolita courut aussitôt comme une folle. Tout à coup, elle découvrit un enclos où se dandinaient chameaux et dromadaires. Son cœur se serra. Bali n'était pas avec eux.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, il... il...

Mais, au même moment, à cinquante pas de là, Ratapoil se mit à pousser de grands abois joyeux, devant un grillage. Il venait de reconnaître Bali, dans un autre enclos... et Bali reconnaissait le petit caniche. A travers le grillage, tous deux cherchaient à se frotter le museau l'un contre l'autre.

Quand il découvrit sa maîtresse, le dromadaire allongea le cou et donna de la voix. Il paraissait rajeuni de dix ans. Bien nourri, à l'abri du froid, en compagnie d'autres dromadaires, il avait retrouvé un second souffle.

— Oh! comme je suis heureuse, Bali, de te revoir. Puis, se tournant vers le maître.

— Merci, M. Gobefigue.

Heureuse d'avoir retrouvé Bali tout ragaillard, Lolita pouvait goûter sans réserve, à présent, la suite de cette belle journée.

Il était midi. On déballa les victuailles à l'ombre d'un cèdre, devant l'enclos de Bali. Bien sûr, Lolita aurait aimé faire sortir son dromadaire qui se serait couché auprès d'eux, mais il ne fallait pas être trop exigeante.



Le repas terminé, Lolita dit au revoir à son ami en lui caressant le front, à travers le grillage, et on quitta le parc. Le temps était très chaud car c'était le vent du Sud qui soufflait.

— Est-ce que nous pourrions nous baigner ? demanda la petite Sophie ?

— Non, répondit le maître, vous trouveriez l'eau encore trop fraîche. D'ailleurs, nous n'avons pas emporté de maillots... mais vous ne le regretterez pas. J'ai prévu la visite d'un bateau.

Du zoo, le car amena les élèves sur les quais où quatre gros navires étaient amarrés.

— J'ai obtenu l'autorisation de visiter celui-ci, dit M. Gobefigue, le plus grand, le plus beau aussi. Comme vous le voyez, il s'appelle le « Phocée ». Il effectue des croisières en Méditerranée.

Les petits Coucourdonnais crurent rêver en parcourant les ponts et les coursives. Le luxe des cabines les éblouit.

— Est-ce qu'on peut avoir le mal de mer sur d'aussi gros bateaux, demanda Fil-de-Fer ?

— Quelquefois, répondit le maître... Pourquoi cette question?... Tu n'as pas l'estomac solide ?

— Oh ! si Monsieur, ça ne risquerait pas de m'arriver.

— Tu auras tout à l'heure l'occasion de le prouver car j'ai prévu une petite promenade en mer.

— Sur le Phocée ?

— Non, bien sûr. Il ne va pas lever l'ancre exprès pour nous. Sur un de ces petits bateaux que vous avez vus, tout à l'heure, amarrés dans le vieux port. Nous irons jusqu'au Château d'If, un îlot sur lequel on raconte beaucoup d'histoires.

La visite du paquebot terminée, le car revint sur le vieux port. Oh ! quelle joie en embarquant à bord de ce fringant petit canot protégé du soleil par une tente-parasol ! Il s'appelait le « Pescadou », ce qui veut dire le « pêcheur » dans le pays. Il était juste assez grand pour le groupe. Tous descendirent vite à bord... sauf Ratapoil qui, sur la rive, regardait d'un œil inquiet le canot se balancer sur l'eau.

— Eh ! bien, Ratapoil, qu'attends-tu pour nous rejoindre ? dit Lolita. Ratapoil secouait la tête pour montrer sa crainte. Lolita dut remonter sur le quai et le prendre dans ses bras pour l'installer sur ses genoux.

Le capitaine du Pescadou était impressionnant avec sa casquette et ses manches galonnées. Il avait même deux galons de plus que le commandant du gros paquebot. Il mit le moteur du canot en marche, en tirant sur une ficelle et on s'éloigna du quai.



Tant que le petit bateau navigua sur les eaux tranquilles du port, tout alla bien. Mais quand il atteignit la vraie mer, ce fut autre chose. Ah ! mes amis, quelle danse ! Le vent du Sud rendait la mer houleuse. Le frêle canot se mit à tanguer et à rouler comme une coquille de noix. Des cris partirent de tous les côtés. Des cris de plaisir pour certains, des cris de peur pour d'autres.

— Rassurez-vous, mes pitchounets, lança le capitaine, je fais la traversée dix fois par jour et cela depuis trente ans. Vous voyez les requins ne m'ont pas encore avalé tout cru.

Ricou et Lolita n'avaient pas peur mais tout à coup, le pauvre Ratapoil se trémoussa d'une drôle de façon sur les genoux de sa maîtresse. Il la regardait d'un air qui semblait dire :

— Je ne sais pas ce que j'ai mais je ne me sens pas bien. Oh ! non, pas bien du tout. On dirait que des grenouilles gigotent dans mon estomac.

— Pauvre Ratapoil ! dit M. Gobefigue. Il a le mal de mer.

Du coup, en entendant reparler de mal de mer, Fil-de-Fer pâlit. Lui, sentait des couleuvres se tortiller dans ses entrailles. Il n'eut que le temps de se pencher par dessus bord.

Heureusement pour lui et pour Ratapoil, la traversée était terminée.



On abordait au Château d'If.

En quittant le « Pescadou » Ratapoil retrouva tout de suite ses esprits. Pour s'assurer qu'il n'était plus malade, il exécuta quatre ou cinq sauts périlleux qui lui remirent l'estomac en place.

Quant à Fil-de-Fer, après être passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, il avait retrouvé son teint normal.

Sous la conduite du capitaine, on visita l'île minuscule et le fameux château-forteresse sur lequel on a raconté tant de choses véridiques ou inventées, personne ne le sait.

Moi, fit le capitaine, je vais vous dire l'histoire de cette prison, à ma façon, telle que je la tiens de mon arrière grand-père qui était un fameux marin.

Et il commença, avec son bel accent du Midi :

- Il y avait une fois, à Marseille, un pauvre pêcheur de rascasse nommé Farigou. Il avait bien du mal à nourrir sa femme et ses cinq enfants. Alors, un jour, il décida d'aller plus loin, sur la mer, espérant trouver plus de poisson. Et que rencontra-t-il, mes enfants? Une baleine, plus grosse qu'une maison, qui fit chavirer sa barque d'un seul coup de queue.

- Baleine! cria Farigou en se débattant dans l'eau, aie pitié de moi!

J'ai une femme et sept enfants à nourrir. Tu viens de couler ma barque. Ramène-moi au port.

La baleine était énorme, mais elle avait le cœur tendre.

- C'est bon! dit -elle, je veux bien te ramener à Marseille, mais promets-moi que, là-bas, personne ne cherchera à me tuer.

- Juré! répondit Farigou.

Farigou ne savait pas encore comment il protégerait la baleine mais il comptait sur les idées qui lui viendraient.

Il sauta donc sur le dos de la baleine qui mit le cap sur Marseille. Elle était si large, cette baleine qu'elle eut du mal à entrer dans le vieux port. Elle se rangea contre le quai et Farigou sauta à terre.

Mais vous pensez bien, mes pitchounets, qu'une baleine aussi grosse qu'une maison n'était pas passée inaperçue. Toutes les cloches de la ville se mirent en branle pour donner l'alerte. Les gens crièrent :

- Une baleine!... Mort à la baleine!

Or, il y avait, justement, dans le port, un navire baleinier équipé d'un canon qui lançait des harpons pointus au bout d'un câble. Farigou se précipita sur le bateau et il jeta vite de l'eau sur la poudre à canon. Quand le maître-baleinier voulut tirer, pschitt! la poudre mouillée ne fit que de la fumée et le harpon ne partit pas. La baleine était sauvée.

Hélas! Farigou avait été vu en train de mouiller la poudre. Tous les pêcheurs se retournèrent contre lui. Il fut saisi et condamné à être enfermé dans cette prison du Château d'If.

Il y resta cinq ans... cinq ans pendant lesquels, nuit et jour, il creusa avec ses mains ce trou que vous voyez dans l'épaisse muraille... Et que vit-il, en se trouvant hors de la forteresse?... La baleine qui l'attendait.

Alors, en cachette, avec l'aide d'un autre prisonnier qu'on venait de libérer, il fit venir sa femme et ses enfants au Château d'If.

- Baleine! supplia-t-il, emmène-nous tous les neuf loin de Marseille. Si j'y revenais, je serais de nouveau jeté en prison.

- Dans quel pays veux-tu aller? demanda la baleine.

- Un pays où je pêcherai beaucoup de poisson. Regarde, mes enfants ont grandi mais ils sont maigres. Ils ont tant souffert pendant cinq ans!

- C'est bon, dit la baleine. Grimpez tous sur mon dos. Le capitaine fit une pause et conclut :

- Et c'est ainsi, mes pitchounets, que Farigou et les siens sont devenus heureux, loin d'ici, dans un pays dont personne n'a jamais su le nom.

Puis il ajouta :

- N'est-elle pas belle mon histoire, à moi?



## ON EST PASSÉ CHOU-BLANC ?

Les vacances de Pâques étaient arrivées, comme ça, un samedi. Pendant quinze jours Lolita et Ricou ne seraient plus côte à côte, sur le même banc. Ricou trouva ces vacances stupides. Lolita allait bientôt partir et, pendant deux semaines, il la verrait moins souvent.

De son côté, la petite fille, elle aussi, aurait préféré qu'il n'y eût pas de vacances. A cause de Ricou, qu'elle aimait bien, et parce que l'année scolaire allait se terminer, pour elle. Pendant six mois, elle ne retournerait plus en classe.

Ce samedi-là, Ricou lui dit, en la quittant :

- Dis, on se verra quand même. Tu viendras jouer avec nous dans la campagne.

- Bien sûr... mais il faut aussi que je recommence à m'entraîner. Ma jambe cassée m'a fait perdre du temps.

A quelques jours de là, Ricou décida de jouer aux Indiens, sur la «Colline aux Cigales », une butte où ces gros insectes chantaient souvent, en été.

Il avait imaginé un scénario. Les Indiens se diviseraient en deux camps. Une tribu se battrait contre l'autre parce que celle-ci avait enlevé sa reine... et, bien entendu, la reine serait Lolita.

Il fit la tournée du village pour expliquer le jeu à ses camarades qui furent d'accord. De son côté, Lolita accepta d'être la reine prisonnière.

Tout d'abord, il fallait se déguiser en Indiens. Par chance, la veille, au Marcaillou, on avait sacrifié une poule blanche et chez le gros Nanard, on avait mangé une poule noire. Un mouchoir autour de la tête en guise de bandeau, une plume passée dedans et voilà les petits Coucourdonnais transformés en authentiques Indiens.

On tira au sort pour savoir qui aurait enlevé la reine. La tribu de Fil-de-Fer l'emporta, c'est-à-dire la tribu aux plumes noires. Ricou, le chef des Indiens à plumes blanches devrait donc se battre pour reconquérir sa reine enfermée dans une cabane.

Au fond, Ricou était ravi de ce rôle. Il se battrait contre Fil-de-Fer pour lui reprendre Lolita.

Les combattants s'armèrent de lances... c'est à dire de canisses et la bataille commença. Quand un adversaire était touché par le bout d'une lance, l'autre lui criait :

Tu es mort!... Couche-toi!

Le mort s'exécutait. Mais celui qui l'avait occis n'avait pas le dos tourné, qu'il se relevait pour reprendre le combat. Ainsi la bataille pouvait durer longtemps. Et c'est bien ce qui arriva.

Puis, comme il fallait s'y attendre, les chefs des deux tribus se trouvèrent face à face, autrement dit Ricou et Fil-de-Fer. Celui-ci était grand et mince; il portait bien son surnom. Ricou, lui, n'avait pas sa taille, mais il était solide et vif.

La bataille fut terrible. Du coup, tous les autres Indiens en oublièrent de se battre et se groupèrent autour des deux chefs. - Vas-y Fil-de-Fer!... Vas-y Ricou!...

Qui gagnerait? Les Indiens à plumes noires ou les Indiens à plumes blanches ?

La lutte fut longtemps indécise. Soudain, comme un chevalier d'autrefois, Ricou brisa d'un coup sec la lance de Fil-de-Fer. Les Indiens à plumes blanches avaient gagné. Ils allaient reprendre leur reine.

Triomphant, Ricou se précipita vers la cabane où était enfermée la prisonnière. Mais arrivé devant la porte, il s'arrêta net.



En fait de Lolita, c'était Foufou qui se trouvait dans la prison. Un Foufou déguisé en Indien avec un bandeau autour de la tête et une belle plume blanche.

Profitant de la bagarre acharnée entre les deux chefs, Lolita s'était éclipsee pour ramener Foufou et l'enfermer à sa place.

Ricou aurait pu se montrer fâché de la plaisanterie de Lolita. Il ne pensa qu'à en rire.

En somme, dit-il à Fil-de-Fer, Lolita s'est moquée de nous deux. La partie est nulle. Nous la recommencerons un autre jour.

Et les deux ennemis de tout à l'heure se serrèrent la main.

Après le bon tour joué aux Indiens, Lolita crut que Ricou lui garderait rancune de sa plaisanterie. Pendant deux jours, elle n'osa plus se montrer.

Elle fut bien soulagée en apprenant par le petit Nanard, qu'au contraire, Ricou avait bien ri de sa supercherie. Alors, profitant du beau soleil, tous deux se promenèrent de nouveau dans la campagne. Pour aller plus loin, ils grimpaient sur le dos de Pistache. Le poney n'était pas grand mais robuste. Il supportait aisément le poids de cavaliers aussi légers.

Ratapoil les accompagnait souvent. Le premier jour, le caniche s'était montré un peu jaloux. D'habitude, c'était lui qui montait derrière Lolita, sur la croupe de Pistache. Mais il aimait Ricou, devenu un peu son maître, lui aussi.

Ricou trouvait grisantes ces promenades à cheval. Cependant, les derniers jours des vacances, sa joie s'assombrit.

Un après-midi qu'ils cheminaient sur un sentier rocailleux, il demanda à Lolita :

Ton papa a-t-il déjà fixé le jour du départ?

- Justement, il en a parlé hier soir. Nous donnerons notre représentation d'adieu le premier mai... et nous partirons le lendemain.

Ricou ne put retenir un soupir.

- Oh! si tôt?

- Il faut bien que nous gagnions notre vie. Les paniers se sont mal vendus cette année. Papa a décidé d'avancer le départ.

Ricou compta sur ses doigts :

- Plus que dix-sept jours!

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Mais une autre question tracassait Ricou, une question qu'il n'avait jamais osé poser.

- Et... et l'hiver prochain? Où le cirque s'installera-t-il?

- Je ne sais pas, répondit Lolita. Sûrement pas à Coucourdon.

Ce « sûrement pas » fit l'effet d'un coup de couteau au cœur de Ricou. Il demanda :

- Pourquoi pas ici? Tes parents ne se sont pas plus à Coucourdon... Et toi, tu n'as pas été heureuse?

- Oh! si Ricou.

- Alors?

- Nous ne revenons jamais au même endroit. Mes parents aiment le changement, mes frères aussi... et puis, tu comprends, Ricou, nous ne trouverions plus à vendre nos paniers, l'an prochain, dans le même pays.

Ils se turent encore. Tous deux éprouvaient le même chagrin.

- Oh! murmura Ricou, je ne peux pas croire que nous ne nous reverrons plus jamais.

- Moi non plus... et pourtant?...

Cette pensée d'une proche séparation les attristait trop. Pour la chasser, Lolita demanda :

- Où en est ton dressage de Chou-Blanc?

- Presque au point. A présent, Chou-Blanc sait sauter à travers un cerceau sans que je lui montre une carotte. Il saute même très haut.

Tu ne sais pas à quoi j'ai pensé, Ricou?

- Non, dis vite!

Tu devrais te déguiser le soir de la représentation. Me déguiser en quoi?...

- Une idée m'est venue, cette nuit, pendant que je ne dormais pas. Tu étais travesti en lapin, avec une fourrure blanche de la tête aux pieds, une hou-pette derrière, pour imiter la queue et deux grandes oreilles sur la tête. Ce serait formidable! Un gros lapin faisant sauter un petit lapin.

- Oh! quelle bonne idée! Lolita.

- Crois-tu que ta maman saurait te confectionner ce costume?

- Rentrons vite au Marcaillou ; tu lui expliqueras toi-même.

Cette diversion leur fit oublier leur chagrin. Tirant sur la bride de Pistache, Ricou fit demi-tour et le poney partit à bride abattue vers le mas.

Le premier mai arriva très vite... trop vite au gré de Ricou. Ce jour-là, il n'y avait pas d'école puisque c'était la fête du Travail.

Dès le matin, les gens du cirque, torse nu, sortirent le matériel de la grosse remorque rouge, à commencer par les deux mâts longs d'au moins dix mètres.

Naturellement, tous les enfants de Coucourdon s'étaient donné rendez-vous sur l'esplanade des Ci galons pour assister à l'érection de ces mâts et à la mise en place de la grande toile verte.

Elle était si lourde cette grande toile, qu'il fallait la hisser à l'aide<sup>^</sup> de palans.

- Ho hisse! Ho hisse!...

Le spectacle n'avait d'ailleurs pas attiré que des enfants. Puisque c'était jour férié, bien des gens du village étaient venus en curieux... même M. Gobefigue qui se proposa pour donner un coup de main à ceux qui étaient devenus ses amis.

Tout le cirque était mobilisé, même les femmes, même Lolita, qui transportait les planches destinées à servir de bancs. Ricou lui proposa de l'aider.

- Non, Ricou, c'est trop compliqué. Tu te tromperais : elles sont numérotées mais certains numéros sont effacés, moi, j'ai l'habitude, je les reconnais.

A midi, tout était prêt. Malgré un vent assez vif, la famille Zigoto prit son repas dehors, sous les platanes déjà feuillus. Pour ce dernier repas, Lolita avait invité Ricou. Il en était tout ému. Manger dehors! Quelle joie! Il ne sut pas trop ce qu'on lui servit. C'était très épicé et il se régala.

Le repas terminé, Lolita lui dit.

- A présent, Ricou, il faut nous laisser. Nous allons répéter notre programme en entier, avec les costumes.

- Et moi, avec Chou-Blanc?

- Oui, mais pas au cirque.

- Pourquoi?

Il faut que ce soit une surprise pour tout le monde. Si tu venais répéter

avec nous, sous le chapiteau, nos camarades te verraient. Tu penses bien que tout à l'heure, il jetteront un coup d'œil par dessous la toile, pour nous apercevoir. Tu ne viendras que ce soir, quand la nuit sera tombée, juste avant la représentation. As-tu préparé un panier d'osier pour Chou-Blanc et une petite valise pour tes affaires?

- J'ai tout ce qu'il faut.

Ricou aurait aimé passer le reste de l'après-midi avec Lolita. Ils n'avaient plus que quelques heures à être ensemble. Mais Lolita prenait très au sérieux sa répétition.

Ricou rentra donc chez lui. Il alla tout de suite au clapier chercher Chou-Blanc pour une dernière répétition. Stupeur! Chou-Blanc n'était plus dans sa cage. La porte grillagée était entrebâillée. Il pensa tout de suite qu'on lui avait joué un mauvais tour. Qui sait, Fil-de-Fer? Non, Fil-de-Fer ne savait rien... et, même s'il avait su, il n'aurait jamais fait une chose pareille. Maman Vignal de son côté n'était pas allée au clapier depuis le matin. Or, à cette heure-là, Chou-Blanc y était encore.

Tu as dû mal refermer la porte, dit-elle à Ricou et il s'est sauvé.

Pour Ricou, qui s'était fait une si grande joie de paraître sur la piste du cirque, c'était une catastrophe. Il appela de tous les côtés :

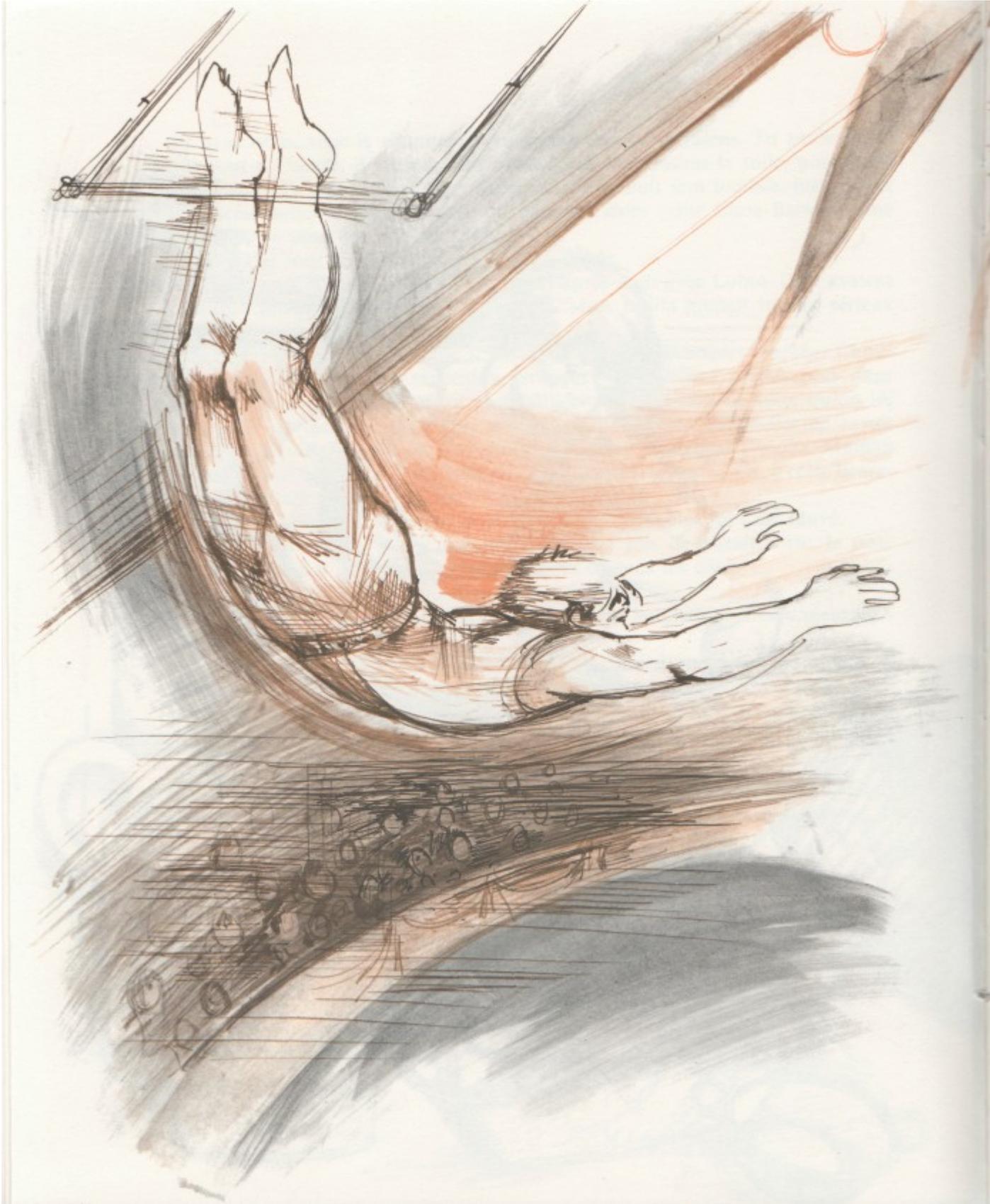
- Chou-Blanc !... Chou-Blanc!...

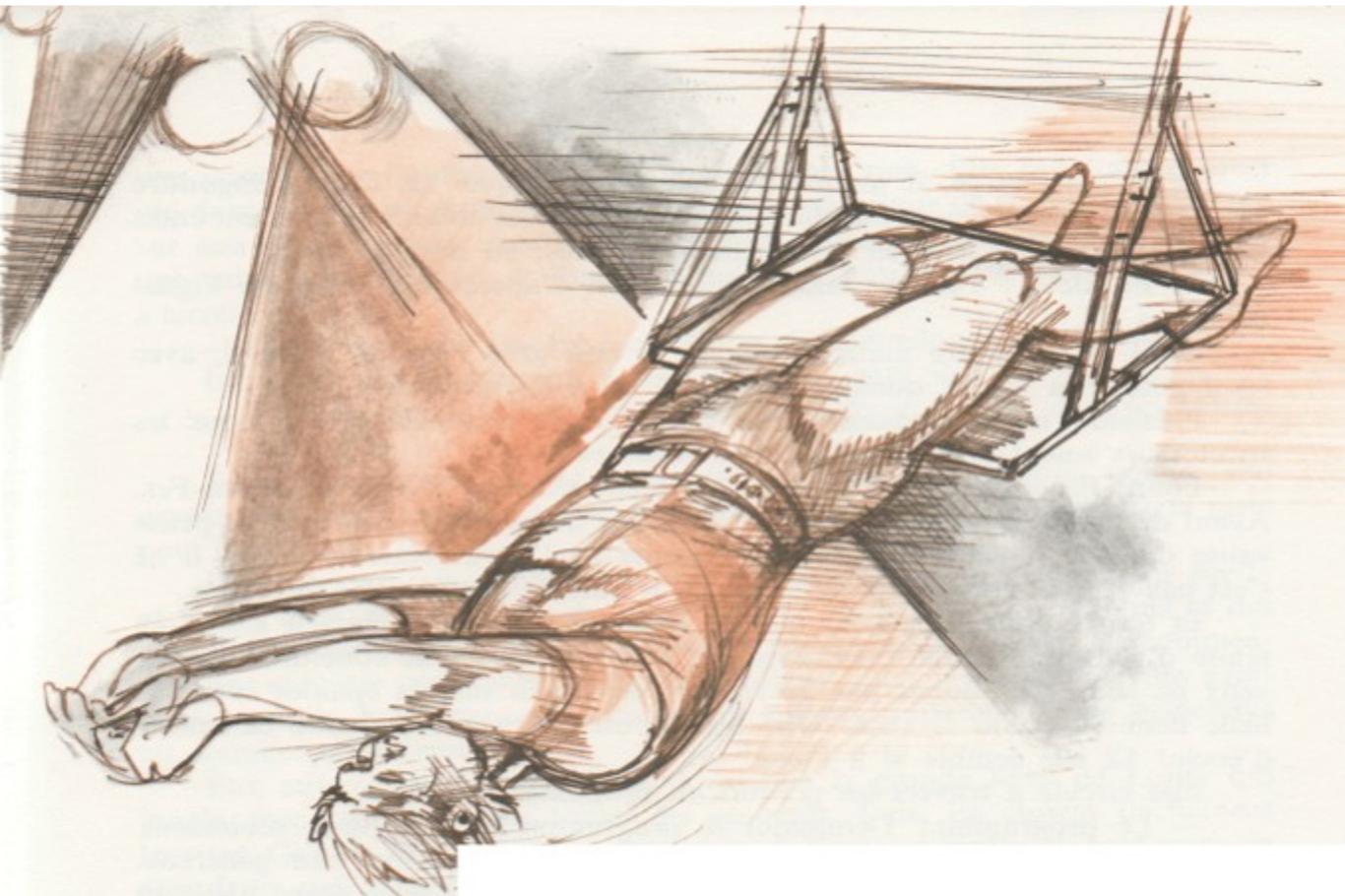
Le lapin était introuvable. Il n'était pas dans les champs ni aux alentours. Un renard l'avait-il mangé?

Désespéré, Ricou revint dans la remise. Pris d'une soudaine colère, il donna un grand coup de pied dans le panier d'osier qui devait servir à transporter le lapin... Miracle ! Chou-Blanc était dans le panier, comme s'il avait deviné que Ricou devait l'emporter là-dedans.









## LA VIE D'ARTISTE

La nuit est venue, une belle nuit claire et étoilée, un peu fraîche tout de même. Les Coucourdonnais arrivent en foule sur l'esplanade. Tout le village, ou presque, est déjà là. Les enfants tournent autour du chapiteau comme un essaim de guêpes.

Fil-dé-Fer s'étonne :

- Où est Ricou ? Personne ne l'a vu. Serait-il fâché avec Lolita?

- Non, reprend la petite Sophie, à midi, il a déjeuné avec les Zigoto. La foule grandit de minute en minute. Devant l'entrée du cirque apparaît M. Loyal, le grand-père de Lolita. Il porte une belle redingote noire, un chapeau haut-de-forme et un nœud papillon blanc. Très digne, il annonce :

- Entrez mesdames et messieurs ! Entrez au cirque Zigoto pour le plus merveilleux spectacle du monde. Des acrobates, des jongleurs, des animaux savants, des clowns et, pour terminer, un numéro sensationnel jamais vu dans un cirque. Entrez! Pour tous les braves gens de Coucourdon, le spectacle est gratuit.

D'un geste large, il montre l'intérieur du cirque. La foule s'engouffre alors sous le chapiteau, s'installe sur les gradins. Les enfants se faufilent entre leurs parents pour occuper les meilleures places, au premier rang.

- Et Ricou? s'étonne encore Fil-de-Fer. J'aperçois M. et Mme Vignal mais pas lui.

- Il est peut-être malade, répond le bon gros Nanard. A midi, avec les Zigoto, il a mangé quelque chose qui lui a fait mal.

Plusieurs minutes passent. On attend pour commencer, que tous les spectateurs soient entrés... et ils sont nombreux.

Enfin, Ricou apparaît, essoufflé. Il vient s'asseoir à côté de Fil-de-Fer. Avant de pénétrer sous le chapiteau il est allé déposer son panier et sa petite valise dans la roulotte de Lolita. Personne ne l'a vu. Naturellement, il ne s'est pas tout de suite costumé en lapin. Il aura le temps après l'entracte.

Et tout à coup, son cœur fait un bond. Il vient de découvrir Lolita en tenue d'écuyère, tout en bleu, avec des bottes de la même couleur. Ses cheveux ne sont plus noués par un ruban mais étalés sur ses épaules avec une belle fleur bleue sur le côté. Oh! qu'elle est gracieuse, sa petite camarade d'école! Et elle semble si à l'aise!

Elle circule à travers les gradins en proposant :

- Le programme! Demandez le programme!... Un franc seulement. Puisque le spectacle est gratuit, les Coucourdonnais se montrent généreux.

Tous achètent ce programme. Non seulement les pièces d'un franc pleuvent dans la corbeille mais aussi celles de cinq francs et même des billets. Lolita est débordée. Ses programmes s'épuisent. A peine si elle peut contenter tout le monde.

Pendant ce temps, une musique entraînante descend des hauts-parleurs placés au sommet des mâts.

Enfin, M. Loyal se présente sur la piste, l'air toujours solennel. Il tient un fouet à la main.

- Mesdames et Messieurs annonce-t-il, pour commencer, le grand cirque Zigoto a l'honneur de vous présenter la jeune écuyère Lolita dans ses exercices de haute voltige.

La toile de la tente se soulève. Lolita apparaît sur Pistache qui porte une cocarde bleue de chaque côté de la tête et un beau nœud, bleu également, à la queue.

Bien droite sur sa monture, Lolita fait un tour de piste, au pas. Puis son grand-père, M. Loyal fait claquer son fouet. Le poney se met au trot. Lolita commence alors ses exercices, passant les jambes d'un côté de la selle, puis de l'autre. Ensuite, elle se tient debout sur la croupe de l'animal, lève

une jambe puis l'autre. Mais ceci n'est encore rien. Elle fait l'arbre droit qui dure un tour de piste. Tandis que le poney continue de trotter, elle exécute sur son dos plusieurs sauts périlleux. Enfin, pendant que la musique joue une valse, elle danse sur le dos de son cheval, aussi à l'aise qu'elle le ferait à terre.

- Bravo! Bravo! Encore ! crient les Coucourdonnais. Les écoliers applaudissent à tout rompre... sauf Ricou.

- Eh bien? lui dit Fil-de-Fer, qu'attends-tu pour frapper dans tes mains.

Ricou est comme pétrifié d'admiration. Mais tout à coup quand, son numéro fini, Lolita saute à bas de Pistache, il se précipite au milieu de la piste pour l'embrasser.

Lolita est rentrée dans la coulisse. Deux acrobates se présentent sur la piste, les deux grands frères de la petite fille. Ils portent des maillots et des pantalons d'un blanc impeccable. Pour se dégourdir les jambes, ils commencent par exécuter trois ou quatre sauts périlleux. Puis, il se livrent à des exercices au tapis, bondissent et se balancent sur des trapèzes volants suspendus au sommet du chapiteau.

Eux aussi sont très applaudis, ainsi que la grande sœur de Lolita qui jongle avec sept balles de toutes les couleurs. Puis, les clowns déchaînent les rires. Ce sont les cousins de Lolita, ceux de l'autre roulotte. Ils sont cocasses avec leurs nez rouges, leurs chaussures interminables, leurs vêtements à carreaux, deux fois trop grands... Et que dire de Foufou qui tourne en rond sur sa bicyclette et fait la cabriole avec elle?

Ricou regarde, émerveillé. Il en a oublié son propre numéro. Mais voici l'entracte. Il est temps, pour lui, de s'habiller.

- Où vas-tu ? demande Fil-de-Fer en le voyant se lever.

- Ça ne te regarde pas.

Pour ne pas être suivi, il s'échappe en courant et entre dans la roulotte de Lolita. En un clin d'œil, il se déshabille et passe le collant blanc que lui a confectionné maman Vignal. Puis il enfle des gants, blancs eux aussi, et enfin se coiffe du bonnet à longues oreilles qui laisse juste voir ses yeux.

- Dépêche-toi, lui dit Lolita en entrant. C'est bientôt ton tour.

- Je suis prêt.

Il saisit son panier. Mais tout à coup, il s'aperçoit que celui-ci est bien léger. Il tire la baguette de bois qui ferme le couvercle. Le panier est vide. Quelqu'un a encore cherché à saboter son numéro mais, cette fois, il ne peut accuser Fil-de-Fer. Qui alors?

Affolés, les deux enfants cherchent partout, dans les pièces de la roulotte.

Pas de lapin ! Ils descendent de la voiture pour fouiller l'esplanade. Rien non plus. Cependant, en rebroussant chemin, Lolita entend de drôles de petits bruits sous la remorque.

- Oh! Ricou, regarde!

C'est Foufou qui a joué ce mauvais tour. Il a ouvert le panier et il joue avec Chou-Blanc qui se laisse mordiller les oreilles. Ricou réussit à reprendre son lapin et à lui faire réintégrer le panier.

Il est grand temps car M. Loyal vient d'annoncer le numéro-surprise.

Ricou se précipite vers la piste, en sautillant, comme un vrai lapin, son panier à la main.

- Oh! maman, regarde le gros « pimpin » s'écrie une petite fille de trois ou quatre ans. Qu'est-ce qu'il apporte dans son panier?

- Je ne sais pas, ma petite, nous allons savoir.

Arrivé au milieu de la piste, Ricou ouvre son panier et prend Chou-Blanc dans ses bras. Des rires partent de tous les côtés car les deux lapins, le gros et le petit, se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Cependant, au moment d'exécuter son numéro, Ricou sent le trac le gagner. Si Chou-Blanc refusait de sauter?... S'il se sauvait? Oh! que c'est impressionnant d'être le point de mire de tant de spectateurs!

Non, tout se passe bien. A peine Ricou a-t-il tendu la baguette du panier que le lapin s'élance. Hop!... Puis, dès qu'il a touché terre, il fait demi-tour et recommence. Hop!...

Ricou est rassuré, à présent.

- Plus haut, Chou-blanc, plus haut!...

Le gentil petit lapin fait des bonds incroyables, toujours plus haut. Il traverse un cerceau enrubanné tout juste assez grand pour son passage.

- Hop!... Hop!...

C'est le triomphe. Sur les gradins, les gens s'interrogent.

- Qui est-ce, le gros lapin ? Un enfant du cirque que nous ne connaissions pas?

Soudain, son numéro terminé, Ricou se-risque à exécuter un saut périlleux qui n'était pas prévu au programme. Il le réussit parfaitement. Une tempête de bravos éclate sous le chapiteau. Alors, en vrai artiste qu'il se croit devenu, Ricou salue la foule en enlevant son bonnet à longues oreilles. Cette fois, tout le monde le reconnaît.

- Ricou!... c'est Ricou! clame Fil-de-Fer, de toutes ses forces. Ah! je comprends pourquoi, tout à l'heure, il ne voulait pas que je le suive.

Et il se précipite sur la piste pour lui serrer la main.



La représentation est terminée. Il est près de minuit. Le flot des spectateurs s'écoule lentement. Les Coucourdonnais félicitent chaleureusement Ricou, resté en costume de lapin.

- Merveilleux! extraordinaire! sensationnel! formidable!...

M. Gobefigue lui-même vient congratuler son élève, ce dont Ricou n'est pas peu fier.

Hélas ! Tout a une fin. Le cirque va partir. Déjà Pipo et Angelo démontent les bancs.

- Déjà! dit Ricou à Lolita.

- C'est l'habitude des cirques. On travaille la nuit et on se repose le lendemain matin, dans le village où on jouera le soir.

Ricou supplie papa et maman Vignal de le laisser assister au démontage, jusqu'au départ du cirque.

- Non, Ricou, dit maman Vignal, ce n'est pas raisonnable. Demain est un jour de classe.

Ricou et Lolita, l'un devant l'autre, ne savent plus que se dire. Tous deux ont les larmes dans les yeux. Lolita tend sa main.

- Adieu! Ricou.

- Adieu! Lolita.

C'est tout ce qu'ils trouvent, ce triste mot : adieu, qui signifie qu'ils ne se reverront plus jamais.

Sur le chemin du Marcaillou, Ricou se retient de pleurer en marchant derrière papa et maman Vignal. Arrivé au mas, il ouvre son panier, donne une caresse à Chou-Blanc pour le remercier d'avoir si bien fait son numéro. Puis, il monte dans sa chambre et se couche.

Comment dormir, quand on a le cœur si lourd ? Il se tourne et se retourne, dans son lit, en pensant au cirque. Il lui semble, à présent, qu'il avait une foule de chose à dire à Lolita. Tout à l'heure, il était si ému qu'ils se sont juste tendu la main, sans un mot.

Au bout d'une heure, il se dit :

- Elle n'est peut-être pas encore partie. Il faut que je la voie.

Il hésite cependant à se lever. Au bout d'un moment, il n'y tient plus. Il s'habille et descend l'escalier sur la pointe des pieds.

Oh ! le grand silence de la nuit ! Il se croit revenu au soir de Noël, quand il emportait son cadeau à Lolita et qu'ils s'étaient rencontrés.

De crainte que le cirque ne soit déjà parti, il se met à courir. Mais, tout à coup, il croit entendre, au loin, un galop de cheval. Il s'arrête pour écouter. Oui! c'est bien un cheval... et le galop se rapproche. Dans la nuit étoilée, il distingue une frêle silhouette.

- Lolita!... C'est Lolita!...

La petite écuyère est déjà auprès de lui.

- Oh! s'écrie-t-elle en sautant à bas de sa monture, tu n'étais pas encore couché ?

- Je ne pouvais pas dormir. Nous nous étions quittés sans un mot. Je voulais te voir partir... Mais toi, Lolita, où allais-tu sur le dos de Pistache?

- Au Marcaillou... t'apprendre une merveilleuse nouvelle. Papa a vu mon chagrin, tout à l'heure... et puis, il a été si content de ton numéro!

— Dis vite, Lolita!

- Il vient de me promettre que nous reviendrons l'hiver prochain à Coucourdon... et ce n'est pas tout. Il ferait volontiers des démarches auprès du directeur de l'Assistance pour que tu fasses la tournée avec nous.

- C'est vrai?... Il a dit cela? Tes parents seraient d'accord?

- Papa et maman Vignal m'aiment bien. Moi non plus je ne voudrais pas les quitter pour toujours, mais si nous revenons à Coucourdon chaque hiver, je suis sûr qu'ils permettraient. Ils veulent tant que je sois heureux!

Une indicible joie envahit Ricou. Ne sachant comment la manifester, il exécute un magistral saut périlleux. Puis il embrasse Lolita sur les deux joues et la regarde partir dans la nuit au grand galop de Pistache.

Jamais Ricou n'a été aussi heureux. Il rentre vite se coucher pour de bon cette fois. Il serre contre lui le petit ours donné à Noël par Lolita et s'endort comme un bienheureux. L'an prochain, il sera artiste de cirque et il reviendra passer l'hiver au Marcaillou. Ah! que la vie est belle quand on a huit ans!

